COLLEZIONE CONTESSA
N. 1961

Дорога

LETTRES

SUR

L'ITALIE.

2870

LETTRES

SUR

L'ITALIE,

EN 1785.

TROISIÈME ÉDITION.

Et me meminisse juvabit. VIRG.

TOME PREMIER.

A LAUSANNE,

Chez JEAN MOURER, Libraire.

1796.

Dxu

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Ce recueil de lettres nous est tombé entre les mains par un événement, dont il est inutile de rendre compte au Public.

Si le Public accueille celles-ci, nous en publierons, avant peu, quelques autres, sur le même sujet.

Ceci n'est pas un voyage d'Italie, mais un voyage en Italie.

L'Auteur, à mesure que les objets passaient sous ses yeux, communiquait à sa famille et à ses amis quelques-unes des impressions qu'il recevait; voilà ces lettres.

Si l'on veut des faits, il faut lire le voyage d'Italie par M. de la Lande, de l'académie des sciences ; c'est, sans contredit, l'ouvrage sur l'Italie, le plus détaillé, le plus exact et le plus instructif, je parle de la dernière édition.

Vous pourrez consulter encore le Voyage pittoresque de Naples et de Sicile ; et celui de M. Swinburne, si bien traduit de l'anglais en françois, par Mademoiselle de Kéralio.

On rencontrera plusieurs lettres qui ont déjà paru, tronquées, il est vrai, et défigurées. On les a attribuées à un magistrat ; mais cette foule de gens qui se connaissent en style ne s'y trompera point.

On reprochera peut-être à l'Au-

teur d'avoir écrit plusieurs endroits avec un certain enthousiasme, avec sensibilité; mais souvent il a écrit, en présence même des objets; et il a le malheur de sentir!

On pourra encore accuser le style d'être quelquefois poétique. Comment donc décrire un tableau, sans en faire un?

Ceux pour qui les arts ne sont rien, qui n'ont nulle idée ou nul sentiment du beau, sont bien à leur aise pour critiquer ceux qui en parlent.

L'Auteur de ces lettres est loin de la prétention d'avoir épuisé son sujet, il ne l'a pas même tenté. Il a cueilli, en courant, sur les bords

de ce champ immense, quelques fleurs et quelques épis.

Peut-être, en cela même, a-t-il osé trop : peut-être, eût-il dû consulter davantage la médiocrité de ses talens.

Mais il faut espérer qu'un jour, le jeune Anacharsis (1), après avoir voyagé dans la Grèce, avec tant de succès et de gloire, visitera aussi l'Italie.

---

(1) C'est le sujet d'un grand et bel ouvrage de M. l'abbé Barthélemy, dont l'érudition, la philosophie et le goût, sont célèbres.

ÉLOGE

DE M. LE PRÉSIDENT DU PATY.

DANS un Royaume où la législation est vague, incohérente, incomplette, l'intention du bien, un caractère ferme, l'austérité des mœurs, la connaissance des loix, ne suffisent pas à un Magistrat. Ces qualités, si elles ne sont pas jointes à une philosophie saine, deviennent des vices qui le rendent plus dangereux que le Magistrat inepte ou partial, puisqu'elles donnent à ses discours et à ses opinions une apparence de raison et d'équité, qui égare la multitude et en impose à la vérité même.

Dans un Royaume où le public ignore les lois, à cause de leur multiplicité, où leurs contradictions perpétuelles semblent abandonner les ar-

rêts à la conscience des juges, la Patrie entache le Magistrat qui n'est pas maître de lui. S'il ne peut dompter ses passions, comment resiste-t-il aux séducteurs adroits qui l'entourent de toutes parts, qui lui offrent, lui promettent ou lui font espérer les jouissances après lesquelles il a vainement couru, et qui sont intéressés à couvrir ses prévarications et leurs manœuvres d'un voile impénétrable? Il est innocent, je le souhaite, je le veux; mais il est légitimement soupçonné, et dès-lors, il n'a plus la confiance générale, il est indigne de sa place.

Quel est donc le Magistrat vraîment utile? Le Magistrat qui est respectable pour ses actions publiques et privées, qui a étudié les lois en philosophe et non en compilateur, qui a observé les mœurs de son siècle, qui a suivi les progres des lumières, qui a médité sur les droits imprescriptibles de l'homme, et sait le défendre. Tel fut M. du Paty; et si quelques voix s'élevaient pour me contredire, je répondrais: Interrogez ceux qui l'ont entendu, ceux qui l'ont connu, ceux qui ont vécu avec lui; interrogez ceux qui

l'ont vu au parlement de Bordeaux, lancer la crainte dans l'ame des oppresseurs, et employer en faveur du pauvre et des malheureux, toutes les ressources de l'éloquence et de la raison. Je répondrais: Lisez les Lettres sur l'Italie, lisez les Mémoires pour les accusés de Chaumont. Je n'ajouterais pas, lisez cet Éloge, parce qu'il est écrit pour cette classe nombreuse des amis de l'humanité, qui ne méprisent pas assez les cris tumultueux des préjugés, de la haine, de la calomnie, et qui ont cru que la mort de M. du Paty était une perte aisée à réparer.

M. du Paty, né à la Rochelle en 1746, entra en 1767 au Parlement de Bordeaux, avec le titre d'Avocat général. Si jeune encore, et déjà tourmenté par le sentiment de ses forces, il eût pu prendre la vanité pour la gloire, et se jetter au hasard dans toutes les affaires éclatantes; il eût pu fuir la vérité qui ne promet que des succès lents et pénibles; il eût pu s'attacher à l'erreur qui obtient les suffrages de la multitude, en l'étonnant par son inépuisable fécondité, et qui procure à l'amour-propre des joui-

sances faciles, promptes, vives, et par conséquent séduisantes pour un jeune homme. Mais il avait mûri sa tête par l'étude et la philosophie; et il sentit qu'il ne devait pas courir après une célébrité éphémère, que le vrai talent aspire à des lauriers sur lesquels il puisse dans sa vieillesse se reposer avec plaisir; que le moyen de laisser une mémoire chérie, c'est de défendre le pauvre, le faible contre les attaques perpétuelles du plus riche et du plus fort; et que tout autre usage de son esprit et de son éloquence ne lui acquérait ni l'estime des gens de bien, ni la confiance des malheureux, ni la haîne du despotisme ministériel et aristocratique, sans lesquelles un Avocat général n'est pas respectable même à ses propres yeux.

La première action publique de M. du Paty fut de donner les fonds d'un prix pour l'éloge de Henri IV, que l'Académie de la Rochelle proposa à sa sollicitation; c'était promettre de consacrer ses talens et sa fortune à la défense du peuple. Qu'il prenne garde! s'il n'est qu'un homme ordinaire, les

deux panégyriques couronnés l'accuseront devant la postérité, et déposeront éternellement contre lui. Qu'il prenne garde ! la Patrie veille sur ses actions ; elle veut qu'il se montre digne d'avoir demandé l'éloge du meilleur de nos Rois ; elle l'espère.

La puissance législative, en multipliant nos tribunaux, nos lois, nos formes, a favorisé les oppresseurs. L'opulence peut aisément renverser l'humble fortune du Citoyen qui lui déplait ; elle le conduit de tribunaux en tribunaux ; elle éblouit les juges par des lois équivoques ; elle fatigue son adversaire par des voyages répétés et inutiles ; elle le ruine par des formes lentes, longues, et coûteuses. Les malheureux ont cessé de se plaindre, ils n'avaient point de défenseurs ; car ils ne dispensaient ni l'or, ni la renommée, qui est l'aimant de l'or. Ils ont un Avocat général qui ne s'écarte pas de l'impartialité de son ministère, qui en connaît la nature et les devoirs, et qui, par préférence, se charge de la cause de l'homme du peuple. Son éloquence est digne de sa vertu. Dans les momens où la

loi se tait, M. du Paty invoque les droits imprescriptibles de l'humanité; il réclame l'autorité de la raison sous ces voûtes antiques qui ont vu si souvent les vaines formalités de la chicane étouffer la justice éternelle Dans les momens où la loi est juste, M. du Paty découvre sa base, montre sa solidité; et la loi sage n'est plus confondue avec les lois barbares qui nous accablent. Quel flambeau que celui de la vérité; qu'il est redoutable pour la tyranie!

Lorsque le déspotisme ministériel voulut arracher à la rigueur des lois un accusé trop célèbre, et acheter par des dignités le silence de M. de la Chalotais, il prit le zèle de M. du Paty pour la fureur de l'ambition; il essaya d'en faire son Agent. Vains efforts! M. du Paty est ambitieux, mais de l'honneur et de l'estime des gens de bien; et lui seul s'oppose avec équité aux *Lettres patentes* qui soustraient le Duc d'Aiguillon aux tribunaux ordinaires; il montre dans les Rémontrances du Parlement de Bordeaux, dont il est l'auteur, que la nouvelle Cour des Pairs est con-

traire au bien public et à la sûreté des particuliers ; il fut envoyé à Pierre-en-Cise, d'où il ne sortit que pour un exil, qui se prolongea jusqu'en 1774.

Alors il fut réintégré dans ses anciennes fonctions ; mais ses travaux qui n'étaient pas proportionnés à ses forces, minaient sa santé ; et en 1777 il obtint le vœu du premier Président et l'agrément du Garde des Sceaux, pour traiter d'une charge de Président à mortier. Cependant ce Magistrat, qui dès sa jeunesse, avait été placé au rang des Magistrats les plus courageux, les plus sages, les plus zélés pour leur compagnie, et les plus affranchis de préjugés ; ce Magistrat dont Voltaire avait loué les talens et les connaissances ; ce Magistrat qui avait mérité la colère du despotisme ministériel, et qui avait passé quatre années dans les prisons ou l'exil, pour justifier la magistrature ; ce Magistrat, dont le Parlement lui-même avait célébré *les talens rares, la fermeté d'ame à toute épreuve, le dévouement sans réserve au Souverain, aux lois, à la Pa-*

trie (*a*); cé Magistrat ne peut faire enregistrer ses provisions. Quels sont donc ses crimes? Il a, disent deux de ses adversaires, attaqué la religion dans des écrits imprimés. Il vous somme de les montrer, et vous ne les nommez même pas. Est-ce donc par des assertions vagues et démenties par les discours qu'il a prononcés en qualité d'Avocat général, que vous le privez de sa place? quel nom méritez-vous, vous qui, en parlant ainsi, vous calomniez vous-mêmes; puisque d'après vos lois, vous croyez devoir flétrir les auteurs irréligieux, et puisque c'est la première fois que vous lui faites ce te imputation? Sa naissance est insuffisante, disent les autres: vous oubliez donc que vous l'avez reçu Avocat général, après avoir vu les preuves les plus convaincantes de l'honnêteté de son extraction; vous oubliez donc qu'un des privilèges des charges de Président à mortier est d'annoblir au premier chef, que les

(1) Remontrances du Parlement de Bordeaux, faites en faveur de M. du Paty, lors de sa détention à Pierre-en-Cise.

ordonnances n'en excluent pas les simples Avocats. Il n'a pas demandé l'agrément du Parlement; mais aucun des Présidens à Mortier ne l'a fait, ce n'est pas l'usage. Je suis loin de vouloir dévoiler ce mystère..... M. du Paty eut seize voix pour lui. Et si, parmi les vingt voix qui firent l'arrêt de proscription, l'on compte cinq Magistrats évidemment récusables, contre l'un desquels la conscience et les lois avaient forcé autrefois M. du Paty de prendre des conclusions; il avait pour défenseur M. le président de Lavie, aussi connu par ses lumières que par son zèle pour la magistrature et par ses vertus personnelles (2).

Dans les momens où le despotisme parlementaire exerce toutes ses ri-

---

(2) Extrait d'un petit Ouvrage intitulé: *Précis de ce qui s'est passé au Parlement de Bordeaux les* 16 *et* 23 *Février* 1780; *les Chambres assemblées, au sujet d'une requête de M. du Paty, premier Avocat général du Parlement, demandant l'enrégistrement des provisions d'une charge de Président à Mortier.* Ce Précis mérite la plus grande confiance; il est très-connu à Bordeaux, et n'a jamais excité de réclamation.

gueurs, où toutes les règles de l'équité, où les ordonnances les plus formelles sont violées ; il est heureux sans doute que le Roi ait conservé quelques restes de son autorité arbitraire. Si l'honneur, si la fortune des particuliers eussent été abandonnés aux Parlemens, qui eux-mêmes condamnaient la Nation au silence, que serions-nous devenus ? qui nous eût protégés contre les invasions des Magistrats avides, contre les jugemens iniques des Magistrats corrompus ? qui eût contraint les Parlemens à enregistrer des lois salutaires pour le Peuple et terribles pour eux, et à suivre les ordonnances qu'ils avaient enregistrées ? Ne sont-ce pas *les lettres de jussion et les lits de justice* qui donnèrent autrefois et les Présidiaux et la conservation des hypothèques, etc ? n'est-ce pas à eux à qui nous avons dû, sous le ministère de M. Turgot, et la suppression des Jurandes et l'abolition des corvées ? Le bien public et les Membres les plus éclairés du Parlement de Bordeaux engagèrent M. du Paty a obtenir des lettres de jussion ; et il ne céda à ses pressantes

sollicitations qu'après avoir employé inutilement la raison, et qu'après avoir répondu victorieusement aux imputations de ses adversaires.

L'honnête homme ne renonce à une place où il peut faire le bien, que lorsque le bien lui devient impossible. Des tracasseries fréquentes, des propos irréfléchis, des intrigues de société, des sarcasmes indécens ne lassèrent pas la patience de M. du Paty, ne refroidirent pas son zèle pour les malheureux, et ne l'éloignèrent pas de Bordeaux : ils n'attaquaient que lui ; aussi l'esprit de corps qui, semblable au fanatisme, est persuadé que tout lui est permis, et que son but légitime est tous les moyens d'y parvenir, l'attaqua encore d'une manière plus sensible. M. du Paty présidait la Tournelle, et son avis étoit toujours celui qui n'était pas suivi ; il suspendait.... il écrivait à Versailles ; il obtenait un sursis, une révision ; et il quitta Bordeaux : il eût été coupable s'il y fut resté plus longtems. Il vint s'établir à Paris.

La Capitale ne lui était point étrangère ; il y avait choisi pour femme

la sœur du plus cher compagnon de sa jeunesse, de M. Fréteau, qui, voué comme lui à la magistrature, s'est distingué comme lui par son caractère, son amour pour la justice, son intégrité et ses lumières: il s'y était préparé pour amis tous les hommes connus dans les lettres et la philosophie: il s'y étoit lié intimément avec ce Géomètre célèbre, ce grand Ecrivain, ce Philosophe courageux qui a consacré son génie à l'utilité générale, qui a soumis aux mathématiques les questions les plus difficiles, les plus importantes de l'ordre public, et a su les résoudre; qui porte le flambeau de la philosophie dans les replis du cœur humain; qui rend ses éloges historiques intéressans pour les lecteurs de tous les rangs, de tous les lieux, de tous les temps, en les ornant de réflexions neuves, qu'il tire, à la Tacite, de son sujet même; qui poursuit les oppresseurs jusques dans les sanctuaires dont ils se sont environnés; et qui, précis, clair, simple, majestueux, austère dans son style, a le style de ses pensées, celui d'une raison inflexi-

ble, lumineuse, profonde; cette esquisse le nomme.

Sans doute de tels amis consolaient avec succès M. du Paty, des désagrémens qu'il avait essuyés. Mais qui pouvait le dédommager du bien qu'il ne faisait plus aux accusés? Il était leur appui; il versait l'espérance dans leurs ames; il les défendait contre des lois trop sévères et contre les piéges invisibles que l'astuce des juges tend à la simplicité grossière; il traduisait dans leur langue, et mettait à leur portée les questions insidieuses que le commun des hommes appelle les moyens d'un grand criminaliste, et que le sage appelle des crimes; il examinait le délit, les accusateurs, les témoins avec l'exactitude scrupuleuse que l'équité demande, et que nos lois ont oublié de demander; il discutait les probabilités, les pesait, rejettait celles qui étaient contre l'accusé, et sa voix était pour lui, quand l'évidence n'attestait pas son crime. Qu'il est respectable le Magistrat qui fait un si noble usage de son pouvoir et de ses lumières! qu'il est à plaindre lorsqu'il est forcé d'y

renoncer! M. du Paty était le soutien des malheureux, il n'est plus qu'un particulier qui vit dans un royaume ; où les procédures criminelles sont secrètes, où les accusés n'ont point de conseil, où les lois craignent d'absoudre (3); il n'aura plus ces jouissances si pures et si vives, d'arracher fréquemment des infortunés aux supplices qu'ils n'ont pas mérités. Que ceux qui aiment l'humanité se rassurent! il vit pour la France entière et pour la postérité; puisse-t-il vivre assez!

Riche de la lecture des philosophes et des lois positives de toutes les Nations, riche de sa propre expérience et de ses réflexions, il achévera son grand ouvrage sur les lois criminelles; il le médite depuis long-temps, il l'appuyera sur la connaissance de l'homme et de ses droits, et chaque article sera une conséquence de son principe général. Il a vu que le secret de la procédure livrait l'innocent au

---

(3) Expression tirée de la seconde lettre sur l'Italie.

caprice ou à la barbarie d'un Juge prévenu ou cruel, à l'infidélité ou à l'ineptie d'un Greffier : il a vu que les interrogatoires désiraient toujours de trouver un coupable, que l'accusé peu intelligent faisait à des questions captieuses et inintelligibles pour lui, des réponses contraires à la vérité: il a vu que la lecture de l'interrogatoire est funeste à l'innocent timide, puisque le Greffier a traduit les demandes et les réponses dans une langue qui n'est pas celle de l'accusé, et puisque l'accusé appose sa signature, sans en savoir les suites, et pour se délivrer de l'aspect formidable de la magistrature : il a vu que les confrontations étaient le plus souvent inutiles, parce que l'on a fait répondre à l'accusé ce que l'on vouloit qu'il répondît, parce qu'on ne lui a rappellé ou appris ni la manière d'interroger les témoins, ni celle de les récuser, parce qu'on l'a déjà atterré par un long emprisonnement, par le désespoir, et par des formalités effrayantes : il a vu que la cruauté des supplices n'arrêtait pas les scélérats: il a vu que la question prépa-

ratoire est une atrocité inutile ; car est-il sensé de compter sur un aveu arraché à un homme déjà condamné, qui peut, pour échapper à la douleur, pour se venger ou pour prolonger sa vie, inculper un innocent ; et alors les lois ne sont-elles pas ses complices ? Tels sont quelques-uns des maux de notre législation criminelle ; que ceux qui sentent, que ceux qui pensent, réunissent leurs plaintes à celles de M du Paty ! Mais non, qu'ils attendent ; s'ils n'ont pas observé l'influence des lois criminelles sur les utiles habitans des campagnes ; s'ils n'ont pas vu les Juges de village compter avec joie les hommes qui sont dans leurs prisons, et les hommes qu'ils ont fait pendre ; s'ils n'ont pas vu le paysan abattu craindre à chaque instant que des scélérats ne l'accusent, ou qu'un décret arbitraire et lancé pour la forme sur le bruit public, ne le précipite dans des cachots éternels ; s'ils n'ont pas vu la barbarie et le despotisme, l'ineptie et la stupidité jaillir de la source impure de notre code pénal, qu'ils attendent ! ils plaideraient mal la plus belle

belle cause; ils lui seraient funestes: en attaquant l'erreur faiblement, on prolonge son règne. S'il les ont vus, c'est à eux à demander un nouveau code criminel. Mais c'eſt à ceux qui ont remarqué que le tribunal supérieur condamne un homme à la mort, comme chacun de ses Membres va aux spectacles; que les appels aux Parlemens sont inutiles; que la procédure est instruite; que l'accusé est jugé d'après la procédure du premier Juge, et que le Rapporteur enfin ou son Secrétaire prononce souverainement sur la vie et l'honneur: c'est à ceux qui ont remarqué la sombre défiance et la secrete horreur dont le souvenir des lois et l'aspect des Juges empreignent l'ame des hommes sans crédit et sans fortune; la férocité que la ferocité des lois et des supplices jette dans les veines du Peuple; et l'atrocité des lois contre les vols domestiques qui enhardissent au crime en assurant l'impunité: c'est à ceux qui ont remarqué que les lois, en punissant la contrebande comme le vol, persuadent au Peuple que le voleur puni est comme le contreban-

dier puni; que les lois, en punissant également quelques espèces de vol et les assassinats, créent des monstres et multiplient des assassinats: c'est, dis-je, à ceux qui ont remarqué ces forfaits de notre code pénal à s'élever contre lui; ils connaissent une partie de son influence sur la Société entière. Ces vieux mots de *lois*, *d'antiquité*, ne leur en imposeront pas. Ne devons-nous donc pas profiter et des erreurs de nos aïeux et des lumières de nos pères et de notre propre expérience? Ne nous débarrasserons-nous jamais d'une armure fatale qui nous écrase, pour nous défendre contre des ennemis qu'il est aisé d'éviter? Il ne suffit pas de la briser, il faut en construire une digne de notre siècle; tel est le but que M. du Paty s'est proposé.

Il veut éviter les fautes anciennes et modernes, il veut s'emparer de toutes les vues utiles, et observer l'influence des divers codes criminels sur les peuples qui y sont soumis. Les voyageurs, mêmes philosophes, ont oublié d'en parler, parce qu'elle paraît d'abord n'intéresser l'opulence

qu'immédiatement. Mais M. du Paty, qui est l'ami de l'homme, qui ne s'attache pas à des succès éphémères, remplira son plan dans toute son étendue. Hélas! pourquoi M. du Paty n'a-t-il pas exécuté ce qu'il était en état de si bien exécuter? Pourquoi le Gouvernement, sans qui les grandes entreprises ne peuvent se tenter, n'a-t-il pas protégé et encouragé ce voyage législatif? M. du Paty est connu par ses lumières et par son amour pour l'humanité; il a des connaissances théoriques et pratiques; il n'a aucun des préjugés que l'habitude donne si souvent aux Magistrats; il aime la gloire, il ne verra que ce qui est, il ne dira que ce qu'il a vu; il eut été accueilli par l'Hôpital ou par Turgot, et le ministère ne suit pas son idée.

Du moins, M. du Paty l'a suivie en partie; il a étudié l'Italie, pays où la Jurisprudence est cultivée, où l'on compte un grand nombre d'États dont la constitution et les lois sont différentes, où il existe des Princes réformateurs, et où le Philosophe interroge à loisir les Princes, les Admi-

nistrateurs, les Juges, les Peuples. L'Italie lui promettait une foule de faits curieux et importans ; il les a recuillis, et les a publié dans ses *Lettres sur l'Italie.* Il n'a négligé ni les monumens des arts ni les beautés de la nature. Mais je dois peindre le Magistrat philosophe épiant les vertus et les vices des législations ; c'est le voyageur vraîment utile ; c'est dans ces observations de M. du Paty que je trouve en entier sa sagesse, son esprit, ses connaissances ; et c'est alors que son style, pur comme le soleil dans un beau jour de printems, verse des torrens de lumière qui animent et ne fatiguent pas, qui éclairent toujours et n'éblouissent jamais.

A Avignon, il apprend que Lorenzo, comme Danglade, a été condamné sur un indice, et comme lui reconnu innocent, hélas ! lorsqu'il n'était plus tems. Nos fautes aussi sont donc inutiles à nos voisins ! Malheureuse espèce humaine (4) ! A Toulon, il lit les registres des galères ; il lit que *des enfans de treize ans ont été condamnés aux galères*

(4) Voyez la seconde Lettre sur l'Italie.

pour avoir été trouvés avec leurs pères convaincus de contrebande ; il lit que *des hommes véhémentement soupçonnés d'assassinat et de vol ont été condamnés à porter cent ans des fers abominables.* O horreur ! ô forfaits de nos lois ! la société d'un père, coupable aux yeux du fisc seul, rend son jeune fils digne des galères ! des soupçons sont des preuves ! O juges ! je ne vous reprocherai pas d'avoir enregistré ces lois atroces ; ce crime n'est pas de notre siècle. Mais pourquoi les suivez-vous ? Mais si vous êtes forcés de les suivre, mais si les jugemens que vous allez prononcer vous précipitent dans la terrible alternative d'être infracteurs des lois ou complices de ces crimes, pourquoi n'abandonnez-vous pas votre autorité, vos places, ou plutôt pourquoi n'éclairez-vous pas la justice des Princes dont vous êtes les mandataires ? Louis est bon et bienfaisant, il aime et respecte son Peuple. Des enfans de treize ans, condamnés aux galères pour avoir accompagné leurs pères qui désobéissoient à des lois injustes ! des hommes condamnés aux galères perpétuelles sur des soupçons ! Dans quel pays vivons-

nous ? qui a rédigé nos lois ? qui les fait exécuter ? qui les protège ? C'est donc en vain que les droits de l'humanité nous sont connus ! Que ne devons-nous pas à l'observateur qui nous dévoile ces faits horribles, et qui nous montre le déserteur, le contrebandier flétris par les maux qu'ils endurent, et regrettant la société des criminels dont ils sont séparés ? Il est donc vrai que les fautes punies comme les crimes, accoutument les Peuples à regarder les crimes comme des fautes. Ces déserteurs, ces contrebandiers qui jadis abhorraient le vol, avilis à jamais par la férocité des lois, seront des brigands en sortant des galères (5). Ayons toujours les yeux sur ces tableaux terribles; les mêmes lois, les mêmes tribunaux subsistent encore : et quand ils ne seront plus, ayons toujours les yeux sur ces tableaux terribles, transmettons-les à notre postérité, elle nous bénira de l'avoir délivrée des fléaux qui nous oppriment.

Les forfaits dont nous allons parler nous affecterons moins, ils ne mena-

(5) Voyez la troisième Lettre sur l'Italie.

cent ni nos têtes, ni celles de nos amis, ni celles des agriculteurs Français, déjà si malheureux; mais ils nous éclaireront sur le sort de l'Italie, sur ce que nous devons faire, et nous chercherons, d'après M. du Paty, les institutions utiles et les causes du malheur de chaque État. Je rappellerai ses idées; et ce sera le louer. Puissé-je me servir souvent de ses propres expressions! cet Éloge seroit moins indigne de lui.

A Gênes, les jugemens criminels sont motivés; le Sénat a droit de faire grace, et il l'accorde presque toujours; de là la vengeance et les assassinats. Eh! comment les Génois pourroient-ils se défendre autrement, soit contre les Nobles qui sont, par leur puissance, à l'abri des châtimens, soit contre les Plébéïens qui sont protégés par les Nobles? que doit-on attendre d'une Société gouvernée par la justice des sauvages? Ne soyons étonnés ni des richesses des Nobles, ni de la misère du Peuple; les lois sont pour la plupart l'ouvrage des Nobles, et elles sont une liste de priviléges; les Notaires seuls signent les actes; la parole des Courtiers de change est un contrat; la Ré-

publique fait le pain et le vend. Quel chef-d'œuvre de barbarie que la constitution de Gènes ! Le Peuple sortira de son avilissement ; vaine espérance, tout est prévu. Un Plébéïen riche tendra une main sécourable à ses frères opprimés ; non, la noblesse s'achete, il la préférera au dangereux honneur de tenter une révolution. Les Nobles rentreront en eux-mêmes, ils rougiront de leurs crimes et les répareront ; non, l'usurpation est ancienne, ils la croient légale. D'ailleurs s'ils le voulaient, ils le voudraient inutilement ; le Doge seul a le droit de proposer, et il ne reste en place que deux ans. Quel Noble, quel Doge osera combattre les vieux usages ? ne sera-t-il pas retenu par l'intérêt et l'habitude, qui ont sur le commun des hommes un empire absolu ? S'il est dévoré par la gloire, il les surmontera ; mais sur qui s'appuiera-t-il ? Sur le Général qui commande l'armée ? ce Général n'a le pouvoir militaire que pour trois mois. Sur le Sénat ? le Sénat est toujours peu nombreux ; les longues et ennuyeuses formalités par lesquelles on ouvre chaque séance, en ont banni la plus grande partie de la

Noblesse. Sur le Peuple? la lie du Peuple, sûre de boire et de manger tous les jours, préfère la mendicité à tout; les artisans sont peu nombreux, les arts dépérissent tous les jours; et une poignée d'artisans résisterait-elle à des cohortes de Nobles, soutenues par des cohortes de valets, de mendians, de moines. De-là, l'endurcissement des Nobles, de-là l'abrutissement et la misère du Peuple, de-là les galériens volontaires. Funeste et naturel effet de l'aristocratie (6).

A Lucques, encore une République, encore des tyrans, encore des crimes. Point de bonnes lois, des meurtres pour justice, des charges qui pèsent sur le Peuple, pour enrichir la Noblesse. Malheureux Lucquois, vous vous croyez libres, et vous ne vivez pendant toute l'année qu'en ne mangeant pas la moitié de l'année, et vous n'avez que la liberté de faire le mal. Quelle dégradation! n'y a-t-il donc aucun moyen de briser ce vieux glaive de la féodalité, qui est toujours suspendu sur vos têtes? Un

(6) Voyez les douzième, seizième, dix-septième et dix-huitième Lettres sur l'Italie.

de vos Nobles ne peut-il pas s'emparer de la souveraineté? Il serait despote. Mais s'il était cruel, il abaisserait les Nobles jusqu'à vous; leurs intérêts et les vôtres deviendraient les mêmes; ils auraient besoin de vous; vous marcheriez tous ensemble vers la liberté, et le jour de la victoire serait l'aurore de votre bonheur: s'il était sage, il vous élèverait pour abaisser les Nobles; il affermirait son autorité; vous ne vous diriez plus libres, mais vous ne seriez plus opprimés. L'aristocratie est la plus prévoyante des tyrannies; les Nobles Lucquois ont tellement divisé la souveraineté, qu'en deux ans il en a passé une partie dans les mains de chaque Noble (7). C'est ainsi que M. du Paty enchaîne les causes et les effets. Voilà ce qui rend son voyage si intéressant pour les Philosophes, et si neuf même après ceux que plusieurs Ecrivains célèbres, Anglais et Français, ont déjà publiés. Mais fuyons ces petites Républiques, où le bonheur du grand nombre est sacrifié à la noblesse, où l'impunité s'appelle liberté, où l'oppression s'ap-

(7) Voyez la vingt-troisième Lettre sur l'Italie.

pelle liberté, où règne l'esclavage sous le nom de liberté. Les peuples seront-ils donc toujours dupes des mots?

Allons à Florence, là nous trouverons de la noblesse, point de troupes, et un despote; là nous trouverons l'aristocratie presque éteinte, parce que le Peuple est heureux. Qui fait donc le bonheur du peuple? De bonnes lois et la liberté; peu de crimes, les lois sont douces et fidèlement exécutées; peu de procès, les lois civiles sont simplifiées; point de misère, chaque homme peut faire tout ce qu'il sait faire. L'industrie développe toutes ses forces et toute son activité; les jurandes et les privilèges exclusifs ne l'arrêtent pas. L'agriculture ne connaît aucun frein; le commerce est libre; les récoltes abondantes ne nuisent pas aux propriétaires; la disette n'est pas apperçue. Les laboureurs et les artisans sont riches; et les hôpitaux salubres reçoivent les malheureux. Qui a donc ainsi régénéré la Toscane? Léopold, Prince-homme, qui s'est instruit dans les écrits français, qui remplit ses devoirs avec exactitude, et qui veut que le Magistrat juge, que le Militaire serve, que le Prélat réside, et

que le Peuple soit content ; et c'est d'un des plus petits Etats de l'Europe que la lumière part pour éclairer l'Europe entière. Sans doute, dans la suite des siècles, Léopold peut avoir pour successeur un tyran ; les Nobles et les Peuples auront tous les mêmes intérêts ; ils se réuniront pour l'étouffer. Léopold a ôté à ses descendans la possibilité d'être méchans impunément (8).

Le territoire de Rome n'est point cultivé, la législation est mauvaise, la police est nulle, les crimes sont punis légérement, les vols sont très-rares, les mendians sont très-nombreux ; cependant le Peuple n'est point malheureux : comment expliquer ce phénomène politique ? Les antiquités de Rome appellent les voyageurs ; ses bulles attirent l'or ; la multiplicité des asiles modère la vengeance en la facilitant ; les spectacles religieux remplissent la journée ; le luxe n'est point connu ; les Romains sont charitables, les mendians ont toujours le nécessaire.

Le Pape est absolu ; mais ordinaire-

(8) Voyez la vingt-cinquième, la vingt-sixième, la trente-cinquième et trente-huitième Lettres sur l'Italie.

ment il est vieux, il n'est pas né Prince, il n'a ni les besoins ni les talens de la royauté, la faiblesse est presque sa seule tyrannie; tyrannie la moins accablante de toutes. Le Clergé a tous les honneurs et tous les pouvoirs; dans une Monarchie ou dans une République, cette espèce d'aristocratie serait très-dangereuse, elle opprimerait tout ce qui ne serait pas elle; à Rome elle est à peine abusive. Le Clergé est invinciblement entraîné vers les dignités suprêmes; le successeur du Pape est inconnu, ce sera peut-être le protecteur, l'ami ou le protecteur du protecteur de cet homme, qui maintenant n'est rien. Voilà la cause de l'aménité des Cardinaux, des Evêques, des Prêtres, des Moines qui sont à Rome. L'intérêt et la crainte de la vengeance sont les bases de la sûreté du Peuple.

Cette constitution bizarre et unique subsistera jusqu'à ce que la religion et la philosophie aient purgé le catholicisme de toute superstition (9).

Dans le Royaume de Naples, on

(9) Voyez les Lettres 76, 77, 78, 79, 80, 81 & 83.

emprisonne beaucoup, et par conséquent légèrement; ce supplice est terrible, il dure près de quatre ans; les trois quarts des accusés y périssent, le reste est jetté dans les galères. La loi exige l'aveu du coupable pour une condamnation capitale; et jusqu'a ce qu'il l'ait donné, il est enfermé dans un cachot, il est privé de la lumière, il est couché sur la pierre, il vit de pain et d'eau. L'accusé a un défenseur, mais il ne le choisit pas, mais il ne communique pas avec lui; il est défendu par un Magistrat d'après la procédure. Cependant les vols caractérisés, les assassinats sont très-rares: les fibres des Napolitains, distendues par le climat, les rendent incapables des passions violentes; ils ne connaissent que la vengeance, qui est pour eux de droit naturel, puisque les Juges vendent publiquement l'impunité, puisque les Barons peuvent faire emprisonner leurs vassaux, et les faire tuer sous leurs yeux, impunément.

Chez les Napolitains tout est faiblesse: le Roi impose arbitrairement; tous les Ministres sont en guerre; ils se servent du Roi tour à tour; quel-

quefois ils se le prêtent: l'autorité souveraine flotte entre le Roi et les Barons: la religion n'est que de la superstition: le commerce de la vie est un jeu *au plus fin*; on trompe, on l'avoue, on s'en vante. Ces vices sont dus au Gouvernement et à la législation. Les Magistrats vendent ouvertement la justice qui est fondée sur une jurisprudence douteuse et des ordres arbitraires; car Naples n'a point d'opinion publique.

Néanmoins les lieux habités sont considérablement peuplés. La végétation humaine a toute sa fécondité, toute sa vigueur et toute sa durée naturelle, l'amour, pour les Napolitains, n'est qu'un besoin; les Apennins les désaltèrent; la mer les nourrit de poissons et de coquillages; les cendres du Vésuve, remuée légèrement, leur donnent quatre récoltes; le climat les vêtit; que faut-il de plus à des hommes sans passions, qui ne cherchent les regards ni de l'Europe ni de l'avenir (10).

Cette faible analyse peut donner une idée du voyage de M. du Paty, de son

---

(10) Voyez les lettres sur l'Italie, depuis la lettre 101 jusqu'à la lettre 109 exclusivement.

genre d'esprit, et de son talent observateur; il a vu ce que ses prédécesseurs n'avaient pas apperçu; il a tout étudié; la philosophie calmait son ame ardente; et cet homme si éloquent, si sensible, remonté tranquillement des effets aux causes, pour descendre tranquillement des causes aux effets. S'il s'élève avec force contre les abus, s'il plaide avec chaleur pour les malheureux, s'il célèbre le bien avec enthousiasme, on est persuadé qu'il commandait à son indignation, lorsqu'il examinait les crimes de Gênes, de Lucques, de Rome, de Naples, et à son admiration, lorsqu'il examinait les sages innovations de Léopold. Il recueille les faits de sang froid, il les vérifie, il les compare de sang froid; et c'est quand il a pu s'appuyer sur une base solide, qu'il s'abandonne aux divers mouvemens de son ame: s'il résulte de son voyage, que les Nobles barbares doivent aimer Lucques et Gênes, que les infortunés qui demandent seulement à vivre peuvent demeurer à Rome et à Naples, que l'homme éclairé, industrieux ou laborieux, préférera la Toscane; ce résultat est celui des faits. Cependant on

aime à trouver les réflexions qui les accompagnent ; elles peignent M. du Paty, le font aimer, le font estimer, et font que ses observations ne sont plus vraisemblables, mais vraies.

Quand M. du Paty se serait borné à dévoiler l'influence des législations et des constitutions de quelques Peuples de l'Italie, il serait compté parmi les Philosophes les plus utiles. Mais il a rendu un autre service qui nous touche de plus près, qui a opéré une grande révolution, qui a porté son nom dans toutes les parties de la France, de l'Europe même, et qui lui a mérité la vénération des gens de bien, la confiance des malheureux, et la haine des tyrans.

M. du Paty arrivait d'Italie ; un Magistrat respectable, effrayé d'un jugement du Parlement de Paris, dont il venait d'être témoin, lui confie son inquiétude. Bientôt convaincus l'un et l'autre de l'innocence des trois condamnés, ils demandent et obtiennent un sursis ; et M. du Paty présente au Conseil une requête en cassation.

S'il se fût contenté de défendre ses cliens dans le silence, s'il n'eût pas invoqué l'opinion publique, nous au-

rions ignoré ce nouveau forfait de notre code pénal ; nous l'aurions encore respecté par habitude ; nous étions depuis si long-temps condamnés à nous taire sur nos plus grands intérêts ! Remercions donc M. du Paty de s'être, pour nous éclairer, exposé à une persécution inévitable. Sans oublier ses cliens, ou plutôt parce qu'il a profondément médité les moyens de leur faire rendre justice, il donne à sa cause une importance générale ; il nous montre tous les maux qui nous menacent ; il nous montre le précipice entr'ouvert sous nos pas, l'opprobre suspendu sur nos têtes ; il nous montre que notre vie, notre honneur dépendent de son succès. En effet, si les témoins qui varient dans les points importans de leur déposition, qui affirment des faits incroyables pour ne les plus dire, et en substituer de contraires ; si les Cavaliers de Maréchaussée qui arrêtent des domiciliés, sans décrêts, qui se permettent des scaux, qui communiquent aux accusateurs les objets trouvés sur les accusés ; si les Juges qui ne vérifient pas et ne constatent pas le délit, lorsqu'il est possible d'en découvrir les traces, qui enseve-

lissent pendant vingt-six mois des hommes dans un cachot, sans les avoir entendus, qui les traînent à leur suite de prisons en prisons, qui n'admettent pas les faits justificatifs; si, dis-je, ces témoins sont admis, si ces Cavaliers de Maréchaussée sont approuvés, si ces Juges ne sont pas prévaricateurs, qui peut dire, je ne languirai pas dans les prisons, je ne serai pas traîté comme un vil scélérat, je ne périrai pas sur un échafaud?

Un cri universel d'approbation s'est élevé en faveur de M. du Paty; tous ont lu son mémoire, tous ont déclaré ses cliens innocens, tous demandent un nouveau code pénal; la tyrannie frémit, elle menace, elle prépare ses traits les plus aigus. La cause de M. du Paty devient la cause générale. Un sage, aussi célèbre par ses vertus que par son génie, adversaire-né des ennemis du Peuple, la défend sous le nom de *Citoyen non gradué.* Les hommes, les femmes applaudissent à leurs efforts ou les secondent en publiant de petits écrits à la main, que l'on s'arrache, qu'on copie pour les répandre encore. La tyrannie vomit enfin sa défense par son plus di-

gne organe. Les cliens de M. du Paty ne sont pas seulement coupables du crime pour lequel ils sont condamnés, mais de plusieurs autres encore; il a calomnié les Juges, et attenté à la Majesté royale: c'est ainsi qu'elle s'exprime publiquement; et dans les ténèbres, elle dit, elle répète qu'il hait la magistrature, et qu'il est animé par la vengeance. Rage impuissante! le public connaît ces deux adversaires, il a prononcé entre eux deux; il a lu les écrits de M. du Paty, il croit les accusés de Chaumont innocens, il a raison: son arrêt irrévocable est confirmé par le Bailliage de Rouen qui les a absous unanimément, sur les conclusions du Procureur du Roi; le Parlement de Rouen approuve la sentence, ordonne qu'ils soient *incontinent élargis*, après avoir entendu le plaidoyer de M. du Paty, après avoir versé des larmes sur les maux de ses cliens.

Qu'importent les haînes particulières, ces écrits qui tombent d'eux-mêmes dans l'oubli, qui, chef-d'œuvres à la Fréron, reprochent à un Ecrivain lu, le contraire de ce qu'il a dit? qu'importe à M. du Paty, l'accusation

d'avoir calomnié la magistrature et attenté à la Majesté royale ? Tous ont vu qu'il loue sans cesse les lumières et l'équité de la magistrature, qu'il demande respectueusement la réforme des lois criminelles, et qu'il l'espère de la bonté, de la justice, des vertus paternelles de notre bon Roi.

Il hait la magistrature ; certes, comme homme, comme philosophe, comme Magistrat, comme défenseur des opprimés, il ne lui doit pas de reconnaissance. Cependant il l'aimait ; il a célébré la liberté du barreau français. Sur quelle base est-elle donc appuyée ? quels sont donc les motifs de ces radiations, de ces interdictions, de ces incommunications, prononcées fréquemment contre des Avocats estimés ? La liberté du barreau ne ressemble-t-elle pas à la servitude qui punit surtout le courage et la vertu ? Il a pensé que la magistrature française empêchait le Roi de devenir un despote, un tyran. Quels sont donc les effets de la tyrannie ? La perte de la liberté de penser et d'écrire, les mauvaises lois, la misère, l'avilissement de la Nation. Est-ce donc le Roi seul qui s'est opposé à

la liberté de la presse, qui a puni les amis du Peuple, qui a soutenu les Jurandes, qui a sanctionné, promulgué, protégé les mauvaises lois, qui s'est élevé contre les découvertes nouvelles, qui a empêché le Clergé, la Noblesse, les Parlemens de contribuer, en raison de leur fortune, aux charges de l'État, qui a refusé d'admettre dans la magistrature les Citoyens non nobles, mais éclairés, vertueux, désintéressés. Laissons les hommes possédés de l'esprit parlementaire, lui reprocher d'avoir attaqué un code oppresseur, et avouons que M. du Paty, comme Montesquieu, n'a pu se dépouiller entièrement de sa simarre de Président à Mortier (11). Mais si la Nation exige maintenant un nouveau code pénal, si l'Europe nous en demande un digne de nos lumières, n'oublions pas que c'est lui qui nous a mis dans l'heureuse impuissance de conserver le nôtre.

En louant M. du Paty, j'eusse voulu ne parler que du Magistrat philosophe; mais, hélas! le chagrin, les contradic-

(11) Voyez la cent septième Lettre sur l'Italie, les Lettres persannes, et l'Esprit des lois.

tions, le travail ont abrégé le cours d'une si belle vie; il n'est plus; et il n'a vécu que quarante-deux ans. Ses Ouvrages de littérature, délassemens d'un homme sensible, d'un esprit original et flexible, ses vers charmans, où respirent tour à tour l'ame de Tibulle, l'esprit et la délicatesse de Properce, doivent être comptés parmi ses titres aux regrets publics. S'il eût vécu, ses réflexions sur les arts, ses vers, ses observations morales eussent occupé dans son histoire aussi peu d'espace que les vers du Chancelier l'Hôpital, les Essais moraux du Chancelier Bacon, le Temple de Gnide du Président Montesquieu, en occupent dans l'histoire de ces illustres bienfaiteurs de l'humanité. Quel homme cependant allie mieux dans ses vers, la raison aux graces, l'élégance à la précision, la poësie de style au sentiment? Quel Poëte a mieux su l'art d'enchaîner les mots et de les mettre à leur place sans effort? Dans ses lettres sur les arts, sur les mœurs, qui mêle mieux que lui l'imagination à la sensibilité, à la philosophie? C'est avec une ame délicate, nourrie d'affections pures et douces,

qu'il peint les mœurs et qu'il observe la nature. Il cherche moins à parler de ce qu'il a vu, qu'à répandre les sentimens qui remplissent son cœur; s'il parcourt une campagne délicieuse, il ne peut jouir seul, il appelle ses amis, ses enfans, il voudrait leur faire partager son plaisir et ses émotions; s'il voit un tableau, il le copie dans ses Lettres, il lui donne une forme dramatique; il n'est plus Prosateur, il est Poëte, il est grand Poëte; et lorsqu'il raconte l'incendie *del Borgo*, l'on est soulagé en apprenant qu'il a décrit un tableau de Raphaël (12). Qu'il est habile celui qui se rend ainsi maître de nos cœurs! en faveur de son talent, ne faut-il pas lui pardonner ses défauts?

Il prodigue l'esprit; dois-je lui en faire un crime? quel est l'écrivain original qui n'abuse jamais de son originalité? quel est l'homme ingénieux qui souvent n'est pas trop ingénieux? L'Auteur des Mondes, l'Auteur des Lettres persanes, ne sont-ils pas aussi coupables? Si nous excusons Fontenelle

(12) Voyez la Lettre cinquante-sept.

nelle et Montesquieu, pourquoi condamnerions-nous M. du Paty ? Quelques ombres défigurent-elles un beau visage ? Fontenelle exprime familièrement des idées très-fines, Montesquieu dit avec naïveté des pensées très-profondes, M. du Paty rapproche des résultats qui semblent étonnés d'être si près les uns des autres. Remplissons les intermédiaires, suivons la chaîne de ses opinions ou de ses sensations ; et nous trouverons qu'il était impossible de rassembler plus de choses en moins de mots ; nous le remercierons même ; il nous a forcés de penser, et de chercher ce que nous aurions éprouvé à la vue des objets dont il nous parle.

La coupe de ses phrases est souvent hardie ; que qui que ce soit n'essaye de la changer ; il verrait, après de longs efforts, que celle qu'il a substituée, n'a ni autant d'énergie, ni même autant de naturel. Est-ce donc avec les formes anciennes que les Bossuet, les Rousseau, les Buffon nous rendent des images, des sensations, des pensées neuves ; et s'il a autant d'audace qu'eux, sans être plus téméraire, ne devons-nous pas regretter

seulement qu'il n'ait pas écrit davantage ? Les grands Peintres, les grands Prosateurs, les grands Poëtes n'ont-ils pas tous des coups de pinceau qui n'appartiennent qu'à eux, et qui sont le cachet de leurs talens ?

Il a souvent le ton de l'enthousiasme ou celui de l'indignation ; mais il les a, lorsqu'il faut les avoir. Malheur à celui qui raconterait froidement les vertus et les bienfaits de Léopold ; qui verrait les malheureux Génois sans prendre leur défense ; qui parlerait sans émotion des chef-d'œuvres des arts et des beautés de la nature ! Malheur à celui qui arriverait tranquillement à Rome, et qui ne chercherait pas à la fois, et les ruines de l'ancienne Rome, et les monumens de la nouvelle Rome, et les lieux où Horace ou Virgile récitaient leurs vers, et la tombe du Tasse, et le Capitole, et le Musæum, et Saint-Pierre, et l'emplacement du Palais de Marc-Aurèle ! Il n'est fait, ni pour cultiver les arts, ni pour jouir de la nature, ni pour aimer la vertu.

Quel rang mérite l'homme de lettres qui a une manière à lui, qui peint tout ce qu'il voit, qui anime tout ce

qu'il peint? quel rang mérite le Voyageur qui montre l'influence des lois et des constitutions sur les peuples qu'il a observés, qui est assez patient pour tout examiner, assez éclairé pour ne plier les faits à aucun syſtême formé d'avance, assez Philosophe pour ne rien exagerer? Quel rang mérite le Jurisconsulte qui a soumis les lois à l'examen de la raison; qui a dévoilé les vices de notre législation criminelle; qui a opéré une grande révolution, en faisant d'une cause particulière une cause générale; qui a forcé la Nation de le lire, de s'instruire sur un de ses plus grands intérêts, en alliant le style coupé de la discussion, au laconisme des sensations profondes, et la logique la plus saine, la plus vigoureuse, aux plus grands mouvemens de l'eloquence? quel rang mérite le Magistrat qui a étudié les lois en sage, qui a défendu les droits imprescriptibles de l'homme, & qui, contraint d'abandonner sa place, consacre sa fortune et le reste de sa vie à des travaux importans sur la législation, à secourir les malheureux, à arracher aux supplices des innocens? Ce n'est pas moi qui assignerai le degré

d'estime dû à M. du Paty ; c'est ceux qui, par leurs travaux, leur âge, ont acquis le droit de prévenir la postérité, et d'influer sur ses jugemens; et ils le comptent sans doute parmi les hommes qui ont honoré les lettres, la magistrature, l'humanité, par leur caractère, leur philosophie, leurs talens, leurs lumières, leur vertu.

LETTRES
SUR L'ITALIE.
En 1785.

LETTRE PREMIERE.

Avignon. Avril.

Je suis arrivé avant-hier à Avignon; ne désespérez pas à Paris du printemps; je l'ai rencontré à l'entrée du Comtat.

Mes premiers empressemens ont été pour la fontaine de Vaucluse. J'ai été la voir hier. Je ne sais pourquoi je dis *hier*; car il me semble que je la vois encore aujourd'hui.

Je crois voir encore aujourd'hui s'échapper du milieu d'une chaine de montagnes, comme du fond d'un vaste entonnoir, une rivière qui monte, s'élève et tout-à-coup se déborde avec

une impétuosité, avec un tonnerre, avec un bouillonnement, avec une écume, avec des chûtes que le pinceau du poëte, ni celui du peintre, ne rendront jamais. C'est la fontaine de Vaucluse. Un instant après, cette rivière se calme, comme un heureux naturel que la vivacité emporte d'abord, et que soudain la bonté modère. Elle change alors ses flots d'argent en flots d'azur, et les verse, et les roule, et les abandonne sur un tapis d'émeraude; mais bientôt elle se divise en une multitude de petits ruisseaux pour courir à travers un vallon charmant. En sortant du vallon, ces ruisseaux se réunissent, et partent de nouveaux tous ensemble, par cent routes différentes, pour aller arroser, féconder, embellir sous le nom de la *Sorgue*, le délicieux comtat d'Avignon.

La peinture, que l'abbé Delille a tracée de ce beau séjour, est très-exacte. J'ai vérifié tous les vers: ils disent la vérité, comme de la prose, ce qui n'est ordinaire ni aux voyageurs, ni aux poëtes. Ces vers, cependant, ne peuvent donner l'idée de ce lieu: ils n'en donnent que le souvenir. Il en

est de même des portraits et des descriptions à l'égard de tous les objets. Je n'ai trouvé dans les vers, ni tant d'écume, ni tant de fracas, ni tant de murmures, que m'en a offert la Fontaine. On n'y voit pas non plus ces rocs si noirs, qui forment un contraste admirable avec la neige des flots qui s'y brisent; enfin, le poëte n'y a pas déployé ce brillant tapis d'émeraude où la Naïade se repose.

Vaucluse offre à la fois le tableau le plus admirable, et le phénomène le plus singulier. Mais je dirai avec le poëte :

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure, intéressaient mon cœur.

Ce souvenir de Pétarque et de Laure anime tout le paysage: il l'embellit, il l'enchante. J'ai cherché des traces de ces amants sur tous les rochers: c'est donc ici, disais-je, qu'ils venaient s'asseoir ensemble; que Pétrarque a tant aimé, a répandu tant de larmes; qu'il a poussé tout ces soupirs immortels que nous entendons encore. Je me

suis assis sur la pente d'un rocher ; et là, je me suis enivré, pendant une heure, du bruit de ces eaux, de la verdure de ces gazons, de l'azur de ce beau ciel, de la jeunesse du printemps et du souvenir de Laure. Là, j'ai appellé, j'ai rassemblé autour de mon cœur, tous les objets qui lui sont chers. Je me suis figuré tous mes enfans sautant sur ces gazons, courant sur ce rivage, et frappant à l'envi les échos et mon cœur de mille cris de bonheur et de joie.

Avant que de partir j'ai voulu savoir si, comme l'assure l'abbé Delille, *l'écho n'avait pas oublié le doux nom de Laure.* N'en déplaise au poëte, l'ingrat en a oublié la moitié.

Adieu, charmante fontaine de Vaucluse. On connaît à peine les lieux où Alexandre a gagné ses batailles ; on reconnaîtra éternellement les lieux où Laure et Pétrarque ont aimé ; les murmures de ton onde ! ô Vaucluse ! et les vers des chantres des Jardins et des Mois (1) les diront à tous les siècles.

---

(1) Voyez le troisième chant des Jardins, et le septième des Mois.

LETTRE II.

A Avignon.

J'AI encore peu de chose à vous dire sur Avignon. Je n'y suis que depuis trois jours : vous me répondrez peut-être que M. *** a fait un voyage d'Italie, et n'a pas quitté la France.

Voici quelques détails qui m'ont frappé.

Le vice-légat juge au criminel, souverainement, et au civil, en premier ressort. Cet usage est commun, dit-on, en Italie. Pourquoi donc ? La justice civile menace principalement les riches, la justice criminelle, les misérables.

Le vice-légat a le droit de faire grace ; étrange aliénation de la souveraineté ! Il est vrai que les Tribunaux en France ont souvent le droit d'empêcher le roi de la faire ; aliénation plus étrange.

Le pape est si content de son vice-légat, qu'il vient de le créer *porte-*

chandelier de sa chapelle : c'est dans le gouvernement du pape une promotion.

J'ai vu hier un homme qui sort des galères, auxquelles ce porte-chandelier l'avait bien injustement et bien ridiculement condamné pour cinq ans, *comme convaincu d'assassinat.*

Cet infortuné, nommé Lorenzo, a subi sa condamnation, malgré les efforts de l'intendant de Toulon, et la réclamation générale.

Son innocence a éclaté d'une manière extraordinaire (1).

Un jour qu'il passait dans l'arsenal de Toulon, un autre galérien dit à un de ses camarades : voilà un malheureux dont je ne peux supporter la vue. — Pourquoi donc ? — Cet homme est ici pour avoir assassiné un tel, et c'est moi qui ai commis ce crime.... Lorenzo entendit ce propos : quel moment ! Il va à ce galérien ; il le presse, il le conjure de remettre au plus vite en des mains sûres le secret de son innocence. Mais l'ame du misérable était déja fermée à la pitié, et rouverte à

(1) Je tiens ces détails de l'intendant de Toulon, homme très-éclairé et très-humain. M. M.

la terreur. Lorenzo, de l'aveu de ses supérieurs, a la constance de s'attacher pendant deux ans de suite au dépositaire de son innocence. Il obtient d'être lié à la même chaîne. Il le suit à l'hôpital. Que ne lui dit-il pas pour le toucher, et le jour et la nuit, et tous les jours? il ne le touchait point. Enfin, au bout de deux ans, il parvient, à force de prières et de larmes, à amollir de nouveau l'ame du scélérat, à y réveiller le remords, à en faire sortir une seconde fois l'important secret. Des témoins étaient apostés. On dresse un procès-verbal, on le porte à l'intendant. L'intendant fait jetter à l'instant le coupable dans les cachots. Sévérité imprudente! le coupable se rétracta.

Les cinq années de galères se sont écoulées, et Lorenzo en est sorti.

Sur quoi donc avait-il été condamné? Sur l'indice le plus léger; sur un indice! L'assassiné avait neuf louis dans sa poche; on arrête trois hommes, du nombre desquels était Lorenzo; on leur trouve à chacun trois louis dans la poche: voilà, dit-on, les neuf louis, et par conséquent les trois assassins: on

condamne ces trois hommes aux galères. Deux y sont morts... C'est l'histoire de Danglade ; l'histoire des indices ; l'histoire de tous les tribunaux criminels, hors ceux d'Angleterre. Les loix en Angleterre craignent de condamner ; les loix en France craignent d'absoudre.

Notre infortuné va aller à Rome se jetter aux pieds du pape, pour obtenir la révision de son procès. On dit que le pape est humain.

J'ai fait une remarque ; les hommes humains (les hommes) croient plus difficilement le crime et se trompent moins. L'humanité est une lumière.

LETTRE III.

A Toulon.

PUISQUE ma route m'a conduit à Toulon, il faut bien que je vous en dise un mot.

C'est une ville assez jolie, elle est bâtie régulièrement; mille ruisseaux descendent des rochers et des montagnes auxquelles elle est adossée, et de toutes parts y pénétrent. Une multitude de fontaines les recueillent et les répandent: on prendrait la ville de Toulon pour une fontaine. Cette quantité d'eau rend un peu plus froid l'hiver; mais elle rafraîchit l'été.

Le port est admirable. J'ai vu le *héros*, que montait M. de Suffren. Ce vaisseau n'a pas usurpé son nom.

Je me suis occupé particulièrement du régime des galères.

Les galériens ne sont pas maltraités à Toulon; ils travaillent et on les paie. Chose horrible, il y a peut-être

dix millions d'hommes en France qui seraient heureux d'être aux galères, s'ils n'y étaient pas condamnés.

Autrefois, à peine le ban des galériens était fini, qu'ils revenaient; mais depuis peu, les tribunaux qui fournissent Toulon, au lieu de renvoyer aux galères les récidivans, les font pendre.

Le nombre des galériens est à-peu-près le même tous les ans, c'est-à-dire, il se commet tous les ans à-peu-près le même nombre de crimes. Ainsi il entre à-peu-près la même quantité d'eau par jour dans un vaisseau, et le travail de la pompe est égal; mais si le vaisseau était meilleur, si les bois étaient mieux joints, si la surveillance était plus grande, il entrerait, par jour, dans le vaisseau, beaucoup moins d'eau.

J'ai parcouru le registre des galères. Ecoutez. Des enfans de *treize ans* condamnés aux galères, *pour avoir été trouvés avec leurs pères convaincus de contrebande!* Je l'ai lu. *Pour avoir été trouvés avec leurs pères!* S'ils n'avaient pas été trouvés avec eux, on les eût mis à Bicêtre. Voilà le code du fisc; voilà l'indulgence pour le fisc: on lui

a vendu le sang innocent ! et on se tait !

J'ai vu plusieurs de ces enfans, et des larmes ont roulé dans mes yeux, et l'indignation s'est allumée dans mon ame, et je ne me suis appaisé que dans l'espérance de ne pas mourir sans avoir dénoncé tous les crimes de notre législation criminelle. Ah ! si je peux contribuer à délivrer ces jeunes et innocentes mains de ces fers abominables... Je l'espère...

J'ai lu aussi sur le registre : *pour crime de filouterie, et véhémentement soupçonné d'assassinat, aux galères perpétuelles.*

J'ai lu aussi sur le registre : *pour fourberie et avoir trompé une foule de gens honnêtes* (en propres termes) *à cent ans de galères.* C'est une sentence du tribunal des Deux-Ponts. La France prête à plusieurs souverains d'Allemagne ses supplices.

J'ai lu encore sur le registre : *véhémentement soupçonné d'un assassinat, et d'un vol avec effraction, aux galères perpétuelles.*

Je paierais cher un double des registres des galères. Que de lumières

ils renferment ! Ils peuvent servir à apprécier la moisson sanglante que fait chaque année en France, dans ses différens tribunaux, le glaive exterminateur de la justice criminelle.

Un événement singulier plongea, il y a quelque temps, les galériens dans le plus profond désespoir. L'intendant de la marine reçoit l'ordre de séparer en trois classes les déserteurs, les contrebandiers et les criminels. Il semble que les déserteurs et les contrebandiers auraient dû bénir cette séparation. Leur désespoir fut extrême.

Tous les galériens en effet se voient absolument du même œil ; car le malheur est comme la mort, il met de niveau tous les hommes. Les galériens ne sont tous entr'eux, que des malheureux ; des faibles qui ont été vaincus par des forts. Loin de rougir ici de l'atrocité des forfaits, on s'en vante ; on a fait plus de mal à l'ennemi, on a été plus adroit ou plus courageux. Ainsi les déserteurs et les contrebandiers ne méprisent point les criminels ; et par la séparation ordonnée, ils perdaient plusieurs avantages ; l'un, un compagnon robuste ; l'autre, celui dont il

avait coutume d'entendre la voix et de rencontrer le regard ; celui-ci perdait l'homme qui était malheureux avec lui. Il coula, aux approches de cette séparation, des larmes amères, des larmes du cœur. L'intendant de la Marine a accordé à plusieurs galériens la grace de vivre ensemble à la même chaîne.

Réfléchissez sur ceci. Fouillez ces nouvelles profondeurs du cœur humain.

LETTRE IV.

A Nice.

NICE est assis sur un amphithéâtre de rochers qui s'avance un peu dans la mer. Il est entouré de montagnes qui insensiblement descendent et semblent offrir, à tous ceux qui passent, des maisons de campagne charmantes, couvertes d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers de toutes les espèces, et sur-tout de citroniers, de limoniers

et d'orangers. C'est une richesse, ou plutôt la plus grande richesse du pays. Il y a des particuliers qui cueillent tous les ans plus de 300000 oranges, plus de 150000 citrons. Enfin le pays est (comme on le dit dans le pays même) très-abondant *en aigrure*.

En aigrure! Que veut dire ce mot *aigre* et barbare? Ce nom d'*aigrure* est celui que l'intérêt pour lequel le beau n'est rien, l'habitude pour laquelle tout cesse d'être beau, donnent à Nice, à ces belles pommes du jardin des Hespérides, à l'aide desquelles vainquit Atalante.

Les maisons de campagne des environs de Nice sont peuplées d'Anglais, de Français, d'Allemands; chacune d'elles est une colonie: c'est-là que, de tous les pays du monde, l'on fuit l'hiver. Nice, pendant l'hiver, est une espèce de serre pour les santés délicates.

Cette saison ne règne guère ici que deux mois, et jamais n'y est trop sévère. A la vérité, dans le cours de l'année un vent du nord souffle de temps en temps, du haut des montagnes, et incommode le printemps et l'automne, et l'été même.

M. Thomas a gagné ici quatre à cinq heures de vie par jour, c'est-à-dire, de pensée et d'étude. Il s'occupe trop de la gloire; il travaille depuis trente ans, nuit et jour, à sa statue.

J'ai vu des Anglaises touchantes et même charmantes: à leur arrivée elles mouraient; elles ont refleuri dans l'air de Nice. *Winkelmann*, si sévère, si injuste envers les figures des femmes Anglaises, aurait sûrement quelqu'indulgence pour celle des mistris B....; mais aussi mistris B...., ce sont toutes les roses de la France et tous les lys de l'Angleterre; tout l'intérêt des femmes de son pays et tous les charmes des femmes du nôtre: elle fait oublier presque tout son sexe; elle m'a fait oublier Nice.

LETTRE V.

A Nice.

On m'a mené hier dans la rue la plus obscure; on m'a fait entrer dans la maison la plus pauvre; on m'a fait monter cinq étages; enfin j'ai trouvé un petit homme assez mal vêtu, habillé de gris, visage de cinquante ans, perruque en bourse, vif, léger, gesticulateur: c'était le premier président du sénat de Nice.

Ce premier président qu'on appelle *le comte de* ***, ne manque ni d'esprit ni de connaissances: en voici une preuve. Il admire Montesquieu, et croit réellement la législation de son pays mauvaise. Y a-t-il beaucoup de magistrats, dans certains pays de l'Europe, qui fussent en état de faire cet aveu?

La police est entre les mains du militaire; ce que le consul de France trouve fort bien, et le vice-consul,

fort mal : le premier est consul, le second, vice-consul.

L'archevêque a la police de la librairie. Vous jugez comme elle est libre.

On ne vend pas publiquement les œuvres de Boileau.

A Nice, point de mœurs, peu de religion, mais beaucoup de dévotion, c'est-à-dire d'hypocrisie.

Nous devions partir ce matin pour Gênes, mais dans la nuit il est tombé de la neige, le vent est devenu contraire ; il a fallu rester. Nous en avons été bientôt consolés par le plaisir de dîner chez M. Thomas, et de passer la journée avec lui.

Notre dîner a fini trop vîte. M. Thomas a été très-aimable. Nous avons d'abord analisé tous nos beaux esprits, toutes nos réputations, tous nos cerveaux qui pensent ou qui croient penser. Ensuite, au dessert, nous avons parlé Italie, femmes et printemps : M. Thomas avoit oublié un moment la postérité. Il nous a fait ses excuses de la neige tombée le matin. C'étoit un accident, arrivé au climat de Nice, et auquel il n'est pas sujet. On a ri,

on a bu, on a conté, et nous nous sommes quittés avec peine.

Nous avons dîné avec un certain M. de R..., qui passe tous ses hivers à Nice, et le reste de l'année dans le reste de l'Europe. Il est tourmenté d'un asthme épouvantable que Nice pourtant a adouci. J'ai eu vraiment mal *à sa poitrine* (comme dit madame de Sévigné). On n'a pas assez réfléchi sur ces affections sympathiques, ou antipathiques, qui rapprochent ou repoussent les êtres sensibles, leur communiquent le plaisir et la douleur. *Smith* a ouvert la mine, mais il ne l'a pas creusée: c'est qu'il n'a pas senti comme moi l'asthme de M. de R....

M. de R.... ne me parut pas d'abord un homme d'esprit; mais dans le cours de la conversation, il s'échauffa et son ame s'éleva; il eut alors de l'esprit. C'est ainsi, que très-souvent en mer, lorsqu'il n'y a point de vent à la côte, à une certaine hauteur on en trouve.

LETTRE VI.

A Monaco.

Nous voilà sur la mer, et nous suivons la côte, c'est-à-dire ces monts et ces rocs qui bordent ou plutôt qui hérissent si tristement la magnifique Italie.

Voilà la principauté de Monaco. Comme il ne faut mépriser personne, il faut lui faire une visite. Nous abordons dans le port: il était rempli de trois barques de pêcheurs et d'un bâtiment hollandais.

Deux ou trois rues sur des rochers, à pic; huit cent misérables qui meurent de faim; un château délabré; un bataillon de troupes Françaises; quelques orangers, quelques oliviers, quelques mûriers épars sur quelques arpens de terre, épars eux-mêmes sur des rochers: voilà à-peu-près Monaco.

La misère y est extrême. Le commandant du bataillon Français, qui

est là depuis vingt mois, a pensé pleurer de joie en nous voyant; il nous a dit que s'il avait eu un poulet à nous offrir, il se serait mis à genoux pour nous inviter à le manger avec lui.

Le souverain de Monaco a une cour: il a des gardes au nombre de vingt; ce sont vingt paysans: quatre gentils-hommes de la chambre; ce sont quatre bourgeois. Chaque fois qu'il vient à Monaco, avant de mettre le pied au château, il va, suivi de sa cour et de ses sujets, à une petite chapelle, rendre graces à Dieu de son heureuse arrivée.

Il y a des inscriptions dans le château. En voici un échantillon; on lit au-dessus d'une porte, qui ressemble à la porte cochère d'une auberge.

Crypto porticum hanc etsi tot regum, imperatorum et summorum pontificum ingressu decoratam, tamen tantæ molis vastitate angustam ampliavit, illustravit, exornavit anno salutis 1623.

C'est tout ce qu'on pourrait inscrire sur la porte du capitole.

En entrant à Monaco, il a fallu donner nos noms à un homme, que nous

nous avons trouvé dans une boutique achevant de ressemeller un soulier : c'était le commandant du port.

Au demeurant, le prince de Monaco est bon; il est aimé. Si son Etat est petit, ce n'est pas sa faute.

LETTRE VII.

A Gènes.

Je sors des palais *Brignolet*, *Sera et Kiagera*. Je suis ébloui, étourdi, ravi : je ne sais ce que je suis. Mes yeux sont remplis d'or, de marbre, de crystal, de porphyre, de basalte, d'albatre, en colonnes, en pilastres, en chapitaux, en ornemens de toutes les espèces, de toutes les formes, de tous les genres, ioniques, doriques, corinthiens. Mille tableaux sont épars en lambeaux dans mon imagination. Je vois des têtes, des pieds, des mains, des corps et des cadavres, des vieillards et des jeunes filles, des Vénus et des Vierges. Voici des larmes dou-

loureuses qui roulent dans les yeux d'un vénérable vieillard. Voilà un souris charmant qui éclôt sur les lèvres d'une fille de quinze ans, qui est charmante : c'est, je crois, son premier sourire.

Cependant, au milieu de tant de débris de tableaux, il en est quelques-uns qui sont entiers.

D'abord, un tableau de Paul Véronèze. Judith vient de couper la tête à Holopherne. La suivante est une négresse. Elle forme avec Judith un admirable contraste. La nature lutte avec le fanatisme sur le visage de Judith, et dans toute son attitude : elle n'ose regarder la tête, que sa main tient en tremblant. La suivante, que le fanatisme ne soutient pas, en voyant la tête et le crime, frémit d'horreur. La mort enveloppe Holòpherne.

Il vaut mieux fixer ses regards sur une assomption de Guido Réni. C'est-là une Vierge! Ce sont-là des anges! C'est-là monter vers le ciel ! au milieu des airs, en chœur, des anges plus beaux, plus charmans les uns que les autres, se donnent la main. Sans

aucune peine, sans aucun effort, ils suivent vers les cieux la Vierge; comme nous autres mortels, nous nous précipiterions vers la terre, Quelle pureté sur ce front divin! Déjà ses regards ont percé le ciel et se reposent dans le sein du Dieu qui l'attend: ils sont humides d'un bonheur céleste. Parmi ces anges, de tous les âges de la jeunesse, il y en a qui sont si petits que les autres leur tendent la main pour les aider à les suivre. Ceux-ci sourient à la Vierge; et ceux-là, les uns aux autres. Quelle conquête en effet pour eux! Ils aimeront encore davantage. Elle était angélique l'imagination qui a conçu ce tableau!

Mais quelle est cette femme étendue sur un lit? elle n'est voilée que de la mort. La mort est déjà dans les pieds, dans les jambes: elle gagne le long des bras. Un reste de beauté, d'amour et de douleur s'évanouit sur ce front pâle. C'est Cléopâtre. Ainsi ces charmes célèbres qui avaient si long-temps captivé Antoine, et séduit un moment César; qui avaient fait presqu'autant de bruit et de ravage dans l'univers

que les armes romaines en avaient fait, les voilà morts; et tout-à-l'heure, on ne les appellera plus Cléopâtre, mais un cadavre.

Je me rappelle encore plusieurs autres tableaux. Un *Christ* faisant toucher sa plaie à saint Thomas. Un Lazare qui ressuscite. Un Jacob à qui on apporte la chemise de Joseph ensanglantée. Il n'y a de termes dans aucune langue pour les copier.

J'ai besoin que le sommeil vienne fermer mes yeux: ils sont fatigués d'admirer.

LETTRE VIII.

A Gènes.

Il est six heures du matin. Mon imagination se réveille dans le sallon du palais de *Séra*, ou plutôt du palais du soleil. Je baisse encore les paupières. On ne peut donner une idée de la magnificence de ce sallon. Ce qu'est la nature, quand on la regarde

à travers un prisme, tel est le sallon du palais *Séra*. Quelles glaces! quel pavé! quelles colonnes! que d'or! que d'azur! que de porphyre! que de marbre! Le nom qui convient ici, c'est la magnificence.

Si l'on veut voir la plus belle rue qui soit dans le monde entier, il faut voir à Gênes la rue neuve. Sur deux lignes très-prolongées, et sur un pavé de laves, une foule de palais disputans ensemble de richesse, d'élévation, et de masse, étalent à l'envi leurs portiques, leurs façades, leurs péristiles brillans d'un stuc blanc, noir, de mille couleurs. Ces palais en dehors sont des tableaux.

Les maisons de Gênes sont très-hautes, et les rues très-étroites. Le soleil n'y descend jamais. On serait tenté de croire que Gênes n'a été bâti que pour une saison; que Gênes est une ville d'été.

Les propriétaires de ces beaux palais, la plupart nobles et sénateurs, ignorent les beautés qu'ils possèdent, ou ne l'apprennent que de l'admiration des étrangers, et de la renommée qui les vante. A côté de ces sallons, dans

ces sallons même où les pinceaux des Titien, de Vendik, des Rubens, des Véronèse se sont joué, les nobles Génois admettent tous les jours les productions les plus grossières des pinceaux les plus ignorans. Au lieu d'habiter ces superbes appartemens, ils logent dans des galetas; ils ne paraissent que les gardiens de leurs palais. Enfin, ces portiques de marbre, ces péristiles de marbre, ces portes de marbre sont inondées tout le jour d'une foule de mendians, qui viennent sur des pavés de granit et de porphyre, travaillés par tous les arts, et polis comme des miroirs, écraser la vermine qui les dévore.

Je viens de voir le palais du doge, où le sénat tient ses séances; d'où il souffle, sur 500,000 sujets, l'esprit de son gouvernement, de ses loix, de sa politique, c'est-à-dire, de son avarice. L'œil, quand on entre dans la cour, est étonné. La façade ornée de colonnes et de statues de marbre ravit d'abord. On monte dans la salle du petit conseil; c'est l'architecture la plus élégante : on passe dans la salle du grand conseil; c'est l'architecture la

plus magnifique. De distance en distance, entre une multitude de colonnes, les statues des grands hommes de la république reçoivent de tous ceux qui passent, pour prix de leur mérite ou de leur fortune, la dette de la postérité; un souvenir et un regard. Le maréchal de R.... est au milieu de tous ces grands hommes.

Un incendie dévora ces monumens en 1773, avec une foule de tableaux des plus grands maîtres. On a bien rétabli les édifices, mais non pas les tableaux. Il s'est encore trouvé des architectes et des statuaires; on n'a pu trouver des peintres.

En sortant du palais du doge, je suis entré dans un superbe palais; j'ai traversé une longue colonnade, j'ai foulé des marbres de toutes les couleurs; une porte immense s'est ouverte; j'étais dans un hôpital.

Il contient douze cents malades, distribués par salles: là les hommes, ici les femmes; là les blessures, ici les fièvres. J'ai cru voir la mort errante au milieu de ces douze cents malades, et frappant de tous côtés au hasard, avec sa faulx invisible. Un

malheureux a expiré devant moi. Les lits des malades sont environnés de leurs parens attendris qui les consolent, qui les soulagent : c'est une mère auprès de sa fille ; c'est un mari auprès de sa femme. Du moins, dans cet hôpital, des mains sensibles et chères peuvent fermer les yeux des mourans.

Il y règne un ordre admirable, une propreté parfaite, un soin extrême. On y guérit.

Les statues de tous les bienfaiteurs de l'hôpital sont répandues dans les salles. Les êtres reconnaissans peuvent, dès que leurs forces le leur permettent, aller arroser de larmes, sans doute bien douces, les images de leurs dieux tutélaires.

Je ne sais quel plaisir me retenait dans ce séjour de la douleur.

LETTRE IX.

A Gênes.

J'AI été voir ce qu'on appelle à Gênes le port-franc. C'est un entrepôt où l'on décharge toutes les marchandises qui, par mer, arrivent à Gênes. Vous en voyez là de toutes sortes, à côté les unes des autres: des masses de vert-de-gris et des bariques de sucre, du marbre et du café, des bois et des toiles, des productions de l'Asie, et des productions du Nord. C'est un mouvement, une activité, une affluence qu'on ne saurait imaginer. Deux grandes pompes du revenu public sont appliquées successivement à chaque denrée, à chaque ballot: elles puisent, l'une, dix pour cent, dans les marchandises qui restent à Gênes; l'autre, trois pour cent dans celles qui passent. Le service de l'apport et du mouvement de toutes les marchandises est fait par des *Bergæ-*

masques, qui viennent faire parmi les Gènois le métier lucratif de vigueur et de probité.

En sortant du port-franc, j'ai été visiter la banque de Saint George. C'est-là qu'est renfermé, sous cent clefs, le mot de cette grande et terrible énigme, si la banque a des milliards, ou si elle doit des milliards. Cette énigme est le salut de l'état, et en partie sa richesse.

Quoi ! il n'y a à Gènes qu'une boulangerie et un cabaret publics, administrés et régis sous l'autorité du sénat ! Oui, la république ne souffre pas que d'autres qu'elle, vendent le pain, le vin, le bois, l'huile. Mais sans doute elle vend ces denrées au plus bas prix et de la meilleure qualité, afin de prévenir les murmures ? — La république vend au plus haut prix, et de la plus mauvaise qualité, sans s'embarrasser des murmures. — Comment donc les sujets peuvent-ils tolérer un tel monopole ? — Ils mendient, ils volent, ils ont des hôpitaux, ils assassinent, ils souffrent. — Mais comment enfin supportent-ils cette oppression ? — La mesure de

l'oppression qu'on peut supporter, n'est pas encore à son comble. Le peuple ne se révolte pas quand il veut; l'eau qui remplit un vase, ne se répand point encore: il faut une *goutte de trop*. Ainsi il s'agit uniquement pour les nobles d'empêcher *cette goutte de trop*. Ils sacrifient en conséquence une partie de leur autorité à leur avarice; ils laissent la plupart des règlemens sans exécution, les trois quarts des crimes impunis: ils achètent le silence de ceux qui crient. On croit cependant la *goutte de trop* inévitable: la patience du peuple est lasse. Mais, peu importe aux nobles Gênois: le grand point pour eux, c'est d'être riches. Aussi en voit-on beaucoup refuser une place dans le sénat, quand le sort la leur présente; et briguer, au contraire, le moindre poste dans l'administration de la banque ou des hôpitaux, quand le sort la leur dispute. Les nobles manquent de l'intérêt le plus puissant pour bien gouverner un pays: ils n'ont point de pays. Ils sont en effet négocians.

J'ai été voir la paneterie publique. L'édifice est immense. Voici le pain

des riches, et voilà le pain des pauvres; et les pauvres sont les plus nombreux! Les pauvres font par-tout une espèce mitoyenne entre les riches et les animaux: ils sont bien près des derniers.

J'ai voulu goûter de ce pain des pauvres. Les animaux sont heureux!

En sortant de ce lieu, j'ai remporté dans mon ame je ne sais quelle impression sur laquelle se sont émoussées, un moment après, toutes les beautés et toutes les richesses du palais de *Durazzo*.

Ah! comme le luxe et la magnificence font mal aux yeux, quand on vient de regarder la misère.

LETTRE X.

A Gênes.

JE suis retourné au palais Durazzo. De la foule de tableaux qu'on y admire, quatre seulement sont restés dans mon imagination.

L'un est un vieillard de Rimbrant. Il est admirable pour la vérité, pour l'effet, pour l'intelligence du clair obscur. J'ai été tenté de lui adresser la parole.

Paul Véronese avait-il vu la Madeleine se jetter aux pieds de Jésus? Jésus dut avoir cette attitude, cet air noble, cet air indulgent, cet air tout près d'être ému. La Madeleine est si belle! elle est sur-tout si touchante! elle est en effet si touchée! Quelle expression dans tous les traits des personnages! comme la lumière vient bien tomber toute dans un point, d'où ensuite elle distribue ses rayons à chaque partie qui en demande. Sur

la superficie de cette toile il y a de l'air.

La plupart des peintres sont des versificateurs et non pas des poëtes.

Le Tasse était poëte, lorsqu'il nous a montré Olinde et Sophronie attachés au même poteau, et attendant que le bûcher prit flamme. Mais ce peintre qui a voulu copier le Tasse? Je n'entends point les plaintes d'Olinde, je ne vois point la résignation de Sophronie; ce peuple n'est point attendri; ce tyran n'est pas en fureur. Je viens de relire le Tasse. Les voilà! voilà la véritable Sophronie! C'est elle qui dit à Olinde: *pourquoi te plains-tu, ô mon ami! vois le ciel comme il est beau! regardes-le soleil: il semble qu'il nous appelle à lui: il nous console.*

Je n'entends rien de tout cela, en regardant le tableau. Il est muet.

LETTRE XI.

A Gênes.

Je peux dire que j'ai assisté à la mort de Sénèque, en voyant un tableau où il meurt. Sénèque est au milieu du tableau. Il est à moitié nud, tel qu'un homme, qui n'a plus besoin de défendre son corps contre les éléments, auxquels il est prêt à le rendre. Ses pieds sont dans le bain, et le sang coule. A quelque distance du philosophe, et plus bas, on voit à droite un secrétaire qui écrivait et qui n'écrit plus, à gauche deux secrétaires qui écrivaient et qui n'écrivent plus. Sur la même ligne, et à la hauteur de Sénèque, dans un coin et dans l'ombre, cet homme que j'entrevois est un soldat. Dans le coin opposé, mais au jour, cet autre homme que je vois, est un vieux sénateur. Regardez à présent la scène. Le vieillard est occupé à dicter, en attendant la

mort, les idées qui passent dans son imagination. La mort les arrête. Le bras est glacé, les pieds ne rendent plus de sang, le corps se roidit, la tête chancelle, et ce regard qui fixoit une pensée, s'efforce en vain de la saisir : il s'éteint. Les trois secrétaires, avec des nuances différentes d'intérêt, d'attention et d'inquiétude, chacun la plume à la main, tiennent les yeux attachés sur les lèvres du philosophe, qui essaient encore une parole. Ils espèrent qu'un mouvement de plus va l'achever ; mais la mort y a mis sont sceau. Cependant le centurion, tout près de la porte, le pied déjà levé, compte impatiemment les derniers soupirs du philosophe ; car Néron attend. Et le vieux sénateur, que fait-il? Il pense à Néron, et il étudie la mort de Sénèque.

LETTRES XII.

A Gènes.

J'AI été visiter ce matin les galères.

Cinq sortes de malheureux sont attachés, pêle-mêle, à la chaine; les criminels, les contrebandiers, les déserteurs, les Turcs pris par les corsaires, et les galériens volontaires.

Des galériens volontaires! — Ce sont des pauvres que le gouvernement va chercher entre la faim et la mort. C'est dans cet étroit passage qu'il les attend, qu'il les épie. Ces misérables, en voyant briller un peu d'argent, n'apperçoivent plus les galères; on les enrôle. La misère et le crime attachés à côté l'un de l'autre à la même chaîne! Celui qui sert la république, partageant le même supplice que celui qui l'a trahie!

Les Gênois poussent la barbarie encore plus loin; dès qu'ils voient approcher le terme où finit l'enrôlement

de ces misérables, ils proposent de leur prêter quelque argent. Des malheureux sont avides de jouir; le moment seul existe pour eux; ils acceptent: mais il ne leur reste, au bout de huit jours, que des regrets et des fers: de sorte qu'au bout de huit jours, ils sont contraints, pour s'acquitter, de s'enrôler de nouveau, de vendre huit autres années de leur existence. Voilà comme ils consument, la plupart, d'enrôlements en emprunts, et d'emprunts en enrôlements, leur vie entière aux galères, sur le dernier degré de la misère et de l'infamie: ils y expirent.

Nous avons vu parmi eux un Français, un jeune homme. En nous racontant son infortune, il versa quelques larmes. Nous lui donnâmes un peu d'argent; il pleura davantage. Sortons de ces tristes lieux où l'on ne peut soulager les maux que l'on plaint. Quels lieux que ceux où la pitié est inutile!

Mais, quelle est dans ce coin, dis-je à l'homme qui me conduisait, cette espèce de prison? Qu'elle est basse, obscure et humide! Une soupente encore la partage. Quels sont, je vous

prie, ces animaux couchés sur la terre et sur la soupente? A peine peuvent-ils ramper. De longs poils couvrent les têtes hideuses qui sortent de dessous ces couvertures. Leur regard est stupide et féroce. Ne mangent-ils que de ce pain si dur et si noir? — Sans doute, — Ne boivent-ils que cette eau bourbeuse? — Sans doute. — Restent-ils toujours couchés? — Oui. — Depuis quand sont-ils ici? — Depuis vingt ans. — Quel âge ont-ils? — Soixante et dix ans. — Comment les nommez-vous? — Des Turcs.

Ces misérables Turcs sont dégradés entièrement de l'humanité: ils ne connaissent plus que les besoins du corps. Ils ont usé dans cette espèce de tombeau, le petit nombre d'idées et de souvenirs qu'ils y avaient apportés de la nature et de leur pays.

Les autres Turcs, qui n'ont pas encore soixante ans, sont enchaînés sous de petites niches ouvertes de six pieds en six pieds dans une longue muraille, où ils peuvent à peine tenir, assis ou couchés. C'est-là qu'ils respirent le peu d'air qu'on leur accorde, ou plutôt qu'ils peuvent dérober.

Cependant les Génois ont donné un exemple de tolérance qu'on ne devait guère attendre d'eux. Ils ont accordé à ces Turcs une mosquée. Les Protestants en France n'ont point de temples.

Ajoutons un trait à la peinture des galères. J'y ai vu vendre de banc en banc, convoiter, disputer, dérober même des restes d'aliments que les chiens avaient abandonnés dans les rues, au coin des bornes.

Gènes, tes palais ne sont encore ni assez élevés, ni assez étendus, ni assez nombreux, ni assez brillants: on apperçoit tes galères.

LETTRE XIII.

A Gènes.

Je veux vous parler de l'ex-doge L....

M. L... est un aimable et respectable vieillard. Il a tant parcouru de pays et de livres; il a si souvent traité dans les différents postes de sa république avec les intérêts, les passions

et les faiblesses, avec le cœur humain tout entier, qu'il n'est plus ni noble, ni ex-doge, ni sénateur, ni Génois: il est un homme.

Tous les momens que M. L... peut dérober à la gloire, il les donne à la nature, dans ses charmants jardins du Poggi. Sa vie y coule doucement sur les gazons, comme l'eau qui les arrose, qui tombe nuit et jour de ses belles fontaines.

M. L.... accueille parfaitement les étrangers qui viennent le visiter au Poggi, ceux mêmes qui ne viennent visiter que le Poggi. Son ame, son esprit, ses jardins, tout est ouvert. Ses manières sont simples et nobles; ce sont les habitudes d'un homme qui a toujours été élevé, et qui ne s'est jamais élevé. Rien de plus facile que son accueil; il met d'abord à l'aise avec sa réputation. On est tout de suite avec lui.

La conversation de M. L... est souvent celle que l'on désire, et toujours celle que l'on sait faire; car personne dans la conversation ne sait autant s'oublier soi-même, et se souvenir plus des autres. Cependant M. L... préfère

de causer des arts, des sciences et des lettres, qu'il a cultivés toute sa vie, et qui, après avoir contribué à sa gloire, l'en ont souvent consolé. Son oreille et son imagination sont pleines encore des plus beaux tableaux et des plus beaux airs que la poésie a composés dans toutes les langues. Des citations, mais qui naissent; des traits, mais qui échappent; des réflexions, qui paraissent fines et qui sont profondes, étincellent incessamment dans ses discours, parmi les pensées de la vieillesse.

On peut contredire M. L...., on court risque de choquer son opinion; mais jamais son amour-propre. M. L... ne méprise point; car lorsqu'il ne doute plus de son esprit, il doute encore de l'esprit humain. On peut hardiment l'interroger. Tout ce qu'il sait, il n'a pas oublié qu'il l'a appris; il répond: il donne libéralement, mais sans faste, la vérité à tout le monde.

M. L.... est toujours le même à la ville ou à la campagne; dans le sénat, lorsqu'il y fait une loi, et dans ses bosquets, lorsqu'il y plante un arbuste.

Les jardins du Poggi sont délicieux. Ils sont bien loin de ressembler à ces

jardins symmétriques que l'orgueil a commandés, et que l'architecture a construits; à ces jardins, où, sous l'empire monotone et sévère du ciseau, du rateau et de la ligne droite, chaque plate-bande n'offre qu'une fleur, chaque allée n'offre qu'un arbre, chaque espace qu'un grand chemin, et où le tout ne présente qu'une masse, à ces jardins, dont les eaux captives dans des bassins sont condamnées à dormir et à se taire éternellement; à ces jardins, en un mot, qui, quelques vastes qu'ils soient, semblent pourtant n'avoir été faits que pour un coup-d'œil, une centaine de pas et une heure.

Au contraire, tout ce que la connaissance et l'amour de la belle nature peuvent exécuter, pour charmer à la fois l'œil, l'imagination et le cœur, avec du gazon, de la terre, de l'eau, des fleurs, avec toutes les ombres de la verdure et les différens rayons du soleil, M. L... l'a exécuté.

Ces beaux jardins présentent, ou plutôt ils récèlent un enclos assez borné qui fournit à vos pas toujours de l'espace, à vos yeux toujours des objets, toujours de la rêverie à votre ame. Il

n'y a pas dans cet enclos une fleur qui ne brille, pas une goutte d'eau qui ne murmure et qui ne coule, pas un arbre qui ne paraisse, et pas un seul qui se montre. Là une cabane, ici une grotte, plus loin un troupeau; mille objets qu'on y a placés à dessein, vous les rencontrerez par hazard. On croit toujours être à la campagne, et on est toujours dans un jardin. On s'y promène toujours.

Il est vrai que la verdure de ces jardins est composée en grande partie de ces arbres sérieux et sombres, dont il semble que les autres saisons n'ont pas voulu, et qu'elles ont laissés à l'hiver; des pins, des cyprès, des mélèses, des chênes verts: mais ces arbres d'hiver sont si bien mariés aux plus riants arbrisseaux du printemps, aux arbustes les plus riches de l'automne, aux arbres les plus brillants de l'été, aux lilas, aux tilleuls, aux platanes, que leur verdure mélancolique, égayée par le voisinage et l'alliance de ces végétaux plus aimables, cesse d'attrister la pensée et de repousser les regards. La verdure de ces jardins ressemble à la conversation de M. L... Les pensées et les sentiments

de

de la vieillesse y dominent, mais les souvenirs choisis des autres âges y brillent par intervalle, et la rendent encore très-aimable.

C'est M. L.... qui a créé ces jardins. C'est là, c'est dans cette charmante retraite que M. L.... se possède enfin lui-même.

Il a eu le courage rare, en arrivant à la vieillesse, de congédier toutes les passions, même l'amour de la gloire : il n'a gardé que l'amour de l'humanité.

Tantôt, il est environné dans son palais des habitants de la campagne, qui viennent d'y entrer infortunés, et qui en sortent heureux. Tantôt, errant sur ses gazons, parmi les concerts de ses oiseaux, à travers le silence de ses bois, au murmure de ses fontaines, il jouit d'une belle matinée du printemps, d'une calme soirée d'été ; il saisit une des belles heures de l'hiver.

Souvent encore au milieu d'un bosquet, assis seul et retiré dans un petit temple de marbre, il aime à contempler dans le lointain, à travers le feuillage et les colonnes, la mer tourmentée par la tempête, et le sénat de Gênes

par l'ambition. C'est le soir de la vie d'un sage.

LETTRE XIV.

A Gènes.

QUEL spectale offre au philosophe et à l'homme sensible le magnifique hôpital des incurables !

Quoi ! aucun de ces neuf cents malheureux, étendus, ou plutôt enchaînés dans ces lits de douleur, ne recouvrera jamais la santé !

Ces vieillards vivront encore, et ces enfants souffriront toujours !

Je n'ai pu, sans frissonner, traverser l'étendue et le silence de ce palais de la douleur.

Du bout d'une salle à l'autre, j'entendois un mouvement, et je distinguois un soupir.

Il est bien impossible que le regard parcoure cette foule d'incurables de tous maux, de tout âge et de tout sexe, sans laisser tomber quelques larmes

sur ces malheureuses victimes de la vie.

A côté de ces infortunés qui ont perdu la santé, on voit, dans une salle voisine, les infortunés qui ont perdu la raison. Ainsi voilà dans un même lieu toutes les pièces de rebut de l'espèce humaine.

On prétend que cet hôpital est plus mal administré que les autres : c'est que les maux qui sont ici, sont éternels, et que la pitié est inconstante. La pitié aime aussi ce qui est nouveau ; tout le cœur humain est volage.

Que viens-je d'entendre et de voir ? Le doge et le sénat doivent visiter dimanche prochain cet hôpital ; et déjà on s'occupe de parer tous ces lits, de parfumer toutes ces salles, de décorer tous les murs ! Quel horrible mensonge on prépare ! Voilà comment on montre aux rois qui voyagent, leurs propres états.

LETTRE XV.

A Gènes.

LE charmant tableau !

Dans le milieu d'un vallon couronné de rochers couverts d'arbustes, on voit assis au bord d'une fontaine, au pied d'un saule (c'est en été et le soir) un berger et deux bergères. Le berger joue de la flûte; une des bergères, tenant à la main une rose, regarde le berger et l'écoute: elle tend déjà la main pour lui présenter la fleur. L'impatience que le berger finisse, afin de lui donner la rose, et le desir qu'il continue, pour entendre encore la flûte, se combattent dans ses regards. Pendant ce temps-là, sa compagne, un peu plus jeune, ne regarde point, n'écoute point le berger; mais l'œil fixé sur la fontaine, elle rêve.... A cent pas, une troupe de petits enfans joue avec des agneaux, et les enlacent avec des fleurs.

N'est-ce pas là une idille de Gesner ?

C'est dans le temple de Gnide, et non dans un palais de Gênes, qu'on devroit voir ce tableau. C'est Montesquieu qui aurait dû vous le copier. Il est de l'Albane.

LETTRE XVI.

A Gênes.

ON peut ranger les habitants de Gênes en trois classes : les nobles qui sont environ deux mille ; les bourgeois, commerçants, artisans, avocats, prêtres, qui composent la masse de la population ; et enfin les pauvres de toute espèce qui en sont la lie.

On distinguait autrefois à Gênes différens ordres de nobles ; mais cette distinction s'efface.

On peut acheter la noblesse, c'est-à-dire ses privilèges. On fait inscrire son nom sur un registre, qu'on appelle le livre d'or, moyennant environ dix mille liv. Les anciens nobles ont été obligés de faire ce sacrifice à leur sû-

reté. Ils aiment mieux attirer dans la noblesse, où ils peuvent continuer à les mépriser et cesser de les craindre, les bourgeois parvenus à la fortune, que de les laisser plus longtemps dans le peuple, où il n'est plus possible de les mépriser, et où il faut commencer à les craindre.

Les Génois aiment, estiment et craignent tant l'or, qu'ils n'accordent la noblesse à leurs secrétaires d'état, en récompense de leurs services, que lorsqu'ils ont fait fortune.

On a vu à Gènes des secrétaires d'état qui avaient été assez vertueux pour se retirer pauvres; la vertu est de tous les états.

Les nobles possèdent des richesses énormes; on en compte qui ont un million de rente. Des valets, des chevaux et des moines, voilà leur faste. Quelques-uns donnent beaucoup aux pauvres; mais aux mendians. Ils savent si mal donner, que l'État s'appauvrit de leurs dons. — Ils font fleurir la mendicité.

Il n'y a point à Gênes de mendiant qui ne soit sûr de boire et de manger

tous les jours : l'artisan n'en est point sûr.

La souveraineté est presque impuissante. La force pécuniaire ou les impôts ne passent point 2,800,000. Ce qui reste de cette somme applicable aux besoins de l'état, après avoir passé par une foule de mains, et être tombé de chûte en chûte dans le trésor de la république, est peu de chose.

La force militaire n'a pas deux mille bras. On ne peut compter ni les fortifications, ni les galères.

L'opinion publique, cette force invisible, qui souvent supplée aux autres, et qui tôt ou tard en triomphe, est nulle ici. Le cœur a cessé d'obéir.

Quelle législation ! les nobles ont fait la plupart des lois.

Le code n'est par-tout, en grande partie, qu'une liste de privilèges.

Toutes les forces, dont nous venons de parler, sont aussi mal administrées qu'elles sont faibles.

Le pouvoir militaire ne reste que trois mois dans les mains du même général, qui commande en *cheveux longs*, en *manteau court*, et en *habit noir*.

Le pouvoir législatif est trop divisé ; il reste trop peu de temps dans les mêmes mains ; il faut le concours de trop de volontés pour l'exercer. L'État a trop de têtes pour en avoir une.

Les lois dans le sénat, naissent presque toujours avant le temps ; presque jamais elles ne sont le fruit d'une lente délibération qui les mûrisse : on les jette à peine ébauchées dans une urne ; c'est la main du hasard qui les attire ; le hasard est législateur.

Le doge n'a de pouvoir distinctif que celui de mettre en débat les propositions qu'il juge à propos : pouvoir assez grand, quand il a de l'esprit ; trop grand, quand il n'est pas honnête homme ; car le doge a pour lui tous les momens où le sénat dort ; et ce vieillard dort presque toujours.

Le doge reste en place deux ans, pendant lesquels il ne peut sortir du palais, que par un décret. Le chef de cette république en est traité comme le prisonnier.

Dès que les deux ans sont expirés, il est obligé de s'en aller dans sa maison, et d'y rester dix jours, gardé à vue : durant ce temps, tout citoyen a

le droit de l'accuser ; et le conseil des suprêmes examine sa conduite ; le dixième jour on *l'acquitte ;* institution assez sage, mais qui n'est plus qu'une formalité.

J'oubliais de remarquer la perte de temps qu'entraînent les formalités par lesquelles on ouvre chaque séance du sénat. Un secrétaire d'état commence par lire un serment ; ensuite, pendant plus de deux heures, un greffier ne cesse de crier : *veniant jurare, qu'on vienne jurer.*

Les nobles sont si insoucians pour les affaires publiques, que souvent, afin d'en obtenir le nombre nécessaire pour la validité d'une délibération, on est obligé de les contraindre par des amendes : on commande la corvée.

LETTRE XVII.

A Gênes.

LE pouvoir judiciaire est aussi mal administré que tous les autres pouvoirs. Les appels sont multipliés à l'infini.

La composition des tribunaux est bizarre. Les premiers juges sont étrangers ; les juges souverains, nationaux.

Les jugemens du sénat sont portés à un tribunal appellé des *suprêmes*.

La salle où siége le petit conseil, dont les audiences sont publiques, ne peut contenir deux cents personnes. La salle où siége le grand conseil, dont les audiences sont secretes, en tient deux mille.

Les avocats de la cause font porter à l'audience, dans des paniers, tous les livres dont ils croient avoir besoin, ils lisent les textes à mesure. Cet étalage est ridicule ; il favorise la longueur des plaidoieries : elles finissent ici moins qu'ailleurs, dans une profession qui nécessairement parle beaucoup, et

dans une langue où les mots coulent.

Les avocats plaident assis; situation très-défavorable aux mouvemens de l'éloquence. Aussi ces messieurs ne s'en piquent-ils pas. L'un des avocats que j'ai entendus, parlait assez bon italien; l'autre *patois*.

Cinq juges sont autour d'une table, le président est au milieu. A midi ils se sont levés; l'auditoire s'est mis à genoux; les avocats mêmes se sont tû: on a dit l'*angelus*. Ensuite quelques juges sont sortis au moment; les avocats ont continué: on ne les arrête pas plus qu'on n'arrête l'heure.

On opine avec des boules noires et blanches. Cette forme allonge singulièrement les jugements, et couvre bien des injustices.

J'ai dit que les lois civiles sont très-imparfaites: en voici un exemple. Ni les parties, ni les témoins ne signent les actes qu'ils passent devant notaires; de sorte que les notaires sont les maîtres de toutes les conventions. Les courtiers de change sont encore plus maîtres; ils n'ont pas même besoin de témoins: leur parole est un contrat.

LETTRE XVIII.

A Gênes.

Les jugemens criminels sont motivés. Le sénat a le droit de faire grace, et il ne manque presque pas de l'accorder, pour plaire au peuple, qui appelle liberté, l'impunité, comme les nobles appellent liberté, l'oppression. Moyennant ces deux manières d'être libres, le peuple et les nobles sont assez quittes.

On plaide *la grace*, et en général toutes les affaires criminelles.

Les jugemens à mort sont fort rares.

Depuis six ans on n'en a vu que deux ; encore a-t-il fallu que le second eût été sollicité par le peuple. Le sénat se fit forcer la main ; il fut accablé de libelles et de placards pendant deux mois. Peu s'en fallut que le coupable n'échappât : ceux qui le conduisaient au supplice, le laissèrent évader ; mais le peuple le poursuivit et obligea les gens de justice de le reprendre : il avait commis dix meurtres.

On voit à l'entrée de la ville, dans la muraille, des pierres diffamatoires. Ces pierres contiennent la condamnation de certains coupables, et les vouent à l'exécration publique. Avec des pierres diffamatoires et des statues, on pourrait créer bien des vertus, et anéantir bien des vices. On aurait une morale publique.

Les Gênois sont vindicatifs. Mais cet esprit *de vendettè* tient à la difficulté d'obtenir justice, soit contre les nobles, à raison de leur pouvoir, soit contre les égaux, à raison de la protection des nobles. Par-là le nombre des assassinats s'explique, et leur motif se justifie, ainsi que l'impunité générale. La plupart des assassinats ne sont pas des crimes, mais une justice; il faut bien qu'elle se fasse de manière ou d'autre.

Toutes les nations ont commencé par cette justice criminelle. Le duel en est un débris et une preuve.

LETTRE XIX.

A Gênes.

Le pouvoir de l'administration passe par tant de mains et si vîte, qu'on ne sait à qui s'adresser : tous les ordres se croisent, se contrarient. se détruisent. Et quelle administration ! Il est d'usage que le sénat demande pour l'Etat au pouvoir ecclésiastique la permission de faire gras pendant le carême. Cette année, comme les nobles de qui cette demande dépendait, avaient beaucoup de *morue à vendre*, le sénat n'a pas demandé la permission, et l'Etat a fait maigre. Mais les nobles ont vendu leur morue.

Une foule de traits semblables ont inspiré au peuple une si grande horreur pour les nobles, que récemment on a fait publiquement des imprécations contre la république, c'est-à-dire contre les nobles.

La décadence des mœurs, des arts

et des lumières n'est pas douteuse. Il n'y a plus d'académie; nul sculpteur; nul peintre. 12000 métiers au lieu de 30000. Tout s'éteint.

Cependant il y a encore, dans le peuple, des hommes très-instruits. J'ai vu dans beaucoup de mains *l'administration des finances*. Tout ce qui lit, a lu cet ouvrage; tout ce qui pense, l'apprécie; tout ce qui sent, en est enthousiaste. En effet quelle importance dans les principes! Quelle profondeur dans les réflexions! Quelle précision dans les idées! Et le style! C'est celui des grands écrivains. Il respire d'ailleurs un amour religieux pour le bonheur des hommes, qui est comme l'ame de tout l'ouvrage, j'ai presque dit la divinité. Cet écrit administrera l'Europe. L'envie aura beau mordre la statue de M. Necker: elle est de bronze.

LETTRE XX.

A Gênes.

LE *sygisbéisme* mérite une attention particulière.

Il n'est, dit-on, nulle part, plus en vogue qu'à Gênes.

Qu'est-ce en apparence qu'un sygisbée? Qu'est-il dans la réalité? Comment une femme en prend-elle? Comment un homme veut-il l'être? Comment les maris en souffrent-ils? Est-ce le lieutenant d'un mari? Jusqu'à quel point le représente-t-il? Quelle est l'origine de cet usage? Quelle cause l'entretient, ou l'altère? Quelle influence a-t-il sur les mœurs? En trouve-t-on des traces ou des approximations dans les mœurs des autres peuples? Questions difficiles à résoudre! En deux mots, le *sygisbée* représente, à-peu-près, à Gênes, l'*ami de la maison*, à Paris.

Les femmes n'ont ici nulle autorité domestique. Le mari ordonne et paie. Chez beaucoup de nobles et de riches, un prêtre est l'économe. J'en ai vu un contrôler le déjeûner qu'on portait à une dame.

Les Gênoises sont très-mal mises; elles confondent la richesse et les ornemens, les ornemens et la parure; nulle intelligence des convenances de la coëffure avec les traits, des couleurs avec le teint, des étoffes avec la taille; pas une ne sait pallier un défaut, ni faire valoir une beauté, ni dissimuler des années. Elles se fardent toutes, même les plus blanches. Le blanc est à la mode à Gènes, comme le rouge l'est à Paris; le rouge est déshonoré à Gênes, ainsi que le blanc, parmi nous; contraste qui paroit bisarre: mais quand on n'a pas voyagé!

Les femmes ont adopté un certain voile que l'on appelle *mezzaro*. Elles peuvent sortir et aller seules par-tout avec ce voile, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Ce voile cependant ne les cache point; il ne cache que beaucoup d'intrigues.

Les mœurs à Gênes sont dépouillées

de toutes ces affections naturelles, qui ailleurs en font l'ornement, le bonheur et la vertu. On n'y est pas mère, on n'y est pas enfant, on n'y est pas frère; on a des héritiers et des collatéraux. On n'est pas même amant; on est un homme ou une femme.

Les jeux de hasard sont permis publiquement à Gênes. Il n'est pas étonnant que des souverains, qui jouent à la bourse aux effets publics, toute la matinée, jouent tout le soir aux cartes dans leurs assemblées. Malgré le jeu, ils s'ennuient beaucoup. Ils ne se rassemblent jamais pour dîner ni pour souper ensemble; dans les assemblées on sert des rafraîchissemens, on illumine, on gagne ou l'on perd; et le sygisbéisme va son train.

La superstition est excessive à Gênes. Les pavés sont noirs de prêtres et de moines. Les rues sont éclairées par des *madones* suffisamment.

Cette ville offre les contrastes les plus singuliers. Il y a tant de libertinage à Gênes, qu'il n'y a pas de filles publiques; tant de prêtres, qu'il n'y a point de religion; tant de gens qui gouvernent, qu'il n'y a pas de gou-

vernement ; tant d'aumônes, que les pauvres y fourmillent.

LETTRE XXI.

A Gênes.

QUEL est ce superbe monument ? Sa masse, son élévation, son étendue, sa magnificence m'étonnent ! C'est un hôpital ! On l'appelle *albergho de poveri*, *l'asile des pauvres*. Il fallait l'appeller le palais des pauvres. Mais que ces colonnes de marbre, que ces pilastres de marbre, que tous ces ornemens de marbre me blessent ! Chacune de ces colonnes tient la place de plusieurs hommes. A-t-on voulu rendre aux pauvres, dans un seul palais, la part qui leur appartient dans tous les palais ?

Les pauvres sont recueillis ici dans un asyle, et non renfermés dans une prison. Ils sortiront tous, après demain, s'ils le veulent, les filles avec une dot, les hommes avec un métier.

Ces bienfaits-ci ne sont pas des chaînes.

On a pris soin de répandre dans l'immensité de cet édifice les statues de tous les bienfaiteurs qui l'ont fondé ou qui l'entretiennent. Les premiers sont représentés assis, les seconds, debout. Heureux et attendrissant emblême! distinction ingénieuse!

Je suis bien aise pour les ames sensibles, qui sont cachées ici sous la misère, qu'elles puissent attacher leur reconnaissance à quelque chose qui offre plus de prise que n'en offre un nom; à des images, à du marbre.

On doit cet hôpital et ses revenus à plusieurs causes: à la vanité, à la religion, à la pitié.

Les revenus de cet hôpital sont immenses; ils suffiraient pour nourrir quatre fois autant de pauvres; mais il a des administrateurs.

J'ai vu dans la chapelle un médaillon de marbre. Il représente *Jésus mort, dans les bras de sa mère:* c'est Jésus, c'est la mort, c'est une mère, et c'est Michel-Ange.

Voici des statues qui figurent une Assomption; on les doit au ciseau du

Puget, qui, en représentant un miracle, en a fait un.

LETTRE XXII.

A Gênes.

Les églises ressemblent ici à des salles de spectacles.

Il est difficile d'entasser plus de dorure, plus de peinture, plus de marbre; mais que ce faste et ce luxe sont déplacés!

Il faut que le cœur, dans un temple, ne trouve que Dieu pour se prendre; tous ces tableaux, toutes ces statues, tous ces ornemens le retiennent. On ne doit mettre entre l'homme et Dieu, que ce qui les rapproche, l'immensité qui les sépare.

Le milieu d'une forêt vaste et profonde, tel serait à mon gré le plus beau des temples; le seul ornement que je lui voudrais, c'est un jour sombre. C'est-là que les Gaulois croyaient

Dieu ; c'est-là que les imaginations vives le sentent.

C'est donc bien mal entendre l'architecture des églises, que d'en faire, comme à Gênes, des sallons de palais, ou des salles de spectacles.

On doit excepter la cathédrale, qui a quelque majesté ; et il faut faire grace à l'église de Carignan, en faveur de la statue de Saint Sébastien, créée par le ciseau du *Puget*.

L'expression du visage est admirable. La douleur y combat avec la foi. Que ce marbre souffre ! ils ont eu la barbarie de percer de flèches un si beau corps ! de tourmenter si cruellement une si belle ame ! Elle semble n'attendre que le moment d'échapper à la douleur, et de retourner au ciel.

Voici une autre statue du *Puget*, représentant je ne sais plus quel évêque ; elle est belle aussi ; mais elle est près de Saint Sébastien : on l'admire, mais on vient d'être touché.

LETTRE XXIII.

A Lucques.

JE m'éveille dans une ville où, il y a environ 2000 ans, Pompée, César et Crassus déchirèrent l'univers romain, et le partagèrent entr'eux.

Sûrement, après y avoir passé ce contrat par devant quatre cents mille hommes, ils n'y dormirent pas aussi bien que moi.

Au lieu du sénat de Rome, j'ai trouvé le sénat de Lucques!

Tout l'empire de Lucques a huit lieues quarrées. Une population de 120,000 habitans s'efforce tous les ans, en ne mangeant pas la moitié de l'année, de vivre pendant toute l'année.

Cet arbre planté dans un sol fertile, mais peu étendu, a encore le malheur d'avoir deux cents branches gourmandes, ou deux cents familles nobles.

D'un côté, le privilège d'opprimer;

de l'autre, la nécessité de souffrir l'oppression : voilà ce qui s'appelle ici, comme dans toutes les aristocraties, ou tyrannies à cent têtes, *la liberté.*

Le mot *libertas* est écrit en lettres d'or sur les portes de la ville, et à tous les coins des rues; et à force de lire le nom, le peuple a cru posséder la chose.

Les nobles ont soin de célébrer tous les ans une grande fête, en mémoire de *la liberté.* Mais comment est-il possible que le peuple croie à la liberté? — Comment! Ils croient bien que ce crucifix de bois, qu'on appelle *Volto Santo*, à qui l'on met des pantoufles de velours cramoisi les jours ouvrables, et des pantoufles de drap d'or tous les dimanches, un beau jour a pris sa volée de l'église de Saint Ferdina, où apparemment il s'ennuyaît, pour venir s'établir dans une chapelle, au milieu de la cathédrale.

J'ai obligation de plusieurs détails importans sur Lucques au comte de R....., un des principaux tyrans de cette petite ville.

Le

Le comte de R..... a vècu beaucoup en France. Il parle très-bien français, sur-tout à *Thereza M....*, qui pense en anglais et parle en français. Elle m'a dit que, quand on a ouvert la littérature française, on ne pouvait plus supporter la littérature italienne. — Ah! Madame, le Tasse! l'Arioste! — L'Arioste et le Tasse, m'a-t-elle répondu, sont des poëtes de tous les pays, et leur langue n'a été que la leur. — Et Métastase? (ai-je ajouté) car sûrement vous êtes sensible, (je voulais dire qu'elle était jolie.) Elle a très-bien entendu, elle a souri. — Métastase, à la bonne heure: encore n'a-t-il que le trait; Racine, au contraire, peint et finit: Métastase effleure le cœur; Racine le blesse. — Thereza M.... dit de ces choses-là, et Thereza M.... est jolie.

Le comte m'a introduit le même soir dans la principale conversation des nobles Lucquoises. C'est l'ennui qui y préside.

Les femmes m'en ont fait confidence, et elle était inutile. Une loi barbare qui a osé attenter à leurs charmes, qui leur a ôté la parure, les

condamne à porter le deuil pendant tout le cours de l'année. Dans le carnaval, il est vrai, elles portent des robes de couleur, et en changent alors tous les jours. Etranges loix somptuaires!

J'ai eu beaucoup de peine à me procurer les loix criminelles de l'Etat de Lucques; on ne les trouve pas chez les libraires: un avocat m'en a vendu un exemplaire, et prétend me l'avoir cédé.

J'ai représenté aux nobles Lucquois, combien il était extraordinaire que dans une république on ne pût se procurer la connaissance des loix criminelles. — On est censé les savoir, m'a-t-on répondu. — Dans une république, Messieurs, on ne doit pas être sensé savoir les loix; on doit réellement les savoir: passe dans certaines monarchies, où les loix sont incertaines et impuissantes.

Expliquez-moi, monsieur le comte, comment la loi interdit aux citoyens la judicature, et la confie à des étrangers. — C'est afin que les juges, n'ayant aucun rapport intime avec les citoyens, soient plus impartiaux. —

Mais, monsieur le comte, je veux que les étrangers n'apportent aucune relation intime avec les citoyens : pouvez-vous les empêcher d'en contracter tôt ou tard ? D'ailleurs, le meilleur gardien de l'intégrité d'un juge, n'est-ce pas l'opinion publique ? Or, l'opinion publique a bien moins de prise sur des étrangers qui passent, que sur des citoyens qui demeurent. L'honneur de tout homme est dans sa patrie. — Que voulez-vous ? C'est l'usage dans l'Italie. — Cet usage médit de l'Italie.

M. le comte, pourquoi les jugements civils sont-ils soumis à l'appel, et non pas les jugements criminels ? — Cet usage est ancien. Il a été établi dans des temps de troubles, à la suite des guerres civiles. Il fallait alors imposer au peuple ; il fallait suspendre le glaive immédiatement sur sa tête. — Je me doute bien que cette loi, comme tant d'autres, a été faite, non pour le peuple, mais contre le peuple. Les trois quarts des loix ne sont que des armes ; les loix les plus douces sont des chaînes. Mais ce temps de trouble est passé : pourquoi donc

maintenez-vous l'usage? — On y est fait. Il est dangereux d'innover dans les républiques. — Vous avez raison; dans un état où le sommet écrase la base, le moindre mouvement dans la base, est toujours fatal au sommet.

Permettez-moi encore une question. Par l'effet de vos substitutions indéfinies, de votre droit d'aînesse, qui interdit aux cadets tout établissement convenable, le nombre des individus nobles, et même des familles nobles, s'éteint insensiblement. — Cela est vrai. — Cet inconvénient vous oblige, pour remplir les différens départements du souverain, d'y appeller les jeunes nobles, dès qu'ils sont devenus majeurs. — Cela est vrai. — Mais pourquoi ne corrigez-vous pas un abus si dangereux? Pour cet abus-ci, vous êtes sans excuse; il n'y va que de votre intérêt. — L'intérêt présent, vous le savez, prévaut presque toujours sur l'intérêt à venir. On est homme avant tout; on n'est citoyen qu'après. Vos réflexions sont justes; on les a faites; il est certain que l'ordre des nobles est fort réduit: qu'à peine pouvons-nous former le nombre

de cent vingt, nécessaire pour exercer, en entier, la souveraineté. — Mais comment, les cadets qui opinent au sénat, souffrent-ils des loix si oppressives? — Les frères n'ont entre eux qu'une seule voix au sénat: et les aînés y viennent toujours. — Je conçois maintenant pourquoi vous avez tant divisé l'exercice de la souveraineté, et l'avez en même-temps abrégé au point, que, dans la révolution de deux mois, il n'en reste plus dans aucune main; et que, dans la révolution de deux ans, il en a passé par toutes; vous vous êtes craints vous-mêmes; mais peut-être trop, et pas assez, au contraire, les étrangers et le peuple. Vous avez organisé votre gouvernement, comme si vous deviez être toujours en guerre entre vous, et toujours en paix avec vos voisins. — Cela peut être: cependant nous ne craignons rien. — Tant pis. Une république n'a jamais tant à craindre que lorsqu'elle ne craint plus rien. Mais d'où vient votre sécurité? — Le grand duc a confirmé tous nos privilèges. — Et vous ne craignez pas un homme qui peut confirmer tous vos

privilèges? Du côté du peuple, j'en conviens, je vous crois plus en sûreté: il est pauvre, vous lui vendez le pain; vous lui donnez des fêtes: il croit au *Volto Santo*, et même à la liberté; et, vous autres nobles, croyez peu de choses. — Il est vrai qu'en général les nobles ont beaucoup de philosophie. — Oui, de la philosophie de Machiavel: vous crevez donc aussi les yeux à vos esclaves? Le trône s'appuie donc aussi chez vous sur l'autel? —Pourvu qu'il se soutienne, n'importe comment, sur le sable ou sur le roc.

M. le comte, vous pourriez me taxer, non pas d'indiscrétion, mais d'impertinence, si je creusais davantage votre constitution; parlons à présent de tableaux. — Volontiers, me dit-il: nous serons peut-être plus d'accord sur ce chapitre. Voulez-vous venir voir les miens? Nous irons voir ensuite ceux du comte de B....

Le comte R.... a plusieurs beaux tableaux; mais ceux du comte de B.... sont supérieurs. Il possède l'esquisse de la belle scène de *Paul Véronèse*, dont l'original est à Gènes.

Ah! voilà le Corrège; car voilà la

grace. C'est un petit enfant qui caresse un agneau. Il le touche a peine; on dirait que ses petites mains le baisent.

Parler d'autres tableaux, après avoir parlé d'un tableau du Corrège! les graces ne me le pardonneraient jamais.

Que reste-t-il donc à désirer sur Lucques?

A Lucques, il faut entrer dans le palais du sénat; mais seulement pour avoir vu le palais du sénat de Lucques.

A Lucques, j'ai vu sur la boutique d'un libraire, un livre intitulé: *Des avantages et de la sainteté de la virginité prouvée par l'écriture et la vie des enfants:* et sur la table du sénat, un livre intitulé: *De la richesse des nations*, par Smith.

A Lucques, on peut visiter la bibliothèque des Jacobins, pour voir des livres qu'on ne lira jamais.

A Lucques, quoi qu'en dise M. de ..., on est assailli de pauvres, et le peuple n'est pas féroce.

Le peuple est-il heureux à Lucques? Car voilà par où il faut finir toutes les recherches et toutes les questions sur un peuple.

Mais que cette question est difficile à résoudre! Qu'il est difficile de définir le bonheur et le malheur d'un peuple, et sur-tout de les mesurer! — Avec le poids de la population, m'a dit le comte de R.... Or, d'après ce poids, a-t-il ajouté, le peuple de Lucques est heureux. La population en effet est telle ici, que le pays ne peut la nourrir.

Vous croyez, M. le comte, au bonheur des pères qui ne peuvent nourrir leurs enfants, d'enfants qui sont obligés de fuir leurs mères, de citoyens que leur patrie expose? — Mais vous savez pourtant bien que la population est le thermomètre de la prospérité d'un pays. — Je sais, M. le comte, qu'on le prétend, qu'on le dit, qu'on l'écrit; mais peut-être en est-il de cela comme de presque tout; le bien est au milieu. Je crois qu'en-deçà et au-delà d'une certaine masse de population, le malheur d'un peuple commence. Il faudrait considérer la population sous différens points de vue; comme cause et effet de la prospérité publique, dans les grands et petits états; dans certaines situations politi-

ques; à différentes époques de la civilisation: et c'est ce qui est encore à faire.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le peuple Lucquois n'est pas content. Que dis-tu, mon ami, de la liberté, disais-je à un homme du peuple? — Bonne pour les nobles, monsieur; mais non pas pour nous. — Et un autre; *timor* fait plus ici qu'*amor*. — Et un autre; les nobles ne payent aucun droit d'entrée; on n'ose pas fouiller leurs voitures.

Les nobles s'occupent beaucoup plus ici qu'à Gènes, du gouvernement. Ils ont à la vérité beaucoup moins d'autres intérêts; ils n'ont pas celui du commerce: d'ailleurs, la petitesse de leur état est à la fois pour eux, une sauve-garde et une menace continuelle.

Hier, le sénat de Lucques est resté assemblé, depuis cinq heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. De quoi était-il question? De donner une retraite à un sergent.

Il n'y a pas six cents hommes de garnison à Lucques; et M. de *** en compte six mille.

Les paysans Lucquois se tuent pour la moindre querelle. Pour une injure, un coup de couteau. Les disputes ne sont pas longues avec de pareils arguments. Le voisinage des montagnes, la proximité des Etats voisins, et le défaut de bonne justice, entretiennent dans ce peuple cet esprit de *vendette.*

Adieu Lucques; adieu M. R....; adieu *libertas;* mais adieu sur-tout *Thereza M....;* car il n'y a vraiment que vous, *Thereza M....*, que l'on quitte, en partant de Lucques.

LETTRE XXIV.

A Pise.

AVANT d'arriver à Pise, on rencontre des eaux minérales.

Le grand-duc y est, depuis trois semaines, avec la grande-duchesse, et quelques-uns de leurs enfans qu'on inocule.

J'ai visité les bains. C'est la plus

belle eau, qui coule dans le plus beau marbre, et avec elle, dit-on, la santé.

Pise est bâti sur les deux bords de l'Arno. Il est désert. Une population de 120,000 citoyens, sous les consuls et les premiers Médicis, s'est réduite insensiblement à 15,000 habitants, sous les rois. Il est vrai que le commerce de l'Inde ne passe plus par l'Italie.

La cathédrale de Pise, qu'on appelle le *Dôme*, mérite l'attention du voyageur. Sa tour fixe d'abord les regards: elle les effraie. Elle est tellement inclinée, qu'on croit qu'elle tombe; mais ce qui rassure, c'est que, depuis plusieurs siècles, elle tombe, comme l'empire romain sous les Césars.

Ce phénomène est la matière d'un grand problême. Est-ce un accident du sol, ou la volonté de l'architecte qui a incliné cette tour? Discuter ici cette question, serait une belle occasion pour être ridicule et ennuyeux; il faut tâcher de la manquer.

Il vaut mieux considérer les portes d'airain de la cathédrale, qui ont

servi sans doute de modèle à ce demi-vers de Virgile : *spirantia mollius æra.* Cet airain respire en effet.

La cathédrale est grande et majestueuse : deux rangs de colonnes antiques de granit, au nombre de soixante-dix, et qui sont les débris d'anciens temples, n'ont pu être défigurés par le goût gothique qui les a rassemblés là.

Le baptistère ou la rotonde a aussi son mérite.

Mais on est saisi, on est frappé, en entrant dans le *campo santo*, autrefois le cimetière des Pisans ; superbe et immense cloître, rempli de tombes et de mausolées de marbre, dont plusieurs sont admirables. Un de ces mausolées a été érigé à Algarotti, par le roi de Prusse. *Ovidii æmulo, Newtonii Discipulo, Fredericus Magnus.* Les noms d'Ovide, d'Algarotti, de Newton, de Frédéric, sur un tombeau !

Le milieu de ce cloître, est un jardin, dont le sol est de la terre sainte, que les Pisans apportèrent, du temps des croisades, pour y enterrer leurs morts. Cette terre a, dit-on, une propriété remarquable : elle dévore un

cadavre en une heure. Mon imagination retournera plus d'une fois au *campo santo*. Tous ces marbres, toutes ces épitaphes, ce long cloître, ce silence, cette solitude, cette terre, ces grands noms, ces siècles! Que le cœur est ému et pressé parmi tout cela!

LETTRE XXV (1).

A Florence.

LA plus belle galerie du monde, mon cher ami, est à Florence; mais je ne vous parlerai point aujourd'hui de tableaux, de statues, d'images; j'ai vu Léopold et son peuple.

Léopold aime son peuple, et il a supprimé les impôts qui n'étaient pas nécessaires; il a licencié presque toutes ses troupes; il n'en a gardé que ce

(1) Cette lettre, adressée à M. le Marquis de Marnésia, a été insérée dans son intéressant poëme *sur la nature champêtre*.

qu'il fallait, pour en conserver un modèle.

Il a détruit les fortifications de Pise, dont l'entretien était fort coûteux; il a renversé les pierres qui dévoraient les hommes.

Il a trouvé que sa cour lui cachait son peuple; il n'a plus de cour. Il a établi des manufactures. Il a fait ouvrir par-tout des chemins superbes, et à ses frais. Il a fondé des hôpitaux; on dirait que les hôpitaux, dans la Toscane, sont les palais du grand-duc. Je les ai visités, et j'ai rencontré partout la propreté, l'ordre, les soins délicats et attentifs. J'ai vu des vieillards malades, ils avaient l'air d'être servis par leurs enfants; j'ai vu des enfants malades, ils avaient l'air d'être servis par leurs mères. Je n'ai pu voir, sans verser des larmes, ce luxe de la miséricorde et de l'humanité. Sur les façades de ces hôpitaux, on a donné à Léopold le titre de *père des pauvres*. Les hôpitaux seuls lui donnaient ce titre. Il est des monuments qui n'ont pas besoin d'inscriptions. Le grand-duc vient souvent visiter ses pauvres et ses malades; il ne néglige pas le

bien qu'il a fait ; il n'a pas seulement des mouvements d'humanité, il a une ame humaine. Il ne paraît jamais dans ce séjour des angoisses et des douleurs, sans faire verser des larmes de joie ; il n'en sort jamais, sans être couvert de bénédictions. On croit entendre la reconnaissance d'un peuple heureux ; et ces cantiques s'élèvent d'un hôpital.

On peut être présenté au grand-duc, sans avoir quatre cents ans de noblesse, sans descendre de ceux qui ont disputé la couronne à ses ancêtres. Son palais est ouvert à tous ses sujets sans exception, comme les temples. Il y a seulement trois jours dans la semaine, consacrés plus particulièrement à une certaine classe d'hommes ; ce n'est ni aux grands, ni aux riches, ni aux peintres, ni aux musiciens, ni aux poëtes ; c'est aux malheureux.

Ailleurs, le commerce et l'industrie sont devenus, comme les terres, le patrimoine d'un petit nombre d'hommes : chez Léopold, tout ce qu'on sait faire, on peut le faire ; on a un état, dès qu'on a un talent ; et il n'y

a qu'un seul privilège exclusif, c'est le génie.

Les prières qu'on fait à Dieu pour lui demander des moissons, ne font plus descendre la famine dans les campagnes. Ce prince a enrichi l'année d'un grand nombre de jours de travail, qu'il a repris à la superstition, pour les rendres à l'agriculture, aux arts et aux bonnes mœurs.

Il est occupé d'une réforme entière de sa législation. Il a vu une lumière nouvelle dans quelques livres de la France; il se hâte de la faire passer dans les loix de Florence. Il a commencé par simplifier les loix civiles, et par adoucir les loix criminelles. Il y a dix ans que le sang n'a coulé en Toscane sur un échaffaud. La liberté seule est bannie des prisons: le grand-duc les a remplies de justice et d'humanité.

Cet adoucissement des loix a adouci les mœurs publiques; les crimes graves deviennent rares, depuis que les peines atroces sont abolies: les prisons de la Toscane ont été vuides pendant trois mois.

Le grand-duc a porté deux loix somptuaires admirables, l'accueil qu'il fait a la simplicité, et son exemple.

Quand le soleil se lève sur les Etats de ce prince, le prince déja les gouverne. A six heures du matin, il a essuyé bien des larmes. Ses secrétaires d'Etat sont des commis.

Les nobles trouvent qu'il ne les distingue pas assez; les prêtres, qu'il ne les craint pas assez; les moines, qu'il ne les enrichit pas assez; les gens en place, qu'il les surveille trop. Dans ses Etats, le magistrat juge; le militaire sert; le prélat réside; l'homme en place fait sa place: c'est que le prince règne.

Ses enfans ne sont pas élevés dans un palais, mais dans une maison: il cherche à en faire des hommes, non pas des princes, car ils le sont. L'éducation qu'on leur donne, les rapproche sans cesse des malheurs, dont leur condition les éloigne. On expose leurs cœurs à tout ce qui peut les ouvrir à la pitié et à la bienfaisance. — J'ai vu dans leurs mains les ouvrages de Locke.

" Je ne connais, disait un jour le grand-duc, que deux sortes d'hommes

dans mes Etats, les gens de bien et les méchans."

Il est question, dans ce moment, de donner des fêtes au roi et à la reine de Naples : on lui a proposé, pour subvenir aux frais, une imposition fort modique. " Ma femme, a-t-il répondu, a encore pour trois millions de bijoux."

Le grand-duc est heureux, car ses peuples sont heureux, et il croit en Dieu.

Quelles doivent être les jouissances de ce prince, lorsque tous les soirs, avant que de fermer les yeux sur son peuple, avant de se permettre le sommeil, il rend compte au souverain Etre, du bonheur d'un million d'hommes pendant le cours de la journée! Figurez-vous un tel prince dans une telle confidence avec Dieu!

J'oubliais une parole de Titus. On regrettait un jour devant le grand-duc, que ses Etats ne fussent pas plus étendus. " Ah! s'écria-t-il, il y a encore des malheureux dans mes Etats!"

LETTRE XXVI.

A Pise.

HIER, en vous parlant du grand-duc, je ne vous ai montré que les rayons du soleil; je veux vous montrer aujourd'hui ses taches; du moins celles qu'on lui reproche; celles que l'Envie prétend avoir découvertes, mais avec son œil louche, qui faisait lui-même ces taches.

On dit contre le grand-duc.

" Depuis qu'il a établi la liberté absolue du commerce et de l'industrie, » les artisans sont sans pain ".

» Depuis qu'il a défendu d'emprisonner les débiteurs, on ne prête » plus aux malheureux.

» Le grand-duc protège la mendicité ".

On dit enfin contre le grand-duc: » Il haït le fisc et la noblesse, et il » les vexe ".

Ecoutez ma conversation, sur les

trois premiers chefs d'accusation, avec une personne très-instruite. Nous discuterons une autrefois le quatrième.

J'ai visité, lui ai-je dit, l'hôpital de Pise; je n'ai jamais vu d'hôpitaux où l'humanité eût moins à se plaindre des palais. L'inscription qu'on lit sur la porte ne flatte pas: la providence de Léopold père des pauvres: *providentia Leopoldi patris pauperum.* Je l'ai vue cette providence; je l'ai vue de mes yeux.

On pourrait encore mieux faire, m'a répondu la personne avec qui je parlais. — Ces hôpitaux ont du moins un grand avantage: c'est qu'ils sont très-aërés: l'air est pour la santé le premier des alimens, et le premier des remèdes pour la maladie. — Vous avez vû nos hôpitaux? Vous ne voyagez donc pas comme *la foule* des Anglais? Sur cent, il n'y en a pas deux qui cherchent à s'instruire. Faire des lieues par terre ou par eau; prendre du punch et du thé dans des auberges; dire du mal de toutes les autres nations, et vanter sans cesse la leur: voilà ce que la foule des Anglais appelle *voyager*: le livre de poste est le seul où ils s'instruisent.

— Mais, dites-moi, je vous supplie; quel effet la liberté indéfinie du commerce a-t-elle produit?

— Un si bon effet, que je ne conseillerais à qui que ce fut de tenter de rétablir le régime réglementaire ; il serait lapidé par le peuple. J'ai lu tout ce qui a été fait et écrit dans votre pays, pour ou contre la liberté. L'expérience a résolu la question en faveur de la liberté. Avant elle, il y eut en Toscane deux années pauvres ; il fallut que l'Etat achetât du bled ; il en coûta à l'Etat cent mille écus : il y eut beaucoup de troubles, et l'on apperçut la famine. Depuis la liberté, il est survenu trois années plus fâcheuses; on n'a pas acheté de bled; on n'a pas contracté de dettes; il n'y a pas eu de troubles, et la Toscane a vécu. Je crois, à la vérité, qu'il faut, pour que la liberté du commere soit salutaire, qu'elle soit indéfinie : quand on gêne le cours des rivières, il y a toujours des stagnations et des débordemens. La liberté du commerce a augmenté singulièrement la culture et l'industrie ; les laboureurs sont riches, les artisans à leur aise. Les premières années

ont été pénibles ; mais c'est le sort des commencemens : lorsque la liberté commence à marcher toute seule, elle fait toujours quelque chûte ; mais chaque chûte l'instruit, et chaque pas la fortifie. — Sans doute, ai-je répondu, toutes les loix, qui prohibent autre chose que des délits, sont oppressives.

J'ai demandé ensuite, si le grand-duc s'occupait d'extirper la mendicité dans ses Etats ; car la mendicité est une des grandes plaies, un des grands crimes des sociétés actuelles. La mendicité est une exposition des hommes.

Le gouvernement s'en occupe, me répondit mon interlocuteur ; mais il ne peut aller vîte ; la mendicité est favorisée par des préjugés religieux et des intérêts particuliers ; on emploie ici les mendians à savoir ce qui se passe dans les églises ; combien on a brûlé de cierges au *salut* ; quel prêtre a officié : et d'ailleurs on fait faire à ces mendians beaucoup de petites commissions, à peu de frais. Si le gouvernement gênait la mendicité, la superstition crierait à l'impiété, et l'avarice au despotisme : la mendicité a donc, en Toscane, des racines plus for-

tes et plus profondes que par-tout ailleurs : elle en a sous les autels.

Est-il vrai, ai-je demandé ensuite, que la défense faite aux créanciers d'emprisonner les débiteurs, ait été cause qu'on a moins prêté au malheureux, et qu'ils ont moins de ressources dans leurs besoins ?

On le craignait ; l'événement a rassuré. Ce n'était jamais la caution de la liberté qui déterminait à prêter, puisque cette caution était toujours inutile ou onéreuse. La loi a laissé aux créanciers la saisie des biens. Tout homme malheureux trouvera toujours à emprunter, sur sa probité ; celui qui n'en a point, ne trouvera pas ; mais c'est un bien ; on ne saurait rendre la probité trop nécessaire.

Satisfait de ces réponses si lumineuses, quoique si simples, je demandai si on avait supprimé en Toscane la question et la peine de mort. — Elles le sont, non par une loi, mais par des ordres ; on attend l'expérience pour faire une loi. — En effet, l'expérience seule révèle tous les biens secrets et tous les maux cachés ; et une bonne législation est comme la

bonne physique, elle doit être expérimentale. Il faut essayer les lois.

Il fut question encore des asyles supprimés en Toscane, et maintenus à Rome; des abus et du scandale de cet usage; de l'impossibilité que l'état ecclésiastique fut bien gouverné; d'une bulle qui excommunie tous ceux qui des Etats du pape importent en Toscane certaines marchandises. Un paysan, me dit mon interlocuteur, répondit un jour assez plaisamment, " que cette „ excommunication ne lui faisait rien; „ qu'elle ne pouvait tomber que sur „ son âne, qui seul portait la denrée, „ qui heureusement avait bon dos". Nous parlâmes encore de la convention, entre tous les Etats d'Italie, de se rendre les criminels, exceptés entre Gênes et la Toscane; enfin de beaucoup d'autres objets d'économie politique.

Avec qui ai-je eu cette conversation? A qui ai-je fait ces objections? Qui les a ainsi résolues? Un écrivain? un magistrat? un particulier? C'est le grand-duc. C'est lui qui m'a donné une heure d'audience, qui a permis que je le questionnasse, que je le pressasse, que

je

je le critiquasse : c'est le grand-duc qui a dit toujours : *on a fait*, *le gouvernement a fait ;* qui jamais n'a parlé de lui : c'est le grand-duc qui a cette raison, cette simplicité, cette facilité : c'est le grand-duc qui repoussait tous mes éloges, qui les parait avec une adresse, que je n'ai pu tromper que deux ou trois fois : c'est le grand-duc qui m'a parlé pendant une heure, debout, dans un cabinet où une simple table est un bureau ; des planches de sapin sans couleur, un secrétaire ; un bougeoir de fer-blanc, un flambeau : car le grand-duc n'a d'autre luxe que le bonheur de son peuple. — Et le grand-duc ne règne que sur la Toscane !

En sortant de cette audience, j'ai été admis à celle des trois aînés de ses enfans, dont le premier a seize ans. Le comte Manfrédini, leur gouverneur, et digne de l'être, m'a introduit dans leur chambre ; car leur appartement (je l'ai déja dit, mais il est bon de le répéter), car leur appartement est une chambre, et leur palais une maison.

J'ai trouvé l'aîné lisant le livre *de la grandeur et de la décadence des Romains.* — Monseigneur, vous ap-

prenez-donc l'histoire? — Oui, Monsieur, c'est ma principale étude, avec l'essai de Locke *sur l'entendement humain.* — Monseigneur, vous étudiez Locke! Il vous sera bien utile, lorsqu'un jour il vous faudra régler des cerveaux humains dans vos Etats, d'avoir décomposé le cerveau humain dans votre cabinet. Mais permettez-moi de vous inviter à joindre à la lecture de Locke celle de l'*art de penser*, et *de la logique* de l'abbé de Condillac. — Nous savons que ces ouvrages existent, nous les lirons.

Nous avons causé ensuite sur Locke et sur Condillac, sur les avantages de l'esprit métaphisique, qui seul conduit à la vérité, et de l'esprit analytique, qui seul la trouve; sur le système de la liaison des idées, si fécond en vérités importantes, dont Condillac s'est prétendu l'inventeur, et qui tout entier est dans Locke. J'étais ravi, j'étais attendri de voir un prince s'essayer à l'art de rendre les hommes heureux, en apprenant l'art de connaître l'homme. Ce prince pourra gouverner par lui-même, car il connaitra; il pourra vouloir.

Ce matin, en me promenant dans le jardin botanique, j'ai rencontré un petit enfant à qui un démonstrateur faisait connaître les plantes; c'était un enfant du grand-duc. On aime à voir les enfants des rois avec la nature.

Il faut maintenant quitter le grand-duc à Pise, et l'aller chercher à Livourne. Le grand-duc est en effet dans tous ses Etats, et on le sait : c'est sa police.

Quelqu'un me disait : il ne faut pas savoir tant de gré au grand-duc d'aimer le peuple; le prince de ... l'aime aussi. Le grand-duc, ai-je répondu, aime le peuple : et le prince de ..... aime la populace.

LETTRE XXVII.

A Florence.

Je vais vous entretenir de la célèbre galerie.

On a réuni dans son vestibule les

portraits de tous les Médicis qui ont rassemblé, dans la galerie, cette foule de chefs-d'œuvres. C'est un trait d'esprit et de justice tout-à-la-fois. Les Médicis semblent se tenir tous ensemble dans ce vestibule, pour faire tous ensemble aux étrangers les honneurs de leur palais, et des restes de leur puissance.

Je me suis plu à considérer ces huit Médicis; entre les mains desquels, pendant plusieurs siècles, au milieu des guerres civiles et étrangères, et des paix qui les séparèrent, l'autorité souveraine, qui régit aujourd'hui la Toscane, a crû insensiblement; a crû depuis cette première influence de l'esprit, des vertus, et des richesses, qui commencent la monarchie, jusqu'à la puissance énorme du nom du prince, de l'habitude, et des cordons, qui achèvent le despotisme.

On compte dans la galerie cinquante huit statues antiques, quatre-vingt-neuf bustes antiques, et trois groupes, qui le sont également, une foule d'ailleurs de grands tableaux.

Je vous parlerai d'abord des statues.

La première qui m'a frappé, c'est un superbe cheval qui s'élance, im-

patient, du marbre; et qui, du pied, des narines, de la crinière et de l'œil, semble, se sentant enfin crée, demander la terre, et dévorer l'étendue.

Approchons de ce Romain qui harangue; c'est César : tout son corps parle. C'est donc là cette bouche éloquente d'où sont sorties tant de chaînes!

Cet Apollon est admirable! Quelles belles formes! Cette ligne qui le dessine en entier, comme elle coule, comme elle fuit, comme elle revient, comme elle lie invisiblement tous les membres les uns aux autres! Le souffle le plus doux et le plus pur de la vie enfle et soutient et anime tous ces beaux membres. Cette tête est bien inspirée! Il y a de l'avenir dans ce regard!

Au commencement du printemps, dans un bocage, parmi les lilas et les roses, au bord d'un ruisseau qui murmure, au roucoulement des colombes, et au chant du rossignol, votre imagination aura beau rêver; elle ne rêvera jamais rien de si délicieux que cette Flore. Tous ses charmes viennent d'éclorre à l'instant,

comme les fleurs qu'elle tient à la main.

Quel est ce dieu si charmant? C'est Mercure. Comment donc était fait l'Amour? Ce corps est vraîment divin : il n'a jamais ressenti les besoins du corps : il n'en a éprouvé que les plaisirs, quand ils ne sont encore que des plaisirs. Quelle harmonie dans ces formes! Quelle mélodie! Oui, elles composent pour l'œil (qu'on me passe cette expression) un air charmant. Il y a une musique de la couleur et de la forme, comme il y a une musique du son.

A côté de ce Mercure, on voit un Bacchus. A côté de ce Mercure, ce Bacchus est encore beau; Michel-Ange a rapproché ce dieu, de l'humanité. Une femme tendre préférera Mercure : une femme passionnée choisira Bacchus.

Mais voici un autre Bacchus qui surpasse encore le premier. Il est appuyé sur un faune. Quelle délicatesse admirable dans ses membres et dans ces formes. Ce Bacchus échappe au regard : c'est, pour ainsi dire, tout ce qui reste d'un objet aimé, dans une imagination tendre, après quelque

temps d'absence. Quoi, c'est là le fameux Bacchus de Michel-Ange! me disait un amateur, où est donc l'ivresse qui doit caractériser Bacchus? Son regard n'est pas troublé! il ne chancelle seulement pas! Est-ce que Bacchus (lui répondis-je), était un homme?

Je ne peux m'arrêter à chacune de ces statues: elles ont toutes des beautés qui leur sont propres, et d'autres qui leur sont communes. Dans toutes, le nû est de la chair; les draperies sont des étoffes, dans toutes, on ôte ou l'on pose, de la pensée, les vêtemens qui les voilent; leurs vêtemens les plus épais ne sont que des voiles.

Cette ligne unique, avec laquelle la nature dessine le corps humain, a pris ici, sous le ciseau et le génie des différens artistes, les formes les plus agréables, les mouvemens les plus souples, les ondulations les plus molles: cette ligne ne trace aucun angle; c'est par des contours qu'elle fuit; c'est par des contours qu'elle revient; jamais elle ne s'arrête, et jamais elle n'arrête l'œil; chaque forme est toujours le commencement d'une autre

forme. C'est ainsi qu'écrivent Racine, Virgile et Fénélon. Les Grecs avaient-ils donc appris de l'art toutes les propriétés de cette ligne créatrice, étudié tout ce qu'elle pouvait produire pour le plus grand plaisir de l'œil; ou la nature la leur avait-elle présentée elle-même sur les corps humains, qu'elle faisait éclorre sous son climat favori? En un mot, les artistes Grecs n'ont-ils fait que traduire une nature plus heureuse; ou bien l'ont-ils inventée?

Je ne m'arrêterai point devant ce Laöcöon, traduit par Bandinelli; l'original est à Rome.

Revenons à présent sur nos pas, et parcourons à la hâte cette collection de bustes des empereurs et des impératrices de Rome. Baissons les yeux, voilà l'Antinoüs; détournons-les, voilà Néron; arrêtons-les, voilà Marc-Aurèle; laissons-les errer un moment au hasard, voilà cette foule d'empereurs d'un jour et de nom. Toutes ces têtes du despotisme que l'univers a vues successivement dans l'espace de trois cents ans, les voilà!

C'était par ces yeux, ces bouches, ces sourcils, ces fronts, que, pendant

tant de siècles, le genre humain a tremblé! qu'au gré de leurs moindres mouvemens, d'un bout du monde à l'autre, coulaient le sang et les larmes!

Trajan, Titus, Marc-Aurèle, je souris, à votre aspect, comme l'univers, à votre nom.

LETTRE XXVIII.

A Florence.

NON, je n'oublierai point ce tableau.

Jésus est sur la croix: sa mère est aux pieds, et regarde; mais d'un air si indifférent, qu'il semble que ce n'est ni son fils, ni un homme crucifié qu'elle regarde. Indifférence sublime! elle est dans le secret de cette mort. Ainsi pensait Michel-Ange.

Pourquoi ce plafond est-il chargé d'arabesques? Pourquoi des ornemens si mesquins? Pourquoi, au plafond de la galerie de Florence, des ornemens? —Ils sont de Michel-Ange.—Eh bien!

ôtez-les delà, et portez-les à Paris dans des boudoirs. Les arabesques de Michel-Ange me rappellent les pièces fugitives de Corneille.

Quoi ! une collection de portraits, à côté de la collection de ces beaux antiques ! Artistes, la belle nature en repos, ou la nature commune en mouvement ! Tout le reste ne peut intéresser et qu'un pays et qu'un siècle; le reste meurt.

Mais comment le goût a-t-il pu souffrir qu'on plaçât, parmi tant de beaux tableaux, cette Vénus qui *peigne* l'amour ? Est-ce que l'Amour a besoin d'être peigné ? Cherchez dans la chevelure de l'Amour une feuille de rose, qui sera tombée de sa couronne, lorsqu'il aura tendu son arc.

Il faut repasser devant ce charmant Mercure, pour effacer cette Vénus.

LETTRE XXIX.

A Florence.

CETTE célèbre improvisatrice, qui a fait tant de bruit en Europe, qui a été couronnée, il y a quelques années, au Capitole, où l'avait été Pétrarque, où devait l'être le Tasse, Corilla, la célèbre Corilla, je l'ai vue hier: mais je suis arrivé trop tard.

Cette imagination volcanique est éteinte. Cependant elle lance encore, de temps en temps, des étincelles.

Elle m'a lu plusieurs de ses sonnets. Je n'ai pu en saisir toutes les beautés, ou plutôt j'y en ai vu trop peu, c'est-à-dire, trop peu d'idées, de sentimens et d'images.

Cette langue italienne les amuse et les trompe par sa douceur et sa mélodie. Charmés de la musique qu'elle fait entendre, ils ne lui demandent ni pensées, ni sentimens: c'est comme nous, à nos jolies femmes, et à nos opéra comiques.

Delà ce luxe de mots, et cette mi-

sère d'idées qu'on remarque dans tous leurs discours ; au lieu de ne mettre sur la pensée que le moins de mots qu'il est possible, ils se plaisent à l'en surcharger ; aussi, quand on dépouille la plupart des phrases, il en sort à peine une idée.

Rien n'est plus facile que d'improviser, en Italien ; dans une langue où chaque phrase peut être un vers, chaque mot peut être une rime, dans une langue qui a tant d'échos. On n'exige pas d'ailleurs d'un improvisateur, qu'il pense, ni qu'il fasse penser. Une certaine mesure de lieux communs, des prétextes à des paroles ; voilà tout ce qu'on en attend.

On improvise souvent en chantant, ce qui est d'un grand secours ; pendant que la voix file les sons, les idées ont le temps d'arriver ; d'ailleurs, le mouvement du chant les excite. L'ame et le corps se meuvent réciproquement, comme le cavalier et le cheval. Le moindre bruit autour d'un clavecin et d'un cerveau les fait résonner.

Quelques Italiens sentent l'inconvénient de la multitude de voyelles, dont leur langage est rempli.

J'ai fait observer à un poëte, qui vantait beaucoup ce luxe, que les bons écrivains Italiens supprimaient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, et multipliaient les consonnes ; et cela, pour faire des ombres, pour briser l'uniformité, pour *enrayer*, en quelque sorte, la phrase, que les voyelles précipitent.

Des Italiens qui étaint là, tous gens de lettres, en sont convenus. Le poëte seul a tenu bon.

Mais, me disait-il, si on vous donnait le choix d'écrire dans une langue composée de voyelles, ou dans une langue composée de consonnes, ne choisiriez-vous pas la première ? — C'est comme si vous me demandiez si, pour peindre, je préférerais une palète uniquement chargée de couleur de suie, à une palète chargée uniquement de couleur de rose. Je n'en préférerais aucune : j'aurais également besoin de l'une et de l'autre.

Corilla a prié M. *Nardini*, le plus fameux musicien de l'Italie, de nous charmer avec son violon. Ce violon est une voix, ou en a une. Il a touché des fibres de mon oreille, qui n'avaient

jamais frémis. Avec quelle ténuité Nardini divise l'air ! avec quelle adresse il exprime le son de toutes les cordes de son instrument ! avec quel art, en un mot, il épure et travaille le son !

LETTRE XXX.

A Florence.

VOILA la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue.—Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder. — Je voudrais pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire.—Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole: il n'existe aucune langue au monde, qui puisse modéler tant de charmes. —Vous voyez que c'est de la Vénus de Médicis que je parle.

Je suis assis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque chose de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau,

de mille fois plus touchant que tout ce qui a pu vous toucher, de mille fois plus ravissant que tout ce qui a pu vous ravir: c'est là la Vénus de Médicis. Dans cette Vénus en effet, tout est Vénus.

Tout ce que vous distingué en elle, est une grace.

Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité.

Ne croyez pas que j'exagère; je ne parle point avec enthousiasme: regardez vous-même cette tête! Chacun de ses traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose?

Dans quel dédale de beautés l'œil se perd et s'égare! Il descend, ou plutôt il glisse de beauté en beauté, de grace en grace, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front divin, à l'extrémité de ce divin pied, sans pouvoir préférer rien; sans pouvoir jamais s'arrêter: il n'ose reposer sur ces doigts, tant ces doigts sont délicats; il n'ose appuyer sur ce sein, il est si pur!

Vous dites: quels sens pourraient

ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis? Ceux de tout homme vraîment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe, elle n'enflamme point : elle fait éclorre dans le cœur cette délicieuse tendresse, pure encore de tout désir, dont le cœur est si doucement animé, lorsqu'il s'entre'ouvre à l'amour.

Mais Vénus, dit-on, est nue. Vous ne voyez donc pas sa pudeur?

Quelle pensée occupe Vénus: Elle ne pense point : Vénus ne fait que sentir.

Que la molle inclinaison de ce corps me plaît! Avec quelle grace se dérobe ce pied timide sous le plus charmant genou! Vénus est sur la terre; mais Vénus n'y pose pas.

A force de contempler cette Vénus, je crois, quelquefois, que c'est elle : j'éprouve, je ne sais quel embarras.

On a dit, qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime; on peut dire, qu'il y a quelque chose de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme.

LETTRE XXXI.

A Florence.

VOUS vous souvenez de Jacques II, de la famille infortunée des Stuart, de ce prétendant d'abord soutenu, ensuite abandonné par la France; que Rome avait accueilli, et que Rome a négligé; destinée commune à tous les malheurs; (car la pitié, cette passion pourtant divine, n'est pas plus fidèle que toutes les autres): eh bien! ce prétendant, c'est le vieillard accablé d'années, d'infirmités, de disgraces, et sur-tout du nom de Stuart, qu'on appelle aujourd'hui le comte ***, et qui finit à Florence, dans toutes les afflictions d'une vieillesse pénible, la destinée d'un homme, dont le sang a régné jadis, et qui n'a pu l'oublier.

Il mourra, le regard attaché sur cette couronne, qu'il n'a jamais pu placer que sur son cachet, et dans les paneaux de sa voiture.

Ce vieillard était depuis long-temps à Rome: il y avait une cour, une garde; mais on lui refusait le nom de majesté. Un jour il quitte Rome pour venir à Florence, où il n'a ni garde, ni cour, et où on ne lui donne pas le nom de majesté: mais en revanche, il a appellé auprès de lui toutes les vertus qui peuvent consoler un vieillard infirme, un père malheureux, et même un roi détrôné; il a appellé sa fille la duchesse..... s'il ne fallait que des cœurs pour remonter sur le trône de ses pères, elle y remonterait avant peu. Elle est la bonté même: mais cette bonté que la raison ne commande point, qui coule du cœur, qui a de la grace, qui charme, qui se fait adorer, qui suppose tant de vertus, et qui n'en paraît pas une.

Puisse la duchesse.... être heureuse! Puisse son père oublier que le nom de *Stuart* fut un nom de roi! puissent, en voyant sa fille, tous les hommes s'en ressouvenir!

La duchesse m'a montré les présents de Louis XIV à Jacques II, à son arrivée en France, lorsque le sort eut

réduit ce roi à recevoir des présents ; à la vérité de Louis XIV.

Elle m'a montré la toilette d'or, que la reine trouva le soir de son arrivée, dans son appartement. *Les temps sont bien changés*, (m'a-t-elle dit) : elle n'en a pas dit davantage. Je me trompe : elle a souri.

Ses soins pour son père sont touchants ! Quand ce vieillard se rappelle que son nom a régné, ses larmes alors ne sont pas seules ; la duchesse pleure avec lui.

La duchesse a auprès d'elle une dame d'honneur, et le comte, un écuyer ; c'est un lord. — Voilà toute leur cour, avec le respect qu'inspirent aux cœurs bien nés, le malheur, la vieillesse et la vertu.

Je finirai ici ma lettre : je veux laisser dans mon ame cette douce tristesse.

LETTRE XXXII.

A Florence.

N'ENTREZ jamais dans le cabinet de l'*hermaphrodite*, si vous ne voulez pas rougir de plaisir et de honte tout-à-la-fois: je n'ose même pas dire qu'il est trop beau. Aimable pudeur, doublez votre voile, dans ce cabinet trop célèbre.

Que ceux qui veulent voir le Mercure de bronze, par Jean de Bologne, se hâtent: le voilà déjà qui s'envole. Quelle légèreté! L'artiste l'a ingénieusement suspendu sur un petit morceau de bronze qui imite, qui rend le souffle de Borée. Le dieu est vraiment en l'air; cependant on ne craint rien pour lui; on sent qu'il monte.

Quelle suavité dans les formes! Quelle finesse dans l'expression! Je ne puis quitter ce Mercure, que pour considérer Hercule enfant.

Loin, bien loin tous les autres Artistes; ils n'ont représenté que le

présent: celui qui a fait Hercule enfant, a représenté l'avenir. On pressent dans cet Hercule, qui n'a pas dix ans, l'Hercule qui en aura trente.

Je passe tous les tableaux de l'école flamande, toutes ces statues, tous ces bronzes: je laisse le peuple.

Quelle blessure profonde a causé la profonde douleur qui voile, sur ce buste, la physionomie d'Alexandre! Tu as ravagé le monde, Alexandre; mais le monde me paraît vengé.

Voici Brutus. Il n'est encore qu'ébauché. Je lis au bas de son buste: *Si Michel-Ange n'a fait qu'ébaucher ce buste, c'est qu'il lui est revenu tout-à-coup en mémoire le crime que Brutus avait commis, et le ciseau est tombé de ses mains.* Quel est l'esclave qui a fait une telle inscription? Léopold, ce n'est pas à toi à laisser outrager Brutus; car tu n'as pas à le craindre.

Quel dommage que ce buste ne soit qu'ébauché! Mais cependant déjà quelle ame! Que de Brutus déjà dans cette ébauche.

L'imagination de Michel-Ange était de niveau avec l'ame de Brutus.

Il ne faut point sortir de la gale-

rie, sans avoir assisté à la tragédie, en marbre, de Niobé.

Toute la famille de Niobé, au nombre de quatorze, est rassemblée dans une salle. Déjà un de ses fils a été percé d'un trait parti de la main d'Apollon: il est là, au milieu de la salle, étendu, nageant dans son sang, mort: le reste éperdu, ou fuit, ou se cache, ou demeure: sur ce front est l'épouvante, sur celui-ci la menace, sur cet autre, déjà la mort, et sur le visage de Niobé, toute l'ame d'une mère qui voit périr à la fois tous ses enfans. Quelle est belle et sublime de douleur, cette mère! Elle tâche de cacher entre ses bras la plus jeune de ses filles; la plus jeune de ses filles est charmante! et on ne voit cependant que ses épaules. On dirait que l'artiste a employé tout son art à les faire belles, afin d'attendrir Apollon.

C'est le grand-duc qui a rassemblé dans cette salle toutes ces statues. Peut-être aurait-on pu les réunir d'une manière plus pittoresque: elles ne devraient pas être rangées symétriquement en cercle; elles devraient

être séparées; les unes, sur le haut d'un rocher; d'autres, sur le penchant; les autres, au bas: il faudrait qu'on les vît fuir.

Jettons maintenant un regard sur quelques-uns des tableaux. Je ne trouve pas les tableaux dignes des statues: la toile, dans cette galerie, est bien vaincue par le marbre.

Cependant il faut rendre justice à ce Joseph: les autres ne font que s'en aller; celui-ci fuit: il triomphe, car il résiste. Le combat de deux affections intéressantes, sur un beau visage, est un spectacle touchant!

Ils y a de véritables larmes dans les yeux de ce saint François: elles vont couler.

Ce Pilate qui renvoie Jésus, est d'une composition admirable. Il est sur son siège (c'est un vieux juge): il se lave les mains dans un bassin qu'on lui présente: tout en se lavant les mains, il lève tant soit peu les yeux, et il s'en échappe obliquement un regard qui tombe à moitié sur Jésus, et qui dit: *cet homme-là, je crois, n'est pas si coupable; ma foi, qu'ils le fassent mourir: je m'en lave les mains.*

Le peintre aurait peut-être voulu que je m'écriasse ; " — cette Magdeleine me touche ! " — alors il n'eût pas dû la faire jolie, mais belle. Cependant elle l'emporte sur toutes les autres Magdeleines. Que de componction, en effet, sur ce doux visage ! Que ces belles larmes sont pénitentes ! Elle est à moitié assise dans l'ombre, contre un rocher, toute nue, voilée uniquement de ses cheveux et de sa douleur : cette chevelure est divine, elle coule sur tout son corps.

LETTRE XXXIII.

A Florence.

Je voudrais pouvoir décrire le cabinet d'histoire naturelle, que, depuis dix ans, le grand-duc s'occupe d'enrichir, et M. Fontana, d'arranger.

Cinquante chambres sont déjà pleines des trésors de cette collection. On en remplira cinquante autres.

Il est impossible de rendre l'élégance

gance des appartemens, l'ordre, la distribution; non-seulement tout paraît, mais tout se montre, tout vous appelle.

Les armoires de ce cabinet représentent les cases de la mémoire de M. Fontana, remplies d'histoire naturelle.

Je ne pouvais me lasser de parcourir ces chambres, d'errer de règnes en règnes, de visiter tous ces différens empires de la nature, d'en examiner tous les trésors; de suivre la nature distribuant le mouvement dans tous les individus organisés; en donnant davantage à ceux-ci, en donnant un peu moins à d'autres: mouvement que tous ces individus lui rendent ensuite dans la proportion où ils l'ont reçu, plus vîte ou plus lentement, sous toutes les formes possibles, en exécutant tous les jeux du brillant phénomène de la vie.

Mais ce qui a arrêté mes regards, c'est l'homme. Une cire savante, et peut-être plus durable que l'airain, en offre, dans ce cabinet, une image complette. Vous voyez toutes les pièces les plus secrettes de cette machine si compliquée, d'abord isolées, épar-

ses, ensuite rassemblées, réunies, et toutes prêtes à remplir dans le concert de l'économie générale du corps humain, à leur tour et à leur place, la partie qui les concerne, toutes prêtes à vivre.

Ces détails remplissent une douzaine de chambres : il n'y a pour ainsi dire, pas un point de cette copie de l'homme, qui n'ait exigé le sacrifice d'un exemplaire entier de l'original. Ce type en cire a consommé mille cadavres. Quel travail ! quelle patience ! Mais aussi quel beau monument !

L'empereur en a été tellement satisfait, qu'il en a commandé un pareil. Il faut trois ans pour le faire. J'y ai vu travailler.

Je regrette bien de n'avoir pu étudier ce type universel de l'homme. Quelques regards que j'ai jettés dans le système névrologique, y ont entrevu plusieurs secrets. La philosophie a eu tort de ne pas descendre, plus avant, dans l'homme physique ; c'est-là que l'homme moral est caché. L'homme extérieur n'est que la saillie de l'homme intérieur.

Que ne puis-je laisser reposer ma pensée sur un si beau sujet !

Je voudrais encore qu'elle pût s'arrêter sur ces échantillons de tous les métaux, sur leurs destinées différentes, sur la fortune singulière du fer et de l'or.

Je voudrais étudier aussi ces êtres singuliers que l'on trouve dans l'ergot du bled, qui, réduit au dernier degré de dessication, offrent tous les signes apparens de la matière morte, cependant sont organisés, vivent, ou plutôt sont aptes à recevoir la vie.

M. Fontana a proposé de faire, devant moi, cette expérience; il ne lui faut qu'une goutte d'eau. Il se donne bien de garde de la laisser tomber sur ces animaux poussière; elle les briserait en tombant: il approche, peu à peu, la goutte d'eau au bout d'une aiguille, et, peu à peu, le petit animal se pénètre de fraîcheur; tous les atomes qui le composent, se rapprochent, se lient, font un tout: déjà le mouvement existe; il gagne, il s'avance, il circule, et l'animal a la vie.

Les conséquences, qui résultent de cette expérience, sont de la dernière importance; elles jettent un grand jour sur la vie et la mort de la matière.

M. Fontana n'ose point écrire sur ce sujet ; il craint d'être excommunié. Tout le pouvoir du grand-duc ne le sauverait pas des suites de l'excommunication, qui a encore beaucoup de pouvoir, même en Toscane.

Ce n'est pourtant pas que le système de M. Fontana attaque quelque dogme de la religion ; mais le mot seul *raison* fait peur à Rome.

Avant de sortir de ce beau cabinet d'histoire naturelle, je veux jetter un regard sur cette pierre singulière qui a été de l'eau. L'eau qui coule de cette fontaine, dans un vase, au bout d'une heure, est une pierre.

M. Fontana a ouvert des routes, ou nouvelles, ou plus sûres, dans le labyrinthe de la nature. Malheureusement ses grandes occupations, et surtout la proximité de Rome, l'empêchent d'écrire, le découragent quelquefois de penser.

M. Fontana a un esprit net, lumineux, méthodique ; point d'*iris* dans les verres à travers lesquels il regarde et étudie la nature : il ne voit jamais que ce qui est.

M. de Fontana ne jouit d'aucune

considération à Florence, et sur-tout parmi les nobles. C'est de la part de la noblesse, mépris pour les philosophes : elle n'est pas assez éclairée pour les haïr.

LETTRE XXXIV.

A Florence.

QUELLE masse ! quelle élévation ! quelle circonférence ! Est-ce une montagne de marbre qu'on a taillée? C'est la Cathédrale.

On entre, et, du premier regard, l'imagination touche au ciel ; mais, au second, elle tombe ; car ces colonnes gothiques sont trop faibles pour la soutenir.

Les Goths croyaient que le grand était le beau, et que l'énorme était le grand.

Que nous avons d'écrits en prose et en vers dans le genre gothique !

La proportion ! Ce n'est pas la proportion seule qui fait le beau ; mais

sans elle, il n'y a point de beau.

On dit que la nature ne fait rien par *sauts :* l'art doit imiter la nature.

On a bien suivi cette règle dans *le baptistère ou l'église de Saint Jean*, qu'on a construite à vingt pas de la cathédrale. Chaque face est portée sur deux superbes colonnes; l'édifice entier s'élève et s'appuie sur seize : ce qui forme, au centre, un espace immense, où, du milieu de la voûte, une seule ouverture verse une lumière religieuse et solemnelle, qui se répand dans le temple.

Ce beau temple est fermé par des portes d'airain, sculptées avec un art admirable, telles que Michel-Ange disait, qu'elles auraient dû ouvrir et fermer le ciel.

J'en demande pardon à Horace; mais ses vers dureront moins que ces portes d'airain; il sera impossible au temps de les dévorer; plusieurs siècles déja ont passé dessus, et n'y ont pas laissé la trace d'un jour.

LETTRE XXXV.

A Florence.

IL ne faut pas manquer de voir le *Poggio impériale.*

C'est une maison de plaisance où le grand-duc passe quelquefois une partie de l'été.

Elle n'est pas magnifique à l'extérieur, les jardins n'en sont pas brillants; mais elle est entourée de campagnes bien cultivées, véritables jardins d'un bon roi.

Quand le grand-duc est *au Poggio*, il n'a pas une sentinelle à sa porte : il a l'air d'être chez son peuple.

Tous les dimanches, le peuple de la ville et de la campagne y accourt; il vient boire, chanter, rire sous les yeux de son souverain; il n'y vient pas, comme ailleurs, oublier seulement ses maux, mais mieux goûter son bonheur.

Le grand-duc se promène souvent

au milieu de son peuple. Il anime la joie en la partageant; il ne dédaigne pas de goûter à ces plaisirs, qui ne sont pas rafinés, mais vrais, et, en partie, son ouvrage.

Le grand-duc a imaginé un moyen sûr et bien simple, pour qu'on n'ait pas à se plaindre des gens en place: on peut s'en plaindre. Il a fait faire, dans les murs de ses palais, des ouvertures par où les plaintes les plus timides peuvent arriver jusqu'à lui. Ce sont des passages pratiqués pour la vérité.

Le grand-duc ne règne ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les ministres, mais pour son peuple: il est vraiment souverain.

LETTRE XXXVI.

A Florence.

J'AI été voir la bibliothèque impériale.

Elle n'est composée que de manuscrits. Rien de plus chimérique que le

cas qu'on en fait ; car ils sont imprimés.

Qu'importe, en effet, que ce manuscrit ait mille ans, s'il est devenu inutile ? Le grand-duc juge ainsi la noblesse.

Le respect pour l'antiquité, soit des monuments, soit des usages, soit des opinions, soit des hommes, en un mot pour l'antiquité, est une maladie de l'esprit humain.

On m'a montré, avec beaucoup d'appareil, un manuscrit du code de Justinien, qu'on prétend, non pas le premier, mais le plus ancien. Pour savoir à quoi m'en tenir sur cette prétention, il ne m'aurait fallu lire que deux petites dissertations à l'italienne, en un gros volume in-folio : j'étais, malheureusement un peu pressé.

Le bâtiment de la bibliothèque est très-beau. Il était digne des manuscrits, quand ils n'étaient pas imprimés. Michel-Ange qui en est l'architecte, est mort, avant de le finir. Il ne sera jamais fini. Qui oserait achever un monument commencé par Michel-Ange, ou un poëme commencé par Virgile ?

Florence est le berceau de Michel-

Ange. Il y a passé une partie de sa vie. La main patriotique de Michel-Ange a touché la moitié de ces palais, de ces temples, de ces monumens : elle est imprimée par-tout. Celle du temps n'a pu l'effacer.

J'ai été frappé d'un respect presque religieux, en entrant dans la maison de ce grand homme, j'allais dire dans son sanctuaire : les plus fameux peintres se sont plu à la consacrer, des plus belles actions de sa vie ; car il mérita ses talens. Malheureusement pour leurs tableaux, le souvenir de ceux de Michel-Ange en est tout près.

LETTRE XXXVII.

A Florence.

Le palais Corsini est d'une grande magnificence.

Il est très-riche en tableaux. En voici trois.

Le premier, c'est la *poésie*. Elle est couronnée de lauriers : on dirait que

c'est celle de Virgile, tant elle est noble, simple, belle; tant elle ressemble à Didon. Elle est née du cœur tendre, de l'imagination délicate et du patient pinceau du Dolcé.

A côté de ce tableau on voit un saint Sébastien, il est aussi du Dolcé. On court pour arracher les flèches.

Le troisième est d'un genre et d'un pinceau bien différent: il est de l'Albane. Vous croyez déja voir les Amours et les Graces; vous ne vous trompez point. Les Amours et les Graces ne quittaient jamais l'Albane.

Il a conduit vers le soir les Amours dans un vallon, sur le bord d'un ruisseau parmi les gazons et les fleurs; ils rient, ils chantent, ils dansent à l'envi, au son de la flûte: c'est le vieux Silène qui leur joue de la flûte: un des Amours est resté couché sur le gazon, et regarde; les autres lui font signe de venir: il ne veut pas.

Cette scène n'est-elle pas charmante? Les Amours sont jolis comme des Amours. Le vieux Silène contraste à merveille. Comme il est grâve!

J'ai passé une heure avec les Amours et Silène, dans cette prairie.

LETTRE XXXVIII.

A Florence.

COMMENT expliquer ce phénomène politique? En Toscane, de la noblesse, point de troupes, et un despote.

Le peuple, en Toscane, est heureux.

Les souverains ont un moyen sûr de soumettre l'aristocratie dans leurs Etats; c'est d'armer, contr'elle, le peuple: un moyen sûr d'armer, contr'elle, le peuple, c'est de faire qu'il soit heureux.

Vainement les grands frémissent, quand le peuple ne gémit pas: vainement les grands remuent, quand le peuple reste tranquille. Les princes veulent être absolus; les nobles veulent être indépendans; le peuple veut être heureux.

Il n'y a que la misère ou le fanatisme qui puissent soulever le peuple. Le bonheur du peuple de Rome explique les jours de Néron.

Mais comment le grand-duc a-t-il rendu ses sujets heureux? Avec du pain, des spectacles et de la justice; en établissant des manufactures, où le peuple emploie le temps; des théâtres où il l'oublie; des hôpitaux où il trouve la santé; des tribunaux qui paraissent justes.

Armé du bonheur public, le grand-duc a attaqué tous les privilèges de la noblesse : il les a vaincus. Il a détruit les dernières racines de la démocratie, en supprimant les confrairies; les dernières racines de l'aristocratie, en laissant mourir l'ordre des sénateurs.

Il n'y a plus qu'une classe de sujets en Toscane, et un seul maître.

Le grand-duc est contraint de bien gouverner; il ne peut pas faire une seule faute; car, ayant réuni en sa main tout le pouvoir politique, la république est toute prête : il ne manque plus au peuple de Toscane, pour être libre, qu'un tyran; il a déja un despote.

Il est de la nature de la force politique, de tendre, alternativement, à se réunir sur la tête d'un seul, et à se diviser dans les mains de plusieurs.

L'histoire entière n'est que ce phénomène.

Cependant le grand-duc ne se borne pas à opposer à l'aristocratie le bonheur du peuple : il la surveille.

Il voit passer, pour ainsi dire, une pensée mécontente au fond de l'ame, et l'arrête tout court par un seul mot. On lui reproche d'avoir des espions : il répond ; *je n'ai pas de troupes.*

Au reste, la noblesse en Toscane, n'est pas remuante. L'oisiveté des nobles, principe de toute inquiétude séditieuse, y est occupée par l'opéra, la dévotion et le sygisbéisme.

Cependant, s'ils ont perdu toutes leurs espérances, ils ont pu conserver quelque souvenir : il reste, parmi eux, des noms qui ont régné, ou qui ont été libres, ou qui ont conspirés jadis. Ces noms-là sont toujours à craindre. Comment enflammait-on Brutus ? On l'appellait par son nom : *Brutus, tu dors !*

LETTRE XXXIX.

A Florence.

JE viens de voir un tableau du Corège. Il passe tous les tableaux du Corège. Il est vrai que c'est le portrait de son maître, de l'Amour.

C'est l'Amour, non plus avec son enfance et son innocence, mais avec sa jeunesse et ses graces. Il ne touche pas, mais il charme. Il n'a pas, je crois, seize ans : vous vous doutez bien qu'il en a plus de quatorze.

Le dos tourné (il est nû, et c'est l'Amour), le pied appuyé sur un tas de livres, qui ne sont sûrement pas des poëtes, il tend un arc et regarde ; cependant entre ses jambes sont deux petits enfans ; ce sont les siens : ils s'embrassent ; l'un d'eux rit, l'autre pleure, l'Amour sourit. Allégorie délicieuse !

Quelle heureuse idée, tendre Corège, t'est venue au bout de ton pin-

ceau ! Car, *c'est au bout de ton pinceau*, disais-tu, *que tes idées te venaient.* Ton pinceau prenait, pour ainsi dire, du sentiment dans ton cœur, comme il prenait de la couleur dans la nature.

Adieu, charmant Amour, fils de Vénus et du Corège.

LETTRE XL.

A Florence.

Je sors du palais Pitty. C'est la demeure du grand-duc.

Quelle masse ! Quelle élévation ! Quelle étendue de bâtimens ! Cependant cette élévation, cette étendue et cette masse ne peuvent intéresser qu'un regard. Le regard glisse sur cette prodigieuse surface, sans rencontrer un seul ornement, sans trouver un seul point d'appui : le palais entier ne paraît qu'une pierre.

Sans doute il faut que, dans tout ouvrage des arts, l'idée principale brille :

mais il faut, du moins, que les idées accessoires paraissent.

Quoi qu'il en soit, l'imagination errante dans l'immensité du palais Pitty, se sent par-tout, dans l'habitation des rois.

On y voit tant de tableaux, qu'on n'y a vu qu'un seul tableau. Il faudrait un mois, pour les démêler, et les apprendre : on les parcourt en une heure.

Quelle terrible et sublime composition que la mort du riche et celle du pauvre, représentées à côté l'une de l'autre dans le sallon *des quatre fins de l'homme !*

Au milieu d'un appartement superbe, sur un lit éclatant d'or, entouré de prêtres qui prient, de médecins qui méditent, de serviteurs qui s'empressent, d'enfans qui sanglottent, d'une femme qui se désespère, parmi le trouble, la consternation et les larmes, un homme exhâle, sur la soie et la pourpre le dernier soupir de la vie; c'est là le riche : tandis que, dans le coin d'une masure, dans l'ombre, sur un grabat, sur la paille, sous des haillons mêlés avec la paille, quelque

chose de livide, de sanglant, d'informe, pend jusqu'à terre en lambeaux, à moitié rongé par des chiens qui l'abandonnent et s'enfuient; c'est là le pauvre.

Quelle distance la société a jettée entre le pauvre et le riche! et si le pauvre a l'audace de vouloir la franchir, de vouloir se rapprocher du riche, toute la foule des loix est là, qui le repousse dans la misère, ou le précipite à la mort.

La mort seule est juste envers le riche et le pauvre; elle les confond sous sa faulx: la mort ne connaît qu'une espèce humaine.

Je réfléchissais sur la société, sur ce qu'on appelle la justice, qui n'est plus aujourd'hui, en grande partie, qu'une injustice consacrée: mon imagination avait passé en revue tous les maux de la civilisation; elle entrait dans les forêts du Canada, pour interroger, sur le bonheur, la vie sauvage: dans ce moment, je me suis trouvé dans les beaux jardins du palais Pitty, au milieu des premières fleurs du printemps, des premières haleines du zéphir, sur des gazons qui nais-

saient, à l'heure où la voix du rossignol, plus tendre et plus amoureuse, exhale ses derniers accens. Le beau soir! il s'emblait que le jour quittait à regret la nature! Je ne puis vous exprimer avec quel plaisir j'abandonnai mon ame, obsédée par tant d'images funestes, à tous les charmes de la saison et du lieu. Je me mis à respirer le printemps, la nature et la vie: la vie que je voyais éclorre par-tout avec l'amour, à toutes les feuilles des arbustes, à toutes les herbes des gazons, dans tous les accens des oiseaux! Oh! que les beautés de la nature sont supérieures aux beautés de l'art!

LETTRE. XLI.

A Florence.

Il y avait, il y a quelques années, quatre académies à Florence. Elles ne faisaient rien: c'était quatre académies.

Le grand-duc les a réunies en une

seule, sous le nom d'académie Florentine; mais il a eu beau créer deux cents places; il aurait fallu créer en même-temps, deux cents talens.

La constitution de l'académie n'est pas propre à les faire naître, encore moins à les faire produire; elle est en effet monarchique: elle a un président perpétuel nommé par le prince, deux secrétaires nommés par le prince, deux censeurs nommés par le prince. Il n'y a que la démocratie qui puisse convenir à une académie, parce que la liberté seule peut être favorable aux talens.

Celle-ci a deux séances par semaine; elles sont publiques. Les membres ouvrent, tour-à-tour, la séance, par un discours à leur choix. Le secrétaire invite, ensuite, à lire, les autres académiciens, et même les étrangers.

J'ai assisté à une de ces séances; elle commença par un recueil de lieux communs sur la vie et les ouvrages de Galilée. Il fut psalmodié d'un bout à l'autre.

Cette psalmodie des Italiens est bien odieuse! Quelle monotonie insupportable! Ces débris de la langue chantée dans la langue parlée font un effet malheureux! Les Italiens et les partisans

de leur langage ignorent, sans doute, que c'est à l'ame seule, suivant les sentimens qu'elle veut exprimer, à moduler la parole, à la noter. Toutes ces inflexions artificielles repoussent celles de la nature, empêchent sur-tout de les reconnaître; elles ne leur laissent aucune place : la parole, alors, ne naît que sur les lèvres, et ne part plus que delà.

Après les lieux communs sur Galilée, un petit jeune homme profita de l'invitation du secrétaire, pour psalmodier un sonnet sur l'ame.

C'était un juif: voilà la seule chose de remarquable dans son sonnet.

Ensuite une improvisatrice se leva et chanta des vers sur la mort d'une de ses amies. On rioit.

La séance fut terminée par le comte ***, qui très-modestement, lut une idylle, qu'il avait fait imprimer. Il n'eut pas tant de tort, car l'ydille parut nouvelle.

Il ne se borna pas à lire son idylle; il la joua. Que de mines pour une bergère!

Les académiciens n'ont aucune place marquée dans l'assemblée, excepté le

président, les secrétaires et les censeurs; ce qui fait, peut-etre, qu'ils n'en ont pas non plus dans les lettres.

Tout ce qui pense dans cette académie, a honte et gémit.

Le grand duc voudrait qu'elle continuât le dictionnaire de la langue italienne, commencé par l'académie de la Crusca; elle s'y refuse; elle a raison. Il est téméraire de chercher a fixer une langue, quand elle n'est pas encore formée, peut-être même quand elle est formée.

La formation d'une langue est l'œuvre des grands écrivains; l'Italie en compte trop peu; plus de la moitié de l'esprit et du cœur humain n'a pas encore passé sous la plume des Italiens, et par conséquent dans leur langue.

C'est un dictum vuide de sens que celui qui fixe à Sienne la patrie du bon langage italien.

Cette langue n'a point encore de patrie, de domicile; elle est errante: elle mendie encore de tous les côtés, sur-tout en France.

Les divers langages des grands écrivains sont autant de domaines différens, que la langue générale réunit à sa cou-

ronne, et qui composent son empire.

Il existe, en Italie, une langue de l'Arioste, une langue du Tasse, une langue de Bocace, une langue de Machiavel; mais il n'existe pas encore, en Italie, de langue italienne.

Le comte Alf....., dans des tragédies admirables, où respire souvent le génie de Sophocle, a tenté récemment de ressusciter le langage italien du siècle de Léon X; mais cette tentative n'a réussi ni à Naples, ni à Rome. On ne peut plus souffrir, dans ces deux villes, que l'italien *francisé*, c'est-à-dire, dégénéré.

Les Italiens conviennent qu'en général ils ne savent pas faire un livre; qu'on ne sait en faire qu'en France. Aussi ne lisent-ils, par choix, que nos écrits; mais la moitié de nos écrits leur échappe: tout ce qui est grace, tout ce qui est finesse, tout ce qui est délicat, en un mot tout ce qui échappe.

LETTRE XLII.

A Florence.

J'AI été voir l'académie des arts, que le grand-duc a remise en vigueur.

J'ai visité la salle du dessin, celle du nû, celle des plâtres, celle du burin, celle du pinceau.

La salle des plâtres est immense : sur deux lignes parallèles, sont rangés tous les plâtres des plus belles statues que possede aujourd'hui l'Italie.

C'est au milieu des plus belles formes humaines, écloses dans les plus heureux climats, choisies par le goût le plus pur, exprimées par le ciseau du génie, qu'on voit incessamment errantes les imaginations de cent jeunes artistes, qui essayent, à l'envi, ou de les comprendre, ou de les sentir, ou de les imiter.

Le grand-duc leur fournit tout, excepté le génie, que la nature seule peut fournir.

J'ai

J'ai été indigné, dans l'école de la peinture.

En Italie, à Florence, le maître faisait copier un de ses tableaux.

On recommence à Florence, comme dans le reste de l'Italie, tous les beaux arts : on y fait des ébauches devant des chefs-d'œuvres.

C'est un peu la faute du grand-duc ; le grand-duc appelle les arts, et il a banni le luxe.

Il veut de l'architecture, et plus de palais ; des mœurs et des statues !

Les arts ne produisent, comme la nature, qu'autant qu'on consomme leurs productions.

Léopold, on ne peut réunir Athènes et Sparte : on ne peut être Licurgue et Périclès tout à la fois !

LETTRE XLIII.

A Florence.

LE palais *Ricardi* mérite d'être vu : il fut la demeure du premier Médicis.

C'est dans ce palais que mourut la liberté de Florence, et que les beaux arts naquirent. Le tombeau de la liberté est le berceau des beaux arts.

La galerie du palais Ricardi est admirable. Le pinceau du Jordano, aussi fécond et brillant que celui d'Ovide, conseillé par les plus belles imaginations de son siècle, par des philosophes et des poëtes, en a peint et peuplé la voûte. Il en a fait un poëme : le sujet, c'est le destin de l'homme.

On voit d'abord la naissance de l'homme. Le destin, le temps, les parques et la nature sont dans l'attente ; le destin fait signe au temps, le temps fait signe aux parques ; à l'instant leur fuseau tourne, et, dans les bras de la nature, on apperçoit un enfant. Pro-

méthée s'approche de cet enfant, et secoue sur lui son flambeau; cette étincelle est la vie. Déjà l'enfant rampe aux pieds de la nature, il se lève, il marche, il veut la quitter. En vain la nature tâche de le retenir; en vain elle pleure: il est bien loin; bientôt il s'est égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque temps, deux chemins s'ouvrent devant lui: l'un est hérissé de cailloux et d'épines; il est partout escarpé: l'autre, au contraire, est uni; il est tapissé de fleurs. Au bord de chacun de ces deux chemins, on apperçoit une troupe d'hommes et de femmes. Les hommes et les femmes de la première troupe ont un air doux, mais grave: point de fard, nul ornement, nulle parure; seulement quelques feuilles de laurier dans leurs cheveux. Cette troupe est restée au bord du chemin: c'est delà que, sans chercher à séduire le voyageur, elle lui parle et lui dit simplement: *jeune homme, voici le chemin du bonheur.* Ce sont les talens et les vertus.—La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuse que l'autre, offre les figures les plus piquantes; leur contenance est animée;

elles rient, elles chantent, elles folâtrent. Quel luxe dans leurs vêtemens! Elles ont des fleurs dans leurs cheveux, des fleurs sur leurs fronts, des fleurs encore à la main. A la manière dont elles sourient, vous les prendriez pour les Amours et les Graces; cependant, en les regardant par derrière, un léger ruban, qui serre leurs têtes, décèle que ces charmans visages ne sont que des masques, et quelques ouvertures dans ces masques laissent entrevoir des figures hideuses. Cette troupe s'est empressée au-devant du voyageur; elle lui sourit, le caresse, le flatte, le prend par la main; *charmant étranger*, lui dit-elle, *voici le chemin du plaisir*, *suivez-nous donc.* Il les suit.... l'infortuné suit les vices!

Ingénieuse allégorie! jamais la vérité n'a mis sur son visage de voile ni plus brillant, ni plus diaphane.

Que n'ai-je le pinceau du Jordano! Que n'ai-je le talent, qu'avait ce peintre, d'imprimer, en un moment, son imagination sur la toile!

LETTRE XLIV.

A Rome.

QUE la route de Florence à Rome est différente de celle de Livourne à Florence !

Après qu'on a quitté Livourne, d'où autrefois la Toscane embrassait avec les bras du commerce tout l'univers, vous suivez un chemin magnifique, à travers des champs, des bois, des vallons, et vous arrivé à Pise, où l'Arno vous attendait.

On coupe ensuite, avec l'Arno, une vaste plaine, parmi les cultures les plus riches, sous une température modérée, qui ne connaît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été.

J'étais ravi de rencontrer, à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des femmes belles de santé, de bonheur et d'innocence. Répandues ainsi dans les champs, elles semblaient plutôt y célébrer des jeux et des fêtes, que

s'occuper des travaux rustiques ; elles me rappellaient ces nimphes charmantes dont la fable et les poëtes avaient peuplé les campagnes.

Mais laissons dans leurs belles campagnes ces belles femmes que tous les peintres devraient venir chercher, et que tous les voyageurs doivent fuir. Entrons avec l'Arno dans Florence.

Quelle situation que celle de Florence ! La plaine, au milieu de laquelle elle est assise, est couverte d'arbres de toutes espèces, et sur-tout d'arbres fruitiers. Dans le printemps, Florence est au milieu d'un bouquet de fleurs, et mérite de porter son nom.

Mais, à mesure qu'on s'en éloigne, le terrein devient inégal, la culture monotone, la terre stérile, les hommes rares, les femmes laides, les troupeaux maigres : toute la nature enfin dégénère.

En avançant dans la Toscane, j'ai trouvé Sienne, qui n'a rien de remarquable que le groupe des trois Graces, placé au milieu de la sacristie de la cathédrale, entre un Christ qui meurt, et un Christ qui ressuscite.

C'est à leurs pieds que le prêtre se

prépare à la messe: elles sont toutes nues.

En sortant de *Sienne*, la terre est toute bouleversée. Plus de culture, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus d'hommes. Là semblent finir la nature et Léopold.

Parvenu, après trois heures de marche, de monts en monts, de rochers en rochers, au sommet escarpé *de Radico-Fani*, je trouvai le chaos, le désert, le silence; il était nuit: mais, le lendemain, en descendant à *Roncilione*, je trouvai l'aurore, le chant du rossignol, la première branche d'aube-épine, des vallons couverts de verdure, le célèbre lac de Trasimène et *Viterbe* tout en fleur: tout-à-coup par un contraste nouveau, comme si on traversait les lieux habités par Armide, sous le plus beau ciel, rien ne se meut, rien ne vit, rien ne végète, et dans le lointain on voit Rome: le moment d'après on ne voit plus rien.

Dans ces chemins où j'adis, de tous les coins de l'univers, les rois et les nations accouraient, où roulaient les chars de triomphe, qu'inondaient les armées romaines, où le voyageur ren-

contrait César, Cicéron, Auguste, je ne rencontrai que des pélerins et des mendians.

Enfin, à force de percer le désert, la solitude et le silence, je me trouve au milieu de quelques maisons; je ne pus m'empêcher de verser des larmes; j'étais dans Rome.

Quoi! c'est-là Rome! quoi! Rome, qu'on pressentait autrefois des extrêmités de l'Asie, c'est aujourd'hui le désert, c'est le tombeau de Néron qui l'annonce!

Non, cette ville, ce n'est pas Rome; c'est son cadavre: cette campagne, où elle gît, est son tombeau; et cette populace, qui fourmille au milieu d'elle, des vers qui la dévorent.

LETTRE XLV.

A Rome.

JE suis arrivé, hier au soir, fort tard.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Toute la nuit, cette idée allait dans mon ame : *tu ès à Rome.* Les siècles, les empereurs, les nations, tout ce que ce vaste mot de Rome contient de grand, d'imposant, d'intéressant, d'effrayant, en sortait successivement, ou à la fois, et environnait mon ame.

Il me tardait que les premiers rayons du jour montrassent à mes yeux cette ancienne capitale de l'univers.

Enfin je vois Rome.

Je vois ce théâtre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait tout ce qu'elle poura faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfantés les héros les plus sublimes, et les monstres les plus exécrables, s'est élevée jusqu'à Brutus, a descendu jusqu'à Néron, est remontée jusqu'à Marc-Aurèle.

Cet air que je respire à présent, c'est cet air que Cicéron a frappé de tant de mots éloquens; les Césars, de tant de mots puissans et terribles; les papes, de tant de mots enchantés.

Sur cette terre a donc coulé tant de sang! Dans ces murs ont donc coulé tant de larmes! Horace et Virgile ont récité ici leurs beaux vers!

Allons. Mais, où aller? Je suis au milieu de Rome, comme au milieu de l'océan: trois Romes, comme trois parties du monde, se présentent, en même temps, à mes regards; la Rome d'Auguste, la Rome de Léon X, et la Rome du pape actuel.

Laquelle visiterai-je d'abord? Elles m'appellent toutes à la fois. Où est le capitole? Où est le musée de Clément XIV? Qu'on me mène à l'arc de Titus. Que l'on m'arrête au panthéon. Montrez-moi Sainte-Marie-Majeure? Je veux voir le tableau de la transfiguration de Raphaël. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère! Comment choisir à Rome? Peut-on y arrêter ses regards?

Il faut que je commence par errer de côté et d'autre, pour user cette pre-

mière impatience de voir, qui m'empêcherait toujours de regarder.

Je suis donc à Rome! Je suis donc dans cette ville que tout l'univers regarde!

Il n'y a point ici une pierre qui ne recèle une connaissance précieuse, qui ne puisse servir à bâtir l'histoire de Rome et des arts: sachez les interroger, car elles parlent.

LETTRE XLVI.

A Rome.

J'AI consacré la soirée d'hier à chercher dans Rome moderne les débris les plus intéressans de Rome antique; ceux que la faulx du temps, ou la hache de la barbarie, ou le flambeau du fanatisme ont ménagés; car ils n'en ont respecté aucun.

Qu'il reste peu de parties intactes de cette cité prodigieuse!

Le panthéon et le colisée en sont les deux principaux restes mutilés toute-

fois, et dégradés; mais, dans cet état même, conservant quelque chose de si vivant et de si romain, que la renommée de Rome n'étonne plus, et que Rome étonne encore.

J'ai dirigé d'abord mes pas vers le panthéon, consacré par Agrippa à tous les dieux, et depuis, par je ne sais plus quel pape, à tous les Saints.

C'est cette dédicace qui a préservé le panthéon du sac général, que la plupart des autres temples ont subi.

Il a été dépouillé de tout ce qui le faisait riche; mais on lui a laissé tout ce qui le faisait grand : il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes; mais il a gardé sa voûte, son péristyle et ses colonnes.

Quel magnifique péristyle ! Votre regard est d'abord arrêté par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel.

Ces colonnes sont belles de l'harmonie des proportions les plus parfaites, du travail le plus exquis, et de la durée de vingt siècles, dont elles sont revêtues et ornées.

L'œil ne peut se lasser de monter

avec elles dans les airs, et d'en descendre avec elles.

Elles offrent je ne sais quoi d'animé, qui fait illusion, une taille élégante, une stature noble et une tête majestueuse, autour de laquelle l'achante s'est plu à déployer en couronne ses feuilles si superbes et si souples tout-à-la-fois : et cette couronne, comme celle des rois, sert tout ensemble à parer la tête auguste où elle brille, et à déguiser le fardeau immense qui pèse sur elle.

Que l'architecture, quand elle crée de pareils monumens, mérite bien une place parmi les beaux arts!

C'est comme un harmonieux concert que l'architecture donne à l'œil.

La pureté des formes est pour l'œil, ce que la pureté des sons est pour l'oreille.

Quelle idée simple et grande tout-à-la-fois, que ce fronton et ces huit colones! On la saisit et on la retient comme un beau vers de Corneille.

Ce n'était point par le fracas d'une multitude d'impressions différentes et isolées, que les Grecs cherchaient à intéresser, à émouvoir, à satisfaire la sensibilité : ils n'en employaient qu'une

seule : mais ils la choisissaient grande ; ils la répétaient plusieurs fois, et la modifiaient beaucoup ; ils la modifiaient par toutes les nuances fugitives de gradation et de dégradation insensible, dont elle était susceptible.

Par-là ils satisfaisaient deux caprices singuliers de la sensibilité, qui, paresseuse et avide tout-à-la-fois, veut tout-à-la-fois garder la même sensation, et recevoir une autre émotion.

On trouve, chez les Grecs, dans leur achitecture, dans leur sculpture, dans leur peinture, dans leur musique, dans leur éloquence, dans leur poésie, et même dans l'habillement et la parure de leurs femmes, ce système de beau idéal réalisé constamment.

Il n'existe en effet qu'une espèce de beau idéal, non plus qu'une poétique et qu'une logique pour composer ce beau, soit avec des sons, soit avec des couleurs, soit avec des formes, soit enfin avec ces combinaisons si compliquées et si étonnantes, de formes, de couleurs et de sons, qu'on appelle des sentimens et des idées.

Les Grecs furent heureux d'avoir rencontré dès le principe ce beau idéal,

cette poétique et cette logique de tous les beaux arts : ils n'ont presque fait que des chefs-d'œuvres.

Les modernes n'ont pas eu cet avantage : aussi presque toutes les fois qu'ils ont quitté, dans les beaux arts, les traces des Grecs, n'ont-ils jamais fait trois pas de suite, sans tomber ou sans s'égarer.

C'est ce qui est arrivé aux Bernin et aux Borromini, qui, a côté des monumens du meilleur goût, en ont élevé d'autres d'un goût si dépravé et si ridicule.

Au reste, comparez, avec les artistes Grecs, la plupart des artistes modernes.

Les artistes Grecs étaient tous plus ou moins initiés dans la philosophie, la poésie et l'éloquence : c'était le génie qui leur mettait à la main le ciseau ou le pinceau, ou la plume, et non pas la nécessité.

Ils choisissaient parmi ces différens instrumens, celui qui allait le mieux à leur génie et à leur talent. Souvent ils les employaient tour-à-tour. Les beaux arts n'étaient, pour eux, que les différentes dialectes d'une même langue, de la langue sacrée du beau. Ils savaient

exprimer le beau, même avec du bronze, comme Gesner et Haller l'ont su faire avec l'Allemand.

Je jette ici, pêle-mêle, toutes les idées que m'a suggérées, hier, la méditation du panthéon.

En considérant avec quelle économie et quelle sagesse ce monument est orné, j'ai vu que les Grecs pensaient, et avec raison, que les ornemens même ne sont pas dispensés d'être utiles; qu'on ne doit décorer que la surface et les extrémités des parties nécessaires; que le fond, en un mot, de tout ornement doit être de l'utilité.

C'est au reste la source d'un plaisir très-piquant; on est étonné qu'une chose si nécessaire soit, en même temps, si agréable.

Je ne peux me lasser de contempler, dans mon imagination, ce beau péristyle. Toutes ces pierres étaient en bloc dans des carrières: on les coupe, on les tire, on les jette-là, on les taille; et je les foule en passant: mais le génie vient; il prend ces pierres, il les place, il les dispose; les voilà enfin dans les airs: et mon œil, alors, ainsi que mon ame, s'arrêtent devant elles, saisis d'une émo-

tion, d'un respect, d'un plaisir qui les étonne et les charme.

C'est ainsi que fait la musique, de tous les sons et de tous les accens isolés de la voix humaine, pour en composer ces airs admirables, que le cœur chante avec la voix, et chante encore après elle.

Je ne regrette point les marbres qui revêtissaient autrefois le panthéon.

Cette sombre couleur du temps, dont aujourd'hui il est teint, vaut bien l'éclatante couleur du marbre, dont il brillait autrefois.

Il faut pardonner au temps, qui enlève insensiblement à ces colonnes quelque chose de leur surface: il met des années à la place. C'est une grande magnificence que la durée!

Mais il ne faut point pardonner au *Bernin*, qui a placé ces deux clochers entre le péristyle et la rotonde.

La porte de la rotonde est bien la porte d'un temple! C'est bien celle du panthéon. C'est bien la porte par laquelle devaient s'écouler sans cesse les flots des nations, que toutes les superstitions de l'univers continuellement poussaient là.

A mesure que j'avance vers le temple, mon imagination pressent, de plus en plus, tous les dieux. Mais j'entre... Les dieux n'y sont plus... Le panthéon est désert!

C'est, ici, que la cause universelle était représentée toute entière dans la collection de ses différentes influences, allégorisées, personifiées, et nommées dieux.

Le voile allégorique qui les couvrait était si fin, le temps et l'habitude l'avaient tellement appliqué sur les corps, que l'œil humain, à la longue, ne put le distinguer de ces corps.

Ces influences d'une seule cause ont été bientôt des êtres réels: puis, ces êtres, des dieux: puis, ces dieux, des hommes: puis, ces hommes, des monstres: enfin, au grand jour de la philosophie, ces monstres ont été des fantômes.

Quel changement dans ce lieu! Où l'on adorait Vénus, on adore aujourd'hui la Vierge; un dieu sur une croix a pris la place d'un dieu la foudre à la main.

Le dessein du panthéon est simple et grand. Sa forme circulaire est heureuse.

Une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte. Mais pourquoi tous ces pompons d'or et de marbre? On ne sait qui a fait le plus de mal à ce monument, des barbares qui l'ont dépouillé, ou des papes qui l'ont décoré.

Voilà donc le panthéon, qui étonna l'imagination romaine, et n'étonna pas celle de Michel-Ange! Ce panthéon, qui avait été une pensée du siècle d'Auguste, et ne fut, dans la suite, qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de son église de Saint-Pierre. Vous admirez, dit-il aux Nations, la masse du panthéon, et vous êtes étonnés que la terre la porte: je la mettrai dans les airs.

Le génie de Michel-Ange disait de ces choses, et sa main les exécutait.

Quel dommage que le goût moderne ait blanchi la voûte du panthéon! Cette couleur l'a rapprochée de la terre. Blanchir un édifice antique! C'est pis que si l'on noircissait un édifice moderne. Et c'est Benoît XIV, qui a ordonné que l'on fît à la voûte du panthéeon une pareille injure!

Je laisse à d'autres le soin de compter tous les marbres, tout le porphyre, tout le granit qui enrichit l'intérieur

du panthéon. Il possède un trésor bien plus précieux, les cendres de Raphaël.

Carle Maratte a fait ériger à Raphaël un tombeau, où Aggrippa lui eût fait élever un autel.

Il mourut, ce grand homme, en 1520. Il mourut âgé de trente-sept ans. Approchons de ce tombeau, et lisons:

Ille hîc est Raphaël, timuit quo sospite vinci.
Rerum magna parens, et moriente mori.

Le cardinal Bembo a mis de l'esprit dans ces vers: il n'aurait dû y mettre que de la douleur. Que ne se bornait-il à dire: *Hic est Raphaël!* Raphaël est ici!

J'avais été voir, le matin, des tableaux de Raphaël. Ah! quand on vient de voir les ouvrages d'un grand homme! c'est une chose bien touchante que son tombeau!

LETTRE XLVII.

A Rome.

C'ÉTAIT hier la fête de Saint Louis de Gonzague, jésuite : grande fête par conséquent dans l'église de St. Ignace.

J'ai suivi la foule, et j'ai été entendre l'*opéra des vêpres*, et voir l'*illumination* du *salut*. Ces expressions conviennent parfaitement à ce qui se passe ici, dans les grandes solemnités.

Tout l'office s'exécute en musique ; on se promène, on cause, on rit, on fait foule autour des orchestres.

Il n'y a pas de jour dans l'année, où il n'y ait deux ou trois de ces spectacles, et tous également courus.

En sortant du salut, on va dans la rue du *cours* prendre des glaces, ou souper dans un cabaret avec des femmes, ou assister à un feu d'artifice et à un bal, près de l'église, chez un dévôt de la paroisse, ou un protecteur du couvent. Les grands amis du Saint illuminent.

La fête de Saint Louis de Gonzague se célèbre avec une pompe toute particulière. En supprimant les jésuites, on n'a rien changé aux usages de leurs églises : on leur a conservé aussi toutes leurs richesses.

La chapelle du Saint est d'une magnificence, non pas romaine tout-à-fait, mais jésuitique. L'autel est d'argent, ciselé avec un art admirable : il est couvert de chandeliers de *lapi-lazali*.

Dans le devant de l'autel est une ouverture, par laquelle on jettait, du temps des jésuites et on jette encore aujourd'hui, des lettres adressées au Saint : on lui demande de présenter à Dieu telle et telle requête, et de les appuyer de ses bons offices.

Les jésuites avaient persuadé aux Italiens que Saint Louis de Gonzague se prêtait volontiers à cela, et qu'il était si bien avec Dieu, que rarement il manquait son coup.

Les jésuites ne manquait pas le leur : ils pénétraient, par ce moyen, les secrets les plus cachés des familles.

Comme le devant de l'autel avait été enlevé, à cause de la fête, j'ai vu, de

mes propres yeux, dans la boîte, une foule de lettres.

On venait d'en mettre une à la poste dans le moment même; elle était souscrite : *à Saint Louis de Gonzague.* On avait oublié : *poste restante.*

La musique formée, en partie, par ces instrumens; qu'on appelle des *castrats*, qui charment tant les oreilles délicates et affligent tant les cœurs sensibles, ne m'a pas empêché d'examiner l'église.

Le plafond représente Saint Ignace dans le ciel, aux pieds de Jésus. Il est entouré d'une foule de disciples. Les quatre parties du monde sont sous lui : des bandes de jésuites, conduites par des anges, et tenant un glaive et un flambeau à la main, se précipitent de tous les côtés, pour aller persuader l'évangile.

Les quatre pandatifs du dôme offrent chacun un massacre choisi du vieux testament.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'inscription en gros caractères, au-dessus du maître-autel : *Ego vobis Romæ propitius ero.* — *Je vous serai propice* à *Rome.*

Les jésuites ont été détruits à Rome, et cette inscription subsiste.

La statue de Saint Louis de Gonzague, par le Gros, est un chef-d'œuvre ; le Saint lui-même est fort beau.

Les jésuites n'ont pas manqué ce trait de captation dans leurs tableaux et leurs statues.

Leur Saint Stanislas est charmant.

Les jésuites avaient remarqué qu'un jeune homme fait une prière plus longue et plus fervente aux pieds d'une belle Vierge. Ils connaissaient toutes les routes du cœur.

LETTRE XLVIII.

A Rome.

Ce matin, je suivais tranquillement mon chemin dans la rue ; je m'en allais au capitole. Dans le moment a passé un carrosse, où étaient deux récolets, l'un sur le fond, l'autre sur le devant, et tenant, entre leurs jambes, quelque

quelque chose, que je n'ai pu distinguer.

Tout le monde s'est arrêté, et a salué, avec un profond respect.

J'ai demandé à qui s'adressait ce salut. C'est, m'a-t-on répondu, au *bambino*, que ces bons pères vont porter à un prélat, qui est bien malade, et dont les médecins désespèrent.

Je me suis fait expliquer, ensuite, tout ce *bambino*.

Le *bambino* est un petit Jésus de bois, richement habillé.

Le couvent, qui a le bonheur d'en être le propriétaire, n'a pas d'autre patrimoine.

Dès que quelqu'un est sérieusement malade, on va chercher le *bambino*, et en carrosse, car il ne va jamais à pied. Deux récollets le conduisent, le placent à côté du malade, et restent-là, à ses frais, jusqu'à ce qu'il soit mort ou sauvé.

Le *bambino* est toujours en course; on se bat quelquefois à la porte du couvent, pour l'avoir; on se l'arrache: l'été sur-tout, il est singuliérement occupé, quoiqu'il se fasse alors payer plus cher, à raison de la concurrence et de la chaleur. Cela est juste.

LETTRE XLIX.

A Rome.

HIER, en sortant du panthéon, j'ai été au capitole.

Cet endroit, qui a dominé l'univers; où Jupiter avait son temple, et Rome avait son sénat; d'où jadis les aigles romaines s'envolaient continuellement dans toutes les parties du monde, et de toutes les parties du monde continuellement revolaient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée, ou de César, courait parmi les nations menacer la liberté, et faire la destinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république respiraient, après leur mort, dans des statues qui exerçaient encore sur l'univers une autorité romaine: eh bien! ce lieu si renommé a perdu ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples; il n'a conservé que son nom, tellement cimenté par le

sang et les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en désunir les syllabes immortelles : il s'appelle encore le capitole.

C'est, au capitole que l'on voit bien tout ce peu que sont les choses humaines, et tout ce qu'est, au contraire, la fortune.

Je cherche la place où était la citadelle.

La roche Tarpéyenne est plus des trois quarts enterrée.

On ne peut se consoler des ravages qui ont détruit tant de grands monumens, que dans un musée, qui en est tout près, où les papes ont recueilli quelques-uns de leurs débris, et devant la statue équestre de Marc-Aurèle.

Cette statue est de bronze : elle est la plus belle qui soit restée des anciens : Michel-Ange lui a fait un piédestal.

On a beaucoup critiqué cette statue, et ce n'est pas sans fondement.

Ce cheval, j'en conviendrai, est court, lourd, épais ; mais il vit, il va, il passe. . . .

LETTRE L.

A Rome.

J'AI fait hier une promenade intéressante.

J'ai dirigé ma route vers la voie Appia, hors des portes de la ville.

J'ai traversé, pour y arriver, un des fauxbourgs, maintenant le plus désert, et autrefois le plus habité: c'était même autrefois le quartier le plus brillant de Rome. On l'appellait, et on l'appelle encore le *Vélabre*.

Ce quartier est presque retombé dans l'état, où l'a représenté Tibulle, dans une de ses élégies. Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous rappelle cette description: elle est très-courte; la voici:

Là même, où le *Vélabre*, étalant ses portiques,
Fait briller dans les airs vingt palais magnifiques,
La jeunesse villageoise, en voguant sur les eaux,
Au fils du possesseur de ses riches troupeaux

Portait, les jours de fête, attentive à lui plaire,
Du lait et des agneaux, doux tribut de leur mère:
La colonnade monte, où l'humble toît rampait.
Formé d'un bois grossier, que, sans art, on coupait.
Pan, la flûte à la bouche, y régnait sous un hêtre.
Les pâtres, en offrande, aux pieds du dieu champêtre,
Répandaient un lait pur, et les branches d'un pin
Balançaient les pipeaux qu'y suspendit leur main.

En sortant du *Vélabre*, je me suis trouvé sur la voie *Appia*, et m'y suis promené quelque temps.

J'ai rencontré le tombeau de *Cécilia Métella*, de la fille de ce Crassus, qui balança, par son or, le nom de Pompée, et la fortune de César.

Ce monument célèbre, consacré par un père tendre, à la mémoire de sa fille, est une tour ronde: sa circonférence est très-grande, toute la partie supérieure est détruite; elle servit longtemps de forteresse, dans les guerres civiles d'Italie, elle est encore environnée de casernes, qui sont en ruines.

Je suis entré dans le tombeau de Cécilia Métella, et je m'y suis assis sur l'herbe.

Ces fleurs qui, dans le coin d'un tombeau, dans l'ombre, pour ainsi dire, de la mort, faisaient briller leurs couleurs; cet essaim d'abeilles, réfugiées entre deux rangs de brique; le miel qu'elles composaient là; ce doux bourdonnement de leur vol léger, qui s'échappait du silence et venait distraire ma pensée; cet azur des cieux formant, au-dessus de ma tête, une voûte magnifique, que des nuages d'argent et de pourpre peignaient tour-à-tour en fuyant; le nom de Cécilia Métella, qui peut-être fut belle et sensible, et sans doute fut malheureuse; le souvenir de Crassus; l'image d'un père désolé qui tâche, en amoncelant des pierres, d'éterniser sa douleur; ces soldats, que mon imagination appercevait encore combattans du haut de cette tour: tout cela et mille autres impressions que je ne saurais ni démêler, ni nommer, jetèrent peu-à-peu mon ame dans une rêverie délicieuse. J'eus de la peine à sortir de ce tombeau.

LETTRE LI.

A Rome.

Je n'ai pas le temps, ce soir, d'entrer dans le musée. Il me tarde d'entrer dans *le forum.*

Il doit être près d'ici. Il s'étendait entre le mont Palatin, où Rome est née, et le mont Capitolin, où Rome est ensevelie.

Quoi! ce *forum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome et par conséquent du monde, le théâtre de tant de révolutions, qui d'abord ont changé l'univers par Rome, et ensuite ont changé Rome par l'univers: c'est-là-lui!

Adossé à la muraille où les tables des loix étaient attachées; debout sur la prison où les complices de Catilina furent conduits à la mort, quand Cicéron eut parlé; appuyé sur le tronçon d'une colonne d'un temple de Jupiter

tonant, je regarde.... et mon regard, errant dans une vaste enceinte, ne saisit que des débris de chapiteaux, d'entablemens, de pilastres qui la plupart ont perdu et leur forme et leur nom; il passe sur six colonnes du temple de la Concorde, sur le fronton du temple de Jupiter-Stator, sur le portique du temple d'Antonin et de Faustine, sur les murs du trésor public, sur l'arc de Septime-Sévère, sous les voûtes d'un temple de la paix, à travers les ruines de la maison dorée de Néron, et il va se reposer sur une colonne corinthienne de marbre blanc. qui, au milieu de l'étendue du *forum*, monte, isolée.

Quels changemens! Dans ces lieux où Cicéron parlait, des troupeaux meuglent! Ce qui s'appellait, dans l'univers, le *forum romanum*, s'appelle aujourd'hui, dans Rome, le champ des vaches (1)!

Je ne pouvais me lasser de parcourir cette étendue du *forum*; j'allais d'un débris à l'autre, d'un entablement à une colonne, de l'arc de Septime-Sé-

(1) *Campo vaccino.*

vère à celui de Titus; je m'asseyais ici sur un fust, là sur un fronton, plus loin sur un pilastre. J'avais du plaisir à fouler sous mes pieds la grandeur romaine: j'aimais à marcher sur Rome.

LETTRE LII.

A Tivoli.

J'ARRIVE à l'instant à Tivoli; mais il est nuit. N'importe; me voilà arrivé: je me réveillerai demain à Tivoli.

Déjà la lune me montre, à côté de cette chambre, où je dois passer la nuit, les temples de Vesta et de la Sybille. Elle me découvre vis-à-vis de mes fenêtres, cet *Anio*, qui rétentira éternellement dans les vers d'Horace.

Il me tarde que le soleil lui-même me montre et ces temples et cette cascade.

J'aime ce bruit qui ébranle mon ame, comme cette montagne. J'aime à écouter l'Anio. Il mugit, il tombe, il tonne, il tombe! La nuit ici n'a point de silence.

Comme ce fleuve, en se précipitant, se brise tout entier en écume! comme il repousse les rayons de la lune sur ces arbres, sur ces monts, sur cet abyme, sur ces belles colonnes corinthiennes de ce temple de Vesta, qu'ils revêtent de la clarté la plus douce et la plus pure!

Où sont les peintres et les poëtes!

LETTRE LIII.

A Tivoli.

PUISQUE je ne peux fermer l'œil, je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je pars de Rome, vers les quatre heures du soir, avec un seigneur Polonais, qui, depuis dix ans, fait des lieues dans l'Europe, et un médecin Français, qui, depuis dix ans, y voyage.

J'ai fait d'abord quatorze milles à travers la solitude, la poussière et les tombeaux, c'est-à-dire la campagne de Rome.

Je suis sur la voie romaine appellée *Tiburtina.*

Tout-à-coup une odeur de soufre saisit; on fait quelques pas, elle enveloppe. La terre est déja noire: la verdure des buissons et des plantes, que le printemps force d'y végéter, est à moitié desséchée: la rose sauvage éclot et meurt.

On suit cette odeur de souffre: on arrive à un lac rempli d'une eau bleuâtre.

Cette eau bouillonne, aussi-tôt que l'on y jette la moindre pierre.

On voit flotter sur le lac plusieurs petites isles couvertes de roseaux: ce sont des portions de terre minées par l'eau.

La vapeur qui s'élève du lac, et qui flotte sur son étendue, est funeste aux oiseaux; ils passent, ils meurent et tombent.

Cependant deux malheureux habitent sur la *Sol-fatarre*: c'est ainsi que l'on nomme ce lac.

La curiosité des voyageurs leur fournit de quoi manger, dormir et s'enivrer: ils sont hâves, défaits, languissans; mais ils ne pensent pas.

On quitte, le plus tôt qu'on peut, les bords de la *Sol-fatarre;* et on s'avance vers Tivoli.

On rencontre, aux pieds des montagnes, plusieurs ruines, parmi lesquelles domine un tombeau.

C'est une tour quarrée, fort bien conservée: elle présente, sur une de ses faces, un monument triomphal, érigé à *Plautia.*

Ce rapprochement d'un monument triomphal et d'un tombeau, érigés à côté l'un de l'autre, pour le même homme, fait rêver. La gloire à côté de la mort!

Enfin, me voilà à Tivoli!

Eh! que m'importe qu'il y ait un évêque, huit curés et 1800 habitans à Tivoli? L'Anio et ses cascades y sont-elles? Le temple de Vesta subsiste-t-il?

Je demande où demeurait Properce, où demeurait Cinthie, et Zénobie, et Lesbie, et toi, Horace! On me montre où demeurent les camaldules, les capucins et le vicaire de la paroisse.

A demain.

LETTRE LIV.

A Tivoli.

VOILÀ le soleil; courons vîte à la cascade.

L'Anio arrive lentement, sur un lit égal et uni, en baignant, d'un côté, une ville étalée sur ses bords, et, de l'autre, de grands ormes qui balancent sur lui leur ombrage: il s'avance ainsi, calme, majestueux, paisible: soudain, entrant dans une fureur inexprimable, il se brise tout entier sur des rocs; il écume, il réjaillit, il retombe en bouillons impétueux, qui se heurtent, qui se mêlent, qui sautent; il remplit un moment un vaste rocher, l'entr'ouvre, et se précipite en grondant. Où est-il donc?

Je suis éloigné de plus de cent toises, et la poussière de ces flots brisés m'arrose et m'inonde; elle forme à plus de cent toises, en tous sens, une pluie continuelle.

Mais j'entends mugir encore ces flots : je demande à les revoir ; on me conduit à *la grotte de Neptune.*

Là, une montagne de roche s'avance sur un abyme épouvantable, se creuse, se voûte et se soutient hardiment sur deux énormes arcades. A travers ces arcades, à travers plusieurs arcs-en-ciel qui les cintrent en se croisant, à travers les plantes et les mousses qui pendent de leurs fronts en festons, j'apperçois de nouveau ces flots furieux, qui tombent encore sur des pointes de rochers, où ils se brisent encore, sautent de l'un à l'autre, se combattent, se plongent, disparaissent ; ils sont enfin dans l'abîme.

Ecoutons bien les tonnerres que roulent ces flots bondissans ; écoutons bien ce retentissement universel, et, tout-à-l'entour, ce silence.

Ces flots, cette hauteur, cet abyme, ce fracas, ces rocs pendans en précipice, les uns noircis par les siècles, d'autres verdis par de longues mousses, ceux-là hérissés de ronces et de plantes sauvages de toute espèce ; ces rayons égarés du soleil, qui se brisent, qui se jouent sur le roc, dans les

eaux, parmi les fleurs; ces oiseaux que le bruit et le vent des ondes effrayent et repoussent, dont on ne peut entendre la voix: tout cela m'émeut, me trouble, m'enchante!

Horace, tu es venu, sûrement, plus d'une fois, accorder ici ton imagination et ta lyre.

LETTRE LV.

A Tivoli.

Je vous écris, dans ce moment, devant les *Cascatelles*, assis, depuis une heure sous un olivier antique, occupé à les contempler, à écouter ces belles ondes.

La route qui conduit aux Cascatelles est charmante.

On passe sous les arbres les plus rians, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes; on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes: on entend, dans les bois voisins, les con-

certs de mille oiseaux; des chevaux descendent des montagnes; des troupeaux paissent sur leurs sommets, et les blanchissent; le bruit argentin des clochettes brille, pour ainsi dire, dans les airs. Tout-à-coup, le temple de Vesta et celui de la Sybille se montrent. Que l'œil tourne avec plaisir autour de ces belles colonnes! mais on voudrait pouvoir les repousser en arrière, car elles penchent trop sur l'abyme. Comme ces ronces, ces lierres, toutes ces herbes qui disputent à l'achante corinthienne, de couronner ces colonnes, font un effet pittoresque!

Enfin on arrive vis-à-vis des *Cascatelles.*

Je les préfère à la grande cascade, à la grotte de Neptune, à toutes les eaux dont j'ai conservé la mémoire.

Ces monts couronnent bien cette ville! cette ville, à son tour, couronne bien ce côteau! Comme ce côteau descend doucement chargé de moissons de toute espèce! Là, un champ de bled, plus loin un verger, plus loin, des treilles couvertes de vignes. Tout d'un coup, du milieu de toutes ces riantes verdures, un

fleuve impétueux s'élance et se divise en cinq fleuves, qui, par cinq routes différentes, ou jaillissent, ou courent, ou se précipitent: ils rencontrent, en bas, d'autres flots, qui, de tous les côtés, accourent, et viennent se réunir avec eux, sur un tapis d'émeraude.

C'est sans doute, ici, que Properce venait rêver, venait composer ses vers, qu'il conduisait, sur le soir, sa belle Cinthie.

Sans doute, tandis que la jeune Cinthie suspendait sur son épaule un bras languissant et vaincu, Properce aimait à lui montrer, et à lui détailler cette scène; à guider ses regards distraits, sur ces ondes qui s'élancent en gerbes, sur ces flots qui coulent en filets d'argent, sur cet arc en ciel éternel, sur ces mousses nourries d'une poussière humide, sur ce peuple d'arbustes qui tremblent sans cesse du mouvement des flots qui se précipitent à l'entour.

Horace, n'est-ce pas devant ces mêmes cascades, et enchantée de cette même scène, que ta muse a célébré,

en de si beaux vers, les délices de Tivoli (1)?

Et toi, Zénobie, et toi, Lesbie, n'est-ce pas aussi, dans ce beau lieu, que vous veniez quelquefois vous consoler d'avoir perdu, toi, Zénobie, ta couronne; et toi, Lesbie, ton moineau?

Quelle fraîcheur! quel calme! quelle solitude, et en même temps, quel beau jour! Un beau jour est vraiment une fête, que le ciel donne à la terre.

Ma femme, mes enfans;..... tout ce que j'aime, que n'êtes-vous, ici, dans ce moment!.. Ils seraient heureux, j'en suis sûr!

Il serait bien impossible à Fanni, à Adèle, à Adrian, à Éléonore de fouler tous ces gazons, de cueillir la moitié de ces fleurs.

Adieu vallon, adieu cascade, adieu rochers pendans, adieu fleurs sauvages,

---

(1) Me neque tam patiens Lacedemon,
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio et Tiburni Lacus, et Uda
Mobilibus pomaria rivis?

adieu arbustes, adieu mousse: en vain vous voulez me retenir; je suis un étranger; je n'habite point votre belle Italie; je ne vous reverrai jamais: mais peut-être mes enfans, quelques-uns du moins de mes enfans, viendront vous visiter un jour: soyez-leur aussi charmans que vous l'avez été à leur père.

Mes enfans, il faudra venir vous asseoir sous cet antique olivier, sous lequel je suis assis; c'est celui qui s'avance le plus près du précipice; il est vis-à-vis d'un rocher: c'est sous cet arbre, mes enfans, que vous jouirez le mieux de tout ce sîte enchanteur.

Adieu encore, belles ondes. C'est votre écume, votre murmure, votre fraîcheur, le trouble et la paix, dont vous pénétrez à la fois mes sens; c'est tout ce que je vois, j'entends, je sens autour de vous, que je regretterai encore dans le sein de ma famille et de mes amis; et non pas tous ces marbres, tous ces bronzes, toutes ces toiles, tous ces monumens tant vantés. Car vous, vous êtes la nature, et eux, ils ne sont que l'art.

LETTRE LVI.

A Tivoli.

Ce matin, après avoir quitté les Cascatelles, et en revenant à Tivoli, j'ai rencontré des laboureurs qui poussaient la charrue à travers des tronçons de colonnes.

Je me suis écarté, un moment, et je me suis enfoncé sous des restes de portiques, qui avaient porté des palais de marbre, et qui portent des champs d'oliviers.

Enfin, mes compagnons et moi, nous voilà de retour à Tivoli, où, dans un temple de la Sybille, le dîner nous attendait.

De l'appétit, des mets sains, le sentiment toujours présent du lieu où nous étions: à droite, des côteaux couverts de verdure; à gauche, des monts hérissés de rochers; devant nous, l'Anio tombant tout entier en écume; au-dessus de notre tête, un ciel du

plus pur azur, reposant, en voûte, sur un rang circulaire de colonnes corinthiennes de marbre blanc, et des nuages d'argent et de pourpre, qui passaient sous cette voûte et la peignaient des vers d'Horace et de Properce, que nous récitions à l'envi; vers la fin du repas, l'arrivée imprévue d'une charmante Tivolienne, qui nous apportait du lait blanc et pur, comme ses belles dents, et des fraises, aussi merveilles que ses jeunes lèvres, qui rougissait de nos souris et de nos regards; le fracas du fleuve, qui nous dérobait souvent nos paroles; nos noms que nous gravâmes sur la pierre, et que nous adressions à nos amis, s'ils venaient, un jour, dans ces lieux : tous ces plaisirs réunis m'ont fait, de ce dîner champêtre, un des momens les plus doux de ma vie.

Les plaisirs sont suivis des peines: il faut quitter Tivoli.

LETTRE LVII.

A Rome.

LE feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint Pierre, à côté du vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfans dorment déja, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux: il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout-à-coup. La nuit la plus sombre semblait éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté! — Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avais passé la soirée dans les environs du vatican: je m'en revenais chez moi, à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint Pierre, j'apperçois des flammes qui, s'élan-

çant des toits du pauvre, qu'elles avaient déja dévorés, montaient, le long de vingt colonnes de marbre, au sommet du vatican.

J'étais seul. Je l'avoue; me croyant à un magnifique spectacle, je jouissais. Mais, dans le moment, il passa, à vingt pas de moi, un jeune homme qui portait un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardait autour de lui, sondait sous ses pas la route, prenait garde de secouer, en marchant, le vieillard, je vis bien qu'il portait son père. Ce vieillard arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnait: cependant un jeune enfant le précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde: une femme, vieille, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtemens du vieillard, marchait derrière.

Je les suivois d'un œil attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune homme qui, tout nû, pressé de la flamme qui le suivait, les mains attachées en dehors à une

fenêtre embrâsée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissait de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux, pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie! Comme, du haut d'une terrasse, cette femme tendait à son mari, qui était en bas, le cher gage de leur union! elle s'avançait, elle se penchait, elle se penchait encore: l'enfant tenait toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres: mais enfin, entre les bras étendus de cette mère, et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau..... J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

J'avais déja traversé la place. Je rencontre, se sauvant d'un palais embrâsé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques et tenant par la main devant elle deux enfans nûs, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuse. Le plus petit de ces enfans, en regardant crier et pleurer sa mère, criait et pleurait aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchait

tâchait de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère! Il lui manquait sûrement un enfant, elle en tenait deux par la main, et elle pleurait.

Cependant, vieillards, enfans, soldats, prêtres, riches, pauvres, la foule incessamment s'amoncèle. Elle roulait d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église de Saint Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle était belle! La clarté de l'incendie flottait sur son front pâle; elle brillait dans des larmes échappées de sa paupière, et arrêtées sur ses joues.

Mais, dans toute cette scène effroyable, ce qui me causait le plus d'horreur, c'était, dans les intervalles où le vent se taisait, le silence. Alors, il en sortait, de toutes parts, des soupirs étouffés, des gémissemens profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui,

de moment en moment, croulent : les cris des mères.

Je sortais enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife !

La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux ; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes, et de vingt mille bras en prières. Le pontife lève les yeux au ciel, et il prie : le peuple baisse les yeux à terre, et il prie.... Figurez-vous, murmurans comme de concert dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière.

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards ?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressait de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignait avec complaisance, et les mettait en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendait vers le pontife, de toute sa douleur (et sans doute de tout son amour) les

mains les plus pathétiques ; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise, le dos tourné au vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardait.... Son enfant en effet, jouait dans son sein.

Cependant le pontife a prié : il se lève. Le peuple, dans une attente inexprimable, le regardait.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étaient encore dans les airs, les vents n'étaient plus dans les airs ; la flamme retombe sur la flamme ; la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

Ah ! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au vatican, est admirable !

LETTRE LVIII.

A Frascati.

FRASCATI était autrefois *Tusculum.*

On me proposa, à mon arrivée, de me mener aux villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi.

Non, dis-je, menez-moi, à la villa *Marcus-Tullius-Cicero.*

Malheureusement elle est détruite. Le souvenir même des lieux, où elle fut, a péri.

J'ai donc été réduit à visiter les villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi.

J'ai vu leurs eaux, leurs arbres, leurs palais; je ne voudrais pas les revoir.

Je conçois que ces lieux soient délicieux pour les Romains; ils n'en ont pas d'autres.

Mais ni ces eaux, ni ces bois, ni ces gazons, ne sauraient arrêter un voyageur qui a respiré la fraicheur dans le vallon de Maupertuis, ou

égaré ses pas dans le *pays* d'Erménonville, ou rêvé dans les sentiers *du désert*; qui a visité quelques-unes des retraites délicieuses que la Seine, que la Loire, que la Saone, que la Dordogne, qu'en France, vingt fleuves ou rivières étalent à l'envi sur leurs rivages.

Les palais des *villa* de Frascati sont immenses; mais ce ne sont que des amas de pierres. On les a dépouillés successivement des statues et des tableaux qui les rendaient habités.

Ces jardins sont dans un état affreux.

Les eaux y arrivent bien encore de tous les monts supérieurs, pures, fraîches, abondantes; mais à peine arrivent-elles, qu'au lieu de les laisser courir de rochers en rochers, de gazons en gazons, murmurer, jaillir (comme le voudrait la Nature), on les emprisonne dans des canaux et des bassins, d'où elles ne peuvent plus s'échapper que par des cascades ou des jets d'eau, ou des fontaines qui les versent flot à flot, qui leur mesurent tous leurs bonds, qui semblent régler jusqu'à leur murmure. Enfin, on dé-

grade à former des jeux bisarres, propres à amuser seulement des enfans, ces belles ondes, destinées par la nature à inspirer le génie du poëte, la rêverie de l'homme sensible, à rafraîchir le sommeil du voluptueux.

Cependant les Italiens ont eu beau faire, ils n'ont pu détruire ces sîtes charmans, voiler ces aspects romantiques: ils n'ont pu tarir la sève qui tapisse toutes ces collines d'une verdure toujours jaillissante; ces belles retraites sont restées ouvertes à tous les zéphirs, aux rayons d'un beau jour, et aux oiseaux amoureux.

L'aspect dont j'ai été le plus frappé, est celui qu'on découvre de la terrasse de la *villa* Mondragone.

A gauche, vos regards vont se poser sur une colline, qui coupe entièrement l'horizon, et s'avance au milieu de la campagne, comme un rideau tiré devant elle. Cette colline, qui monte et descend du mouvement le plus doux à l'œil, étale, en amphithéâtre, les trésors réunis de la plus riche végétation; sur ses flancs, des arbustes de toutes les fleurs, de toutes les ombres, de tous les feuil-

lages : à ses pieds, des familles innombrables d'arbrisseaux s'élançant, retombant en grappes, en festons; en panaches jaunes, pourpre, aurore, tandis que son brillant sommet se couronne d'oliviers pâles qui courbent leurs fronts, de cyprès noirs qui les élèvent, et de pins verts et pyramidaux.

A la droite de la terrasse, se présente un tableau tout différent : le lac Regile, au bord duquel Rome, de toutes ses victoires, a remporté la première; les côteaux de Tivoli foulés par Catulle et par Lesbie; les champs labourés par le vieux Caton; des marais qui furent les jardins de Luculle, et les hauteurs où Cicéron a pensé.

Cependant entre ces deux aspects, j'embrassais d'un regard, à mes pieds, la campagne de Rome; sur ma tête, l'étendue des cieux; devant moi, le cours du soleil; aux bornes de l'horison, Rome, les Apennins et la mer.

LETTRE LIX.

A Rome.

LES artistes anciens avaient un grand avantage sur les artistes modernes, pour représenter les héros et les dieux; ils vivaient au milieu de la fable. Familiarisés, dès l'enfance, avec les divers personnages de la fable, ils les reconnaissaient chacun à leur voile; ils les appellaient chacun par leur nom; ils avaient appris par cœur la langue vraiment vivante de l'allégorie. Ainsi habitués, de bonne heure, à parler cette langue d'images, il leur en coûtait peu, dans la suite, pour l'écrire correctement avec le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, sur le papier, sur la toile et sur le bronze.

Les artistes modernes, au contraire, séparés du peuple singulier de la fable par tant de préjugés et de siècles, et par des mœurs si différentes, ne peuvent distinguer, de si loin, les vêtemens

dont il est couvert, ni les discerner avec le nû.

Quel embarras donc, pour eux, toutes les fois qu'ils veulent comprendre ou traduire l'antiquité fabuleuse! Ce que les anciens voyaient de l'œil, il faut que les modernes le voient de l'esprit; ce que les premiers apprenaient, il faut que les seconds l'imaginent: il faut enfin que les modernes refassent, de leurs propres mains, le voile déchiré de la fable.

Les artistes anciens n'avaient pas moins d'avantage sur les artistes modernes, pour rendre le nû de la nature, que pour exprimer le voile de la fable.

Le nû de la nature, en effet, frappait continuellement leurs regards dans des fêtes, ou des jeux, ou des combats.

Parmi nous, au contraire, obligé par le climat ou par les mœurs, à fuir en tout temps les regards, il ne se laisse surprendre que rarement, et en trompant ou les mœurs ou le climat, qui, au reste, ne dérobent à nos yeux les beautés du nû, que pour y substituer la pudeur.

Les artistes anciens n'étaient-ils pas encore plus heureusement placés que

les artistes modernes, pour représenter la beauté: eux qui existaient dans un climat aimé du ciel, qui produisait la beauté, dans des religions amoureuses qui l'adoraient, dans des mœurs voluptueuses qui la demandaient à tous les beaux arts, et enfin parmi des peuples qui, de la beauté, faisaient un mérite, et récompensaient une belle femme, comme ils récompensaient un grand homme?

Ces réflexions me sont venues hier, en considérant deux Hercules dessinés par deux jeunes artistes.

J'ai dit à l'un; parce que vous avez fait une grosse stature, que vous lui avez attaché de gros bras, de grosses jambes, une grosse tête, vous croyez avoir fait un Hercule; et vous n'avez fait qu'un colosse.

J'ai dit à l'autre; parce que vous avez dessiné une attitude pleine de force, une action pleine d'énergie, le corps le plus mâle et le plus vigoureux, vous croyez avoir fait un Hercule, et vous n'avez fait qu'un lutteur.

Que fallait-il donc faire, me dirent-

alors ces jeunes artistes, pour représenter Hercule ?

D'abord une chose, leur répondis-je, fort nécessaire et fort simple, et universellement négligée : savoir, avant tout, ce que vous voulez faire savoir, avant tout, ce que c'est qu'Hercule.

Pour moi, si j'interroge sur Hercule, l'histoire des héros et des dieux, la fable, il m'est impossible de méconnaître dans la naissance, dans les travaux, dans les exploits, dans la mort, dans l'immortalité d'Hercule, dans Hercule, fils de Jupiter, vainqueur des tyrans et des monstres, soutenant sur son dos le monde, filant aux pieds d'Omphale, et se mariant à Hébé, il m'est impossible de méconnaître la force : la force, ce grand principe de la nature agissante, par qui l'univers est vivant, qui n'obéit qu'à la beauté, et ne s'unit qu'à la jeunesse.

Si je demande ensuite au génie de l'allégorie, quelles sont, dans sa langue, les expressions propres à dire à nos yeux cet être abstrait, le génie de l'allégorie m'indique d'abord la

force la plus sublime dont le corps humain soit capable. Il me montre ensuite les symboles de cette haute force, non dans le développement des formes, qui signifie la grandeur, ni dans l'épaisseur des membres qui signifie le poids et la masse, ni dans la rudesse des traits qui accuse la férocité, ni même dans la tension énergique des muscles qui, bien loin de peindre la force, exprime l'effort; mais dans la prononciation articulée de tous les signes réunis d'une vie étendue, universelle, abondante, active, c'est-à-dire, dans le développement, la souplesse et la saillie de toutes les veines, dans lesquelles la vie coule, sous toute la surface du corps de l'homme.

Ainsi, dans le dessein où je suis de faire la statue d'Hercule, je commence par tirer de ce bloc de marbre un corps ni vieux ni jeune, mais mûr, et en pleine virilité: non pas colossal, mais grand; non pas massif, mais robuste. Le voilà. Mais il ne brille encore, ni de la beauté du héros, ni de la divinité du dieu.

Laissons donc à présent la nature,

et prenant pour guide le beau idéal, je dispose, je balance, je proportionne tous les membres de ce corps: j'assouplis tous ces muscles qui le hérissent; j'applanis toutes ces veines qui le sillonnent: enfin, par une suite de gradations insensibles, je conduis sur toute sa superficie, une ligne saillante et néanmoins onduleuse, qui, partout où elle repose, décide une forme, et par-tout où elle a fui, laisse un contour.

Mais il reste à faire le plus difficile. Il reste à choisir une action.

Choix embarrassant, en effet, s'écria le plus jeune artiste, parmi tant de travaux et d'exploits dont est composée la vie d'Hercule! Qu'il étouffe un hydre, ou qu'il terrasse un géant, ou qu'il déchire un lion, chacun de ces actes de force prouvera également Hercule.

Loin de moi, jeune homme, lui répondis-je, de représenter Hercule dans aucun de ses travaux héroïques. Est-ce que l'aspect seul de ce corps ne vous les a pas déja dit? Ne comprenez vous donc pas, en voyant seulement ce bras, que tout tyran ou tout

monstre devait sentir à l'instant le bras d'Hercule et la mort.

Ne comprenez-vous pas enfin que tout acte pourrait rendre la force d'Hercule suspecte d'effort, et le dieu d'humanité ?

Mais, si mon ciseau n'a plus de force à ajouter à ce corps, il lui reste à faire sentir combien toute cette force est naturelle, c'est-à-dire, qu'elle est divine.

Or, cet effet ne saurait être obtenu ni par des développemens de formes, ni par des actes de vigueur; mais seulement par des contrastes.

Ce sont les contrastes qui montrent ce qui ne fait encore que de paraître, font briller ce qui ne fait encore que de se montrer : eux seuls détachent, sur le fond uniforme de l'étendue ; la foule des êtres les terminent, les éclairent et les séparent.

Sans les contrastes, l'univers entier ne serait qu'un seul être.

Ainsi donc, je vais tâcher de frapper tout ce sublime corps du contraste le plus lumineux ; et voici dans quelle attitude il se dépouillera du marbre.

Debout, toutes les veines, tous

les muscles et tous les membres en repos, la poitrine appaisée et applanie, les jambes croisées devant lui négligemment, le bras gauche appuyé sur une massue, tenant derrière son dos, dans sa main droite, qui vient d'étouffer le dragon des Hespérides, trois pommes d'or; sur un cou nerveux et flexible, il porte fiérement vers le ciel, et incline avec grace à la terre sa noble tête; la sérénité sur le front, la majesté dans les traits, la paix de son ame et du monde dans ses sourcils abaissés, dans ses yeux de la rêverie, et le souris sur ses lèvres. Ciseau, arrête, ce marbre est Hercule!

C'est l'Hercule du palais Farnèse, se sont écriés à l'instant les jeunes artistes. Il est vrai, leur ai-je répondu, c'est l'Hercule du palais Farnèse!

L'Hercule du palais Farnèse est un des miracles immortels du ciseau grec.

Quelle raison! quelle sensibilité! quel génie a dû réunir l'artiste, et poëte, et savant, et philosophe, qui conçut et exécuta le dessein hardi d'allier à la beauté, objet essentiel de tous les beaux arts, non pas seulement

quelques-unes de ces qualités sympathiques qui recherchent en quelque sorte son alliance, telle que la tendresse, qui semble être une autre beauté ; ou la jeunesse, qui en est la fleur ; ou l'innocence qui la pare ; ou la fierté, qui l'ennoblit ; ou la douleur, qui la rend sublime ; mais la force ; la force, qui semblerait devoir être l'ennemie naturelle de la beauté.

Peut-on mieux comprendre la force que ne la fait ce sublime artiste, l'avoir mieux distingué de l'effort, et même de la vigueur qui lui ressemble ?

Voyez, en effet, comme chacun de ces muscles savans est enflé, et comme aucun n'est tendu. Ce corps ne se repose pas, mais est seulement en repos ; ne s'appuie pas, mais est seulement appuyé ; la tête est d'une grosseur ordinaire, les bras seulement plus puissants.

Mais ce qui me parait encore plus admirable, c'est la science profonde, et le choix heureux des contrastes. L'artiste avait bien compris que le contraste le plus propre à faire ressortir la force, c'était le calme ; la puissance,

c'était la douceur, la majesté, c'était le sourire.

Enfin, il n'y a pas dans tout ce marbre un coup de ciseau qui ne soit un trait de génie,

LETTRE LX.

A Rome.

POURQUOI ne vous parlerais-je pas de ce qu'est à Rome cette fleur qui, dans tous les pays du monde, a tant de prix; devant laquelle le cœur de l'adolescent commence à battre; l'imagination de l'homme s'enflamme encore, quand rien ne peut plus l'échauffer; et dont le souvenir quelquefois attendrit ou fait sourire le vieillard; pourquoi ne vous parlerais-je pas de la beauté des Romaines?

La beauté est rare ici, comme elle l'est par-tout ailleurs. La nature y manque souvent dans la composition

de la femme, cette charmante combinaison de couleurs et de formes, que le regard de l'homme demande, quand il apperçoit une femme.

La nature n'atteint guères ici la beauté, que dans le dessin du visage, et que dans celui de la main. Elle ébauche la taille; elle ne finit pas le sein; le pied sur-tout lui échappe. Elle ne fait pas non plus également bien toutes les espèces de fleurs, dans tous les pays du monde.

On prétend qu'elle rachète cette négligence, ou ce défaut d'industrie, à l'égard des Romaines, par la perfection des épaules; mais je crois tout simplement que si les épaules des Romaines paraissent plus belles, c'est qu'elles paraissent davantage; peut-être aussi que l'embonpoint qui les gagne de très-bonne heure, les embellit en effet.

Quoi qu'il en soit, la nature ne saurait mettre plus à leur place, ni mieux accorder ensemble, le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles, le cou; elle ne saurait employer des formes, ni plus pures, ni plus douces, ni plus cor-

rectes; tous les détails sont finis, et l'ensemble est achevé. Quel teint! il est pétri de lis et de roses. Quel incarnat! on croit toujours que cette belle rougit un peu.

Une belle tête romaine étonne toujours, et toute entière vient frapper le cœur: le premier regard la saisit; le moindre souvenir la rappelle.

Mais, comme tout est compensé dans ce monde, si une Romaine reçoit de la nature cette beauté, qui étonne et qu'on admire, elle n'en obtient point cette grace qui attendrit et qu'on aime. Si elle possède ces attraits constans qui ne font d'une belle femme qu'une beauté, il lui manque ces graces fugitives qui, d'une personne aimable, en font vingt. Vous aurez beau contempler ce visage un jour entier, ces beaux yeux n'auront qu'un regard, cette belle bouche n'aura qu'un sourire; vous ne verrez jamais, sur ce front si pur, passer un plaisir ni une peine; jamais ces traits si accomplis légèrement onduler, comme une eau vive, du mouvement insensible d'un sentiment tendre, ou d'une pensée délicate.

Au reste, il est difficile qu'une femme très-sensible soit parfaitement belle. La sensibilité dérange nécessairement, par ses mouvemens, les proportions de la figure ; mais aussi, à la place de la beauté, elle met la physionomie.

Rien n'est plus rare que de rencontrer ici une figure qui touche, qui intéresse, où il y ait une ame.

Mais quelles belles mains! et de belles mains sont si belles, elles sont si rares!

La beauté, chez les Romaines, s'épanouit très-promptement et à la fois. Ici, cette rose n'a point de boutons. Une Romaine, à quinze ans, est en pleine beauté; et, comme elle ne la cultive par aucun exercice, qu'elle l'accable de sommeil, qu'elle ne la soutient d'aucune contenance, l'embonpoint en surcharge, dans peu, tous les traits, et en disproportionne toutes les formes: au reste, c'est à cette même mollesse, qui flétrira, en si peu de temps, toutes les délicatesses de sa figure, qu'elle est redevable de ces belles épaules qu'elle étale avec tant d'orgueil, et qu'elle prodigue au regard.

Une raison fait encore que la beauté passe à Rome rapidement ; elle s'y tient toujours renfermée ; elle y est toujours à l'ombre. La beauté a besoin, comme les autres fleurs, des rayons du soleil.

Il faut dire aussi un mot de la voix des Romaines, car la voix est une grande partie du sexe. La voix d'une femme ! — Celle des Romaines ressemble à leur figure ; elle est belle, mais elle n'a point d'ame ; elle a quelquefois les éclats de la passion, mais presque jamais ses accens. Enfin, qu'une Romaine chante devant vous, sa voix ne naîtra pas dans son cœur, et ne mourra pas dans le vôtre.

Cependant il y a des exceptions à tout ce que je viens de dire sur les Romaines. J'en connais au moins trois ; *Théréza*, *Rosalinda et Palmira*, *P....*

Il est vrai que, passant leur vie avec des étrangers, dans la maison de leur père, la coquetterie de leur sexe et la leur, sont continuellement en haleine.

Théréza est Armide en mignature. Palmira eût ressemblé à Herminie, du temps d'Herminie. Rosalinda a quelque chose de toutes les femmes qui plaisent

dans tous les pays du monde. Elle remue la paupière, et c'est une grace; elle remue les levres, et c'est une grace. Ces trois sœurs ont toutes des talens. Elles dansent;.... avec une mollesse! Elles chantent;.... avec une expression!

Mais en voilà assez sur la beauté des Romaines; il ne faut point poser le doigt sur le duvet des fleurs, ni les respirer long-temps.

LETTRE LXI.

A Rome.

J'ENTRE dans une église, et je lis sur une colonne cette bulle d'un pape.

A quiconque priera pour le roi de France, dix ans d'indulgence.

Louis XI, apparemment régnait alors.

LETTRE LXII.

A Rome.

J'AI erré encore, ce matin, dans Rome moderne, pour chercher des restes de Rome antique.

Tout ce qu'on a pu exhumer de Rome antique, s'est trouvé mutilé par les barbares, ou le fanatisme, ou le temps.

Cependant, les Italiens le conservent, ce peu de débris, avec grand soin; non par goût, non par respect pour l'antiquité, mais seulement par avarice. Ce sont ces débris, en effet, qui attirent, de tous les coins du monde, cette foule d'étrangers, dont la curiosité nourrit, depuis long-temps, les trois quarts de l'Italie.

Les Italiens entretiennent ces ruines, comme les mendians entretiennent leurs plaies.

J'ai éprouvé je ne sais quelle sensation, en entrant dans un mausolée d'Auguste, en m'y promenant.

Ce magnifique palais de la mort renfermait un grand nombre d'appartemens; chaque membre de la famille d'Auguste avait le sien.

J'ai pris plaisir à fouler sous mes pieds des particules de cette poussière vaine et froide qui, un moment réunies, il y a environ deux mille ans, furent Octave.

Un théâtre est bâti sur ce mausolée. On y donne, de temps en temps, des combats de bêtes; on entend des lions rugir dans cet antique silence de la mort.

Ce célèbre obélisque, conduit avec tant de peine et de frais, sous les Césars, des bords du Nil sur les bords du Tibre, tout écrit en caractères hiéroglyphiques dont l'alphabet est perdu, qui, au milieu des sept monts, élevant son front dans les airs, réfléchissait les rayons du soleil, et donnait l'heure à tout Rome; le voilà gissant dans un coin, tronqué par morceaux comme un cadavre, couvert de poussière et de fange; et de siècles qui le dévorent.

Il est séparé de sa base, qui gît aussi à quelque distance. On lit sur cette base :

base : *Senatus populusque Romanus ;* et immédiatement après : *Urbanus pontifex maximus.* Rapprochement monstrueux ! Combien de siècle il étouffe !

De tout le forum de Trajan, il ne subsiste plus que la colonne, qui présentait aux adorations de l'univers l'image de cet empereur.

Elle est debout ; elle est intacte, si ce n'est qu'au lieu de Trajan, elle porte aujourd'hui saint Pierre.

Cette colonne est admirable par ses proportions, par sa forme, par sa sculpture. Toute la vie militaire de Trajan y est écrite en triomphes. Cette colonne offre, peut-être, mille personnages, parmi lesquels le crayon et le pinceau viennent choisir encore tous les jours des expressions, des attitudes et des formes.

Sa base est magnifique ; elle est revêtue de casques, de cuirasses, de glaives, d'une foule d'instrumens de guerre. Mais le plus grand prix, le plus grand intérêt de ce monument superbe, c'est qu'il porte ton nom, ô Trajan !..... Il s'appelle la colonne *Trajanne.*

Comment décrire les deux chevaux

de marbre que l'on voit sur la place de *Monte Cavallo*, vis-à-vis le palais du pape, ainsi que les deux esclaves qui les conduisent?

Ces deux grouppes sont sublimes, et de pensées et d'exécution.

On lit sur la base de l'un, *Œuvre de Phidias*; sur la base de l'autre, *Œuvre de Praxitèle*; ces inscriptions sont évidemment modernes, et cependant elles n'indignent point.

Ces chevaux, en effet, sont vraiment des chevaux, seulement d'une nature particulière, des chevaux de marbre.

Ces hommes-là des esclaves! quels corps! quelles têtes! quelles jambes! quels bras! et puis quels corps! Car c'est dans cet ordre-là qu'ils me frappent.

Mais comment cet esclave contiendra-t-il ce fier coursier, libre du frein et du mors; qui frémit, qui bondit, qui se cabre? — Il le regarde.

LETTRE LXIII.

A Rome.

QU'EST-CE que l'amour chez les Romaines? Ce qu'il peut être dans un climat et dans des mœurs où il ne rencontre presque jamais d'obstacles, qui le fortifient; de préjugés, qui lui donnent du prix; d'idées morales, qui l'embellissent; de gènes, qui l'entretiennent; de circonstances, enfin, qui en fassent, comme très-souvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe et une vertu.

L'amour est, chez les Romaines, un amusement, ou une affaire, ou un caprice, et fort peu de temps un besoin; car elles l'usent très-promptement; leur cœur aime, dès qu'il est pubère.

Un des mystères de l'amour devrait être de parler d'amour; l'amour est ici lieu commun de conversation, ajouté à ceux de la pluie et du beau temps,

de l'arrivée d'un étranger ; de la promotion du matin, et de la procession du soir.

On en parle aux filles devant les mères, les mères mêmes en parlent devant leurs filles.

Une mère dit tout naturellement, ma fille ne mange point, ne dort point, *elle a l'amour ;* comme si elle disait, *elle a la fièvre.*

J'ai vu des prêtres danser avec de jeunes demoiselles ; et ce n'était pas un scandale. Il y a plus, ce n'était pas un ridicule : car, ici, les sexes, les dignités, les âges, n'ont ni costumes, ni prétentions, ni bienséances qui les distinguent et les séparent.

Un vieillard, un militaire, un cardinal, causeront avec une jeune fille, dans un coin, dans les ténèbres ; et d'amour !

Le langage est aussi dissolu que le climat : dès qu'on peut dire quelque chose à une femme, on lui dit tout.

En général, cependant, les filles sont assez sages ; elles portent presque toutes, jusqu'à l'autel, la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas.

Les filles occupent la première jeunesse à mettre en pratique, sous les yeux de leurs mères, les leçons qu'elles en ont reçues, de l'art de prendre un mari; mais, comme les hommes sont sur leurs gardes, elles tendent vingt fois leurs filets, avant d'en pouvoir prendre un. Elles ne négligent rien pour y réussir, si ce n'est de ne négliger rien.

La galanterie la plus affichée ne tache point ici la réputation; une femme est sage, comme elle est laide; elle est galante comme elle est belle. Eh bien! elle aime.

Les femmes ne quittent l'amour, c'est-à-dire les hommes, que lorsqu'elles ne peuvent plus les payer.

Ne cherchez pas ici, dans les femmes, cette tendresse de cœur qui pénètre, remplit, enchante cette vie intime et secrette que deux amants ont en commun; cette tendresse dont les peines sont un des plaisirs, qui se complaît dans les sacrifices, et s'accroît par les jouissances; cet amour moral, enfin, qui enchaîne ou domine l'amour phisique, ou du moins le voile et le pare.

Vous ne trouvez guères, non plus ici, entre les sexes, ces deux amitiés

charmantes, dont l'une succède à l'amour, l'autre l'imite, et qui toutes les deux lui ressemblent, souvent même à s'y méprendre.

LETTRE LXIV.

A Rome.

LA voilà cette fontaine si célèbre dans la destinée de Rome; au bord de laquelle le sage Numa feignait de converser avec sa naïade; où, plusieurs siècles après, sous les Césars, se baignaient les chastes vestales.

Qu'est devenu ce bois sombre et religieux qui l'ombrageait, qui la défendait des vents, des animaux et des hommes?

Egérie n'était point la divinité qui parlait à Numa. Votre divinité, belles eaux, c'est votre agréable murmure, votre pénétrante fraîcheur; c'est enfin, autour de vous, tout le charme de ce mystérieux silence.

Et moi aussi, je me sens inspiré par vous; mon cœur est calme, mon esprit

serein, mes sens sont en paix; je suis heureux. Cependant, charmante fontaine, lorsque la mousse, le gazon, la violette, le chevre-feuille, la virginale aube-épine, au lieu de cette voûte de marbre, vous couvraient et vous paraient seuls, vous deviez être bien plus éloquente.

Que j'ai écouté avec plaisir toutes ces belles eaux, qui aujourd'hui libres, indépendantes, suivent uniquement la nature, ruisselent, ou s'épanchent, ou bondissent sur la mousse, sur le sable, ou sur le marbre, parmi les tronçons des colonnes! elles m'ont entretenu de tous les objets chers à mon cœur: elles les ont offerts à mon imagination; j'ai cru les voir.

J'aimais ce dais de ronces, de lierres et de vignes sauvages, qui ont pris la place de la moitié de cette voûte de marbre, et qui suspendent, autour de la fontaine, leurs ombres jeunes et légères, que tous les zéphirs balancent.

Ces chapiteaux corinthiens, qui, brillant autrefois dans les airs, semblaient écraser, de leur poids, la terre qui les portait; ils gissent sur l'herbe! Ces feuilles d'acanthe, si délicates,

sont couvertes par des feuilles d'ortie! Que tout ce qui rampe, se console; car tout ce qui s'élève, tombe!

Il faut te quitter, charmante fontaine! Ta place devrait bien être, aujourd'hui, non plus au milieu de cette campagne muette et déserte, mais au milieu de l'Arcadie; du moins au milieu d'un pays, où il y aurait des troupeaux, pour s'abreuver dans ton cours; des pasteurs, pour se reposer sur tes bords, et des bergères que ton murmure pût faire rêver!

Voilà de ces promenades qu'on peut faire à Rome.

D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle; moi, j'en rapporterai des sensations, des sentiments et des idées; et surtout les idées, les sentiments et les sensations qui naissent au pied des colonnes antiques, sur le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, sur les bords mousseux des fontaines.

Fin du premier volume.

TABLE

Des matières du premier volume.

AVERTISSEMENT, . Page 5
ÉLOGE. 9
LETTRE PREMIERE. A Avignon. — *Description de la fontaine de Vaucluse.* 53
— II. A Avignon. — *Condamnation aux galéres, par le Vice-Légat, d'un homme reconnu depuis innocent d'une manière extraordinaire.* . 57
— III. A Toulon. — *Idée de cette ville.* — *Régime des galères.* — *Extrait des registres.* — *Evénement singulier parmi les galériens.* . 61
— IV. A Nice. — *Description de Nice.* 65
— V. A Nice. — *Détails sur Nice.* — *Dîner chez M. Thomas.* . 68
— VI. A Monaco. — *Idée de la principauté de Monaco.* . . . 71

LET. VII. A Gênes. — *Plusieurs tableaux.* — *La mort d'Holopherne.* — *Une assomption de Guido Reni.* — *La mort de Cléopatre.* Page 73

— VIII. A Gênes. — *Magnificence du palais Séra.* — *Détails sur la ville de Gênes.* — *Ignorance et insouciance des Nobles.* — *L'hôpital des malades.* 76

— IX. A Gênes. — *Détails sur le commerce, sur la banque, sur la police.* 81

— X. A Gênes. — *Idée du palais Durazzo.* — *Plusieurs tableaux.* — *Une Magdelaine de Paul Véronèse.* — *Olinde et Sophronie attachés à un bûcher.* 85

— XI. A Gênes. — *Tableau représentant la mort de Sénèque.* . 87

— XII. A Gênes. — *Description des galères.* — *Sort des galériens volontaires et des Turcs pris par les corsaires Génois.* 89

— XIII. A Gênes. — *Portrait de M. L.... ex-doge.* — *Description de ses jardins du Poggi.* . . . 92

— XIV. A Gênes. — *L'hôpital des incurables.* 98

LET. XV. A Gênes. — *Tableau de l'Albane, représentant un sujet pastoral.* . . . Page. 100
— XVI. A Gênes. — *Détails sur le gouvernement.* . . 101
— XVII. A Gênes. — *Détails sur l'administration de la justice.* 106
— XVIII. A Gênes. — *Continuation du même sujet.* . . 108
— XIX. A Gênes. — *Continuation du même sujet.* — *Opinion des Génois sur l'ouvrage de M. Necker, qui a pour titre :* de l'Administration des Finances. 110
— XX. A Gênes. — *Le Sigisbéisme.* — *La parure des Génoises.* — *Détails sur les mœurs.* . . 112
— XXI. A Gênes. — *L'*albergo de poveri. *Médaillon en marbre, par Michel-Ange.* — *Assomption du Puget.* 115
— XXII. A Gênes. — Eglises. — *Statues de S. Sébastien, par le Puget.* 117
— XXIII. A Lucques. — *Idée de cet Etat.* — *Opinion du peuple sur son gouvernement.* . . 119
— XXIV. A Pise. — *Sa situation.* — *Accident singulier dans le dôme ou la*

cathédrale. — *Description du* Campo santo. . . . Page 130
LET. XXV. A Florence. — *Gouvernement du grand-duc.* — *Mots de ce prince.* 133
— XXVI. A Florence. — *Critique du gouvernement du grand-duc.* — *Réponse à ces critiques.* — *Conversation avec les enfans du grand-duc.* 139
— XXVII. A Florence. — *Idée de la galerie.* — *Cheval en marbre.* — *Statue de César.* — *Statue d'Apollon.* — *Statue de Flore.* — *Statue de Mercure.* — *Statue de Bacchus.* — *Un autre Bacchus, par Michel-Ange.* — *Bustes des empereurs Romains.* 147
— XXVIII. A Florence. — *Tableau de Michel-Ange.* — *Arabesques du même.* 153
— XXIX. A Florence. — *L'improvisatrice Corilla.* — *Observations sur la langue italienne.* — *Nardini, célébre musicien.* . . . 155
— XXX. A Florence. — *La Vénus de Médicis.* . . . 158
— XXXI. A Florence. — *Le prétendant et sa fille la duchesse d'...* 161

LET. XXXII. A Florence. — *Suite de la description de la galerie.* — *Plusieurs statues* — *Le sallon de Niobé.* — *Plusieurs tableaux.* — *Joseph et Putiphar.* — *S. François.* — *La Magdelaine dans un désert.* . . . Page 164
— XXXIII. A Florence. — *Idée du cabinet d'histoire naturelle.* — *M. Fontana, garde de ce cabinet.* — *Eloge de ce savant.* . . 168
— XXXIV. A Florence. — *La cathédrale.* . . . 173
— XXXV. A Florence. — *Maison de campagne du grand-duc.* 175
— XXXVI A Florence. — *Bibliothéque impériale.* — *Maison de Michel-Ange.* . . . 176
— XXXVII. A Florence. — *Le palais Corsini. Plusieurs tableaux.* — *La poésie.* — *S. Sébastien.* — *Silène, par l'Albane.* . . . 178
— XXXVIII. A Florence. — *Systême politique du grand-duc.* — *Dangers qu'il court.* . . . 180
— XXXIX. A Florence. — *L'Amour, du Corége.* . . 183
— XL. A Florence. — *Palais Pitty.* — *Sallon des quatre fins de l'homme.*

Mort du riche. et du pauvre. — *Jardin du palais Pitty.* . Page 184
LET. XLI. A Florence. — *Académies.* — *Séance publique.* — *Observations sur la langue italienne.* . 187
— XLII. A Florence. — *Académie des arts.* 192
— XLIII. A Florence. — *Le palais Ricardi.* — *Plafond peint par le Jordano.* 194
— XLIV. A Rome. — *Description de la route de Livourne à Florence, et de Florence à Rome.* . 197
— XLV. A Rome. — *Arrivée de l'auteur à Rome.* . . 201
— XLVI. A Rome. — *Description du Panthéon.* — *Réflexion sur l'architecture.* — *Tombeau de Raphaël.* 203
— XLVII. A Rome. — *Fête de S. Louis de Gonzague.* — *Eglise de S. Ignace. Artifice des Jésuites.* 213
— XLVIII. A Rome. — *Le bambino.* 216
— XLIX. A Rome. — *Le capitole.* 218
— L. A Rome. — *Promenade sur la*

voie Appia. — *Le vélabre.* — *Le tombeau de Cécilia Metella.* Page 220
LET. LI. A Rome. — *Le* forum. 223
— LII. A Rome. — *Tivoli.* 225
— LIII. A Rome. — *Route de Rome à Tivoli.* . . . 226
— LIV. A Tivoli. — *La grande cascade.* 229
— LV. A Tivoli. — *Les cascatelles.* 231
— LVI. A Tivoli. — *Le temple de la Sybille.* 236
— LVII. A Rome. — *Incendie* del borgo, *par Raphaël.* . 238
— LVIII. A Frascati. — *Idée des villa de Frascati.* . . 244
— LIX. A Rome. — *L'Hercule du palais Farnèse.* . . 248
— LX. A Rome. — *Sur la beauté des Romaines.* — *Sur leur voix.* 257
— LXI. A Rome. — *Singulière bulle d'un pape.* . . . 262
— LXII. A Rome. — *Plusieurs monumens.* — *Tombeau d'Auguste.* — *Obélisque égyptien.* — *Colonne trajanne.* — *Les chevaux* di monte Cavallo. 263

LET. LXIII. A Rome. — *L'amour, parmi les Romaines.* . 267
— LXIV. A Rome. — *La Fontaine Egérie.* 270

Fin de la table du premier volume.

SPECIAL 92-B
26396

V. 1